

# KEMI SEBA

# SUPRA-NÉGRITUDE

AUTODÉTERMINATION, ANTIVICTIMISATION, VIRILITÉ DU PEUPLE

PRÉFACE

GRÉGOIRE BIYOGO

ESSAI

ÉDITIONS FIAT LUX

## SUPRA-NÉGRITUDE

## KEMI SEBA

Lorsque le 20 avril 2008, de nombreuses personnalités représentant les divers bords de la politique française se sont massées stade de Dillon en Martinique pour assister aux obsèques d'Aimé Césaire, certaines souhaitaient sans doute secrètement, en enterrant ce poète génial, défenseur de la dignité des Noirs, voir disparaître avec lui le concept de la négritude. Entre autres politiciens présents, Dominique de Villepin, Laurent Fabius, Bernard Kouchner, François Hollande, Nicolas Sarkozy, François Bayrou...

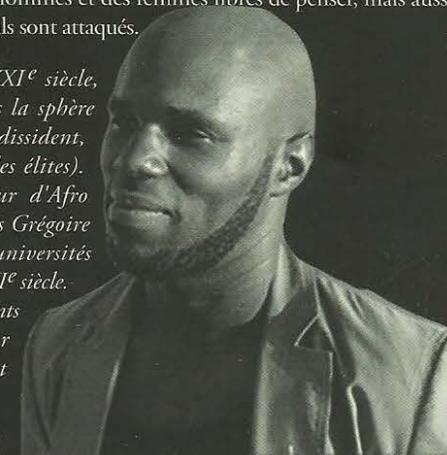
Pourtant, à la même période, ces mêmes politiciens français participaient à l'interdiction successive de trois organisations d'un polémiste identitaire noir, qui, à travers ses discours politiques en direction des déshérités et des Noirs en priorité, symbolise selon eux, dans la sphère francophone, un danger pour l'ordre public. S'il semble représenter en effet une menace pour l'oligarchie française – au point que cette dernière l'ait placé dès 2006 sous la surveillance de la section antiterroriste et, à partir de 2008, de la DCRI, il reste plus que jamais un espoir pour la nouvelle génération de panafricains révolutionnaires et de dissidents anti-impérialistes de tous bords, qui voient en lui l'homme ayant repris le flambeau de ses pères, et donné à ses jeunes frères et sœurs de nouveaux repères.

Cet homme a un nom, qui résonne partout où l'on parle de revalorisation de l'homme et de la femme noirs, dans le monde francophone et au-delà : Kemi Seba. Le plus souvent, ce nom provoque des tensions, avec d'un côté, ceux qui voient en lui le symbole d'une virilité politique nègre retrouvée, et de l'autre, ceux qui déplorent, à travers sa personne, la naissance malheureuse d'un extrémisme noir jusque-là circonscrit aux États-Unis. Mais au-delà de la diabolisation médiatique qui entoure Kemi Seba, qui est-il réellement, quel est son message, le sens de son combat ? Est-il vraiment le militant noir raciste que l'on nous présente ? Son concept de négritude est-il exactement le même que celui défendu par ses aînés ? Pourquoi se voit-il, en 2012 encore, interdire d'entrée dans plusieurs pays, au motif que ses discours pourraient constituer des « risques de troubles à l'ordre public » ?

Ce livre donne des réponses et, plus que ça, rappelle le sens du combat de ceux qui ont sublimé la souffrance de la négrophobie pour en faire une chance, celle d'être des hommes et des femmes libres de penser, mais aussi et surtout de se défendre face aux affres du mondialisme lorsqu'ils sont attaqués.

*Figure de proue du panafricanisme révolutionnaire au XXI<sup>e</sup> siècle, qualifié par les médias d'« icône du radicalisme noir dans la sphère francophone », Kemi Seba est un polémiste panafricain dissident, antimondialiste (opposé au brassage globalisé imposé par les élites). Il est le concepteur de la supra-négritude et le directeur d'Afro Insolent Radio. Formé en philosophie par le savant gabonais Grégoire Biyogo, Kemi Seba est un conférencier prisé dans les universités africaines, sur le thème du panafricanisme de construction au XXI<sup>e</sup> siècle. Entrepreneur panafricain, il appelle au retour des afrodescendants sur la Terre Mère, afin de contribuer au développement de leur continent. Il est basé à Dakar et sillonne le continent africain et le monde afrodiasporique.*

[[www.kemi-seba.com](http://www.kemi-seba.com)]



FIAT  
LUX

EN VENTE SUR :  
[WWW.EDITIONSFIATLUX.COM](http://WWW.EDITIONSFIATLUX.COM)  
[CONTACT@EDITIONSFIATLUX.COM](mailto:CONTACT@EDITIONSFIATLUX.COM)

Prix France TTC 19 € / ISBN 979-10-91157-01-8

KEMI SEBA

SUPRA-NÉGRITUDE

Code français de la propriété intellectuelle (CPI)  
Tous droits réservés pour tous pays

© Éditions Fiat Lux  
*Édition – avril 2013*  
ISBN : 979-10-91157-01-8  
Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2013

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer  
en France. Avril 2013.

## DÉDICACES

*Ce livre, je le dédie au Tout-Puissant, sans qui  
je n'aurais pu trouver la force d'ouvrir mon cœur.*

*À mon peuple, qu'il soit installé dans les Caraïbes,  
en Afrique, en Europe, en Asie, ou ailleurs,*

*À Etuma, Imhotep, Sathérou, Khonsou, Anupe et Vérona,  
À Natou, que je n'ai volontairement  
pas citée dans cet ouvrage, pour la protéger  
des jugements et autres incompréhensions,*

*Au T.H.E.M., à l'H.M.L.F. (des initiales  
que seuls les initiés comprendront), j'exprime  
mon amour et mon entière dévotion,*

*Aux membres de la tribu de Shabazz,  
que j'aime à en perdre la vie (une pensée  
particulière pour les frères et sœurs  
de la Mosquée de Montréal), j'adresse  
mon illimitée affection,*

*À mes parents auxquels je tiens infiniment,  
malgré nos profonds désaccords,  
À Alexandre-Hypo, mon ange gardien,*

À mon staff, mon noyau politique et affectif  
(clan netjerik), dont le nom de chaque membre est cité  
précisément au cours de cet ouvrage,

À Sechen, ma grande sœur, meilleure amie,  
journaliste et correctrice de ce livre,  
et à ses enfants, Jahmal, Ishmo, Djuan et Ade,  
Aux frères Faty, mes protégés et précieux  
alliés, footballeurs internationaux sénégalais,  
descendants du frère Muhammad Ali  
sur le terrain de la conscience politique.

À Fricman, toi-même tu sais.

À la Oumma, puisse le sida de la nérophobie  
disparaître de cette communauté.

À toute mon équipe d' Afro Insolent Radio,  
animateurs et auditeurs,

À mes Panthers, mes « Lions of Judah »,  
mes « Black Evangelists »,

À Didier Awadi, artiste panafricain  
devant l'Éternel, qui plus est un grand ami,

À Thiat de Y'en a Marre,

À Zobaly, mon frère et ami, fondateur  
de la marque Noir et Fier, mon sponsor pour la vie.

À Grégoire Biyogo, l'un des plus prestigieux  
intellectuels africains à l'heure actuelle, en outre  
mon directeur de recherche en philosophie.

À toutes les personnes qui me soutiennent,  
quelle que soit leur couleur de peau.

À mes ennemis, car au final, vous faites partie  
du plan de Dieu sans le vouloir.

À tous les disparus, une pensée particulière  
pour Maman Malika et Sista Hewan,  
deux reines qui ont transité dans la nuit de l'éternité,  
À Ménélik. Ta maman est fière de toi.

À mon frère et ami Salim, qui croit en moi  
depuis longtemps, malgré certains désaccords.  
Aux Éditions Fiat Lux, grâce auxquelles ce livre  
a pu voir le jour.

Mention spéciale pour deux êtres qui m'ont permis  
de m'accomplir : l'un par son affection, sa formation  
rigoureuse, mon grand frère, protecteur, instructeur  
et infiniment puissant formateur, j'ai nommé  
Captain Mikail Yusuf Muhammad, un génie militaire  
devant l'Éternel, enseignant extraordinaire,  
l'homme qui a contribué à faire de moi une personne  
meilleure, et auquel je suis lié pour la vie.  
Et l'autre par ses écrits dont le degré de science spirituelle  
en rapport avec l'Homme originel demeure inégalé  
en langue française, à savoir le brillantissime exégète,  
le frère serviteur Roger Atangana Muhammad,  
un génie, révolutionnaire de la connaissance de soi,  
et, à mes yeux, dans le monde francophone, le savant  
spirituel noir le plus sapient.

Cet ouvrage, je l'espère, permettra de médiatiser son travail,  
ce dernier ayant été par nous cité abondamment,  
afin d'éclairer de manière pure le plus possible de gens.

Et à toutes celles et ceux qui se reconnaîtront,  
d'une façon ou d'une autre, à travers ce livre.

*PRÉFACE DE GRÉGOIRE BIYOGO*

## VIVRE LE PANAFRICANISME AUTREMENT AVEC KEMI SEBA

*Par Grégoire Biyogo, philosophe et politologue,  
Lauréat de la Sorbonne, Chevalier de la Pléiade,  
Fondateur de l'Institut Cheikh Anta Diop.*

*À la faveur de la publication de cet essai, Kemi Seba, l'un des panafricanistes les plus brillants du moment, m'a demandé d'en signer la préface. J'ai d'autant plus accepté la proposition que j'avais déjà la charge de sa formation philosophique. Regard de l'enseignant sur l'œuvre de l'un de ses élèves les plus doués sur le plan de la pensée panafricaine? Curiosité d'un regard attentif au chemin de pensée accompli après deux années de sagesse soutenue avec le disciple? À la vérité, tout cela constituait pour moi un horizon d'attente lorsqu'une tout autre orientation de réflexion devait ponctuer ce texte politique captivant, bouleversant, qui démonte pièce après pièce des mécanismes qui, si nous n'y prenons garde, finiront par momifier le combat si noble et si actuel du panafricanisme, face aux puissances obscures qui s'y opposent et récusent l'universalisation de la conquête des libertés et du développement économique.*

*Je rappelle que l'auteur m'avait ensuite, avant la réception du manuscrit, averti que l'exercice auquel il se livrerait dans cet essai ne relevait pas d'un travail exclusif de conceptualisation philosophique – trop abstrait pour le grand public que ce livre vise –, mais qu'il se réservait le genre pour son troisième ouvrage. Il entendait écrire en priorité dans cet opus, intitulé « Supra-négritude », la genèse de sa pensée et de son engagement politiques, il élucidait les voies de son combat, mené depuis l'enfance jusqu'à l'âge adulte et son éclosion médiatique. Il y tenait aussi pour dissiper des équivoques, des confusions, des amalgames à son sujet, même s'il savait aussi que la meilleure explication ne ruinerait pas la persistance de l'incompréhension feinte ou conjurée. Il entreprenait de redonner une lecture plus authentique et plus intimiste de son propre parcours et de son histoire, faits de déconstructions, de ruptures, de remises en question de soi. Car si l'on avait pris le train de cette aventure panafricaniste en marche, l'on n'en aurait qu'une compréhension partielle, galvaudée, dégagée*

de son contexte, voire partielle et faible. Nombreux étaient donc ceux qui, de la sorte, avaient découvert tardivement le combat du polémiste – celui de se battre pour rendre la dignité et le droit de s'appartenir et s'autogouverner aux hommes, ici aux Noirs, sans vraiment en connaître les commencements, les médiations antérieures, la ponctuation et la scansion... Contexte qui livre la clef du style révolutionnaire, des choix politiques, des filiations intellectuelles et politiques, des lectures. Il devait donc commettre un texte pédagogique, accessible sans renier les doctes, qui racontât l'histoire de cet enfant terrible de la résistance à l'abaissement de l'égalité entre les êtres humains, et la nécessité, en bon sartrien, d'inviter son peuple à reconquérir par lui-même sa propre liberté dévoyée.

Il devait patiemment reprendre les choses, depuis le matin de leur éclosion jusqu'à la phase actuelle de leur maturation... Témoin distant de ce cheminement intérieur et de cette aventure politique, j'y avais le bénéfice de l'objectivité et de la distance critique. Je pouvais donc m'appesantir sur les trois points qui m'ont paru dignes d'interpeller le présent et la postérité... capables de bouleverser une génération de combattants africains et de la diaspora disséminés sur le globe. Ce en quoi ce texte allait aussi, au-delà des cadres communautaristes, pour parler à tout l'Homme, cet Homme que, à la vérité, nous cherchons toujours au milieu des Hommes... Cet Homme qui, issu de l'Afrique, terre aînée de la Terre, n'en est pas moins pris en flagrant délit d'hostilité face à l'Autre, et à cet Autre-là qui l'a naguère enfanté...

J'ai repéré dans cet ouvrage une dizaine de points décisifs, mais n'en pointerai que trois dans le cadre restreint de cet avant-texte.

### **Errata mathematica**

Ce qui universalise le message de ce livre, c'est sa démarche poppérienne. Ce qu'il sous-tend, en substance, pèse. Que nos erreurs sont nos leçons, nos laboratoires, nos sciences, nos vérités. Encore faut-il les identifier, les reconnaître, les assumer sans ambages, les regarder en face, avec froideur, lucidité, distance, maturité. Car si l'on venait à les renier, à les banaliser, elles s'accumuleraient, dogmatiseraient nos positions, nous confinaient au manichéisme, et nous amèneraient à trahir nos convictions les plus authentiques, les plus grandes, les plus universelles, et surtout les plus révolutionnaires. Mais si l'on tirait bénéfice de cet exercice, alors on pourrait faire un récit plus complexe de nos itinéraires, un travail plus riche sur nos parcours, en tirant de nos erreurs des leçons de vie, des enseignements, des trésors, des moyens pour approfondir

notre quête avec plus de précautions, plus de prudence et de sincérité face à soi-même, face à notre peuple, face aux autres. En se débarrassant des erreurs de jeunesse, de jugement, des préjugés d'époque, de classe, de contexte, l'on se donne les chances de poursuivre son chemin avec davantage de clairvoyance, en évitant de s'installer dans une conception dévoyée, faussée, de soi, de sa pensée et de son propre destin. En reconnaissant les erreurs de son parcours, celles de sa communauté, de son peuple, autant que celles des autres, Kemi Seba est parvenu à se dégager de toute forme d'autocomplaisance, et de cette mauvaise foi dont parle si bellement Jean-Paul Sartre. C'est là où se trouve prioritairement sa puissance philosophique. Car pour devenir maître de sa propre condition, pour bâtir son propre destin et dépasser toute forme de regard faussé sur soi et de sujétion, il importe de produire des spectro-analyses fortes, n'autorisant aucune concession sur soi-même. Sur la filiation kémite, on lira avantageusement les harpistes aveugles, musiciens et philosophes existentialistes doués, à l'inverse de la Confession négative du Ba dans la Douat... En Occident, Saint Augustin et Rousseau ont su tirer le bénéfice de la figure de l'aveu des échecs... dans leurs « Confessions »...

### **Fin de l'angélisation des figures historiques du panafricanisme charismatique... Éloge du dépouillement.**

Si ce que la première chose frappante de ce livre est sa capacité à avouer ses erreurs, le second point, qui en est le corollaire, est de s'interdire constamment de tailler un autoportrait hagiographique, angélique, héroïsant, autoflatteur, béatifiant, qui ignorerait tout du nécessaire dépouillement de soi, de la faillite, la faiblesse humaine, l'inconstance, la contradiction, la déception, la tentation du renoncement... Contre une certaine tradition interne au panafricanisme, qui veut que l'on décrive nos héros politiques en taisant leurs défauts, en ne vantant que leur charisme, leur extraordinaire infailibilité, leur angélisation convenue, Kemi Seba démystifie ce lieu commun, et défend l'idée que, souvent, l'on apprend beaucoup plus qu'on ne le présume des points faibles des leaders panafricanistes, de leurs positions parfois idéalistes... Car c'est en apportant des réponses à leurs faiblesses que l'on parvient à résoudre avec plus d'efficacité nos propres problèmes, et à améliorer nos propres parcours... Idolâtrie, nostalgies stagnantes, descriptions naïves, cela a produit des monstres et créé un regard paresseux, une iconographie hégémonique et dogmatique... Cette tradition de l'autoconfession de l'âme remonte à l'antiquité nubio-kémite, et a connu

*une grande fortune avec les philosophes des temps modernes comme Nietzsche, lequel a donné un portrait profond de Socrate, contrairement à la sacralisation qui en a été faite par la postérité, et qui trouve dans la figure de l'Antéchrist que la sincérité du Christ et sa grandeur viennent de sa faillibilité et de son dépouillement. Seba, comme Nietzsche, brise les idoles, écorne les reliques... Tradition qui prend une résonance forte chez le père du courant de l'absurde (Albert Camus), qui en a donné une formulation frappante avec son antipersonnage de Meursault dans « l'Étranger », lequel est aux prises avec la tyrannie du hasard, l'empire de la contingence, la violence origininaire de la Nature et du Cosmos, autant que dans le mythe de Sisyphe... Avec ce rocher qui revient toujours au point de départ, et que l'on doit porter sans cesse au sommet de la montagne, dans un jeu d'Éternel retour du même... où l'effort n'en est pas moins exigé et déployé...*

***Prise de distance face aux attitudes jugées par Seba comme des errements ataviques qui freinent la révolution panafricaine, et qu'entend dépasser le panafricanisme de construction.***

*Ainsi, du réflexe de victimisation ou d'autovictimisation, de flagellation, avec le péché du dolorisme, du ressassement de la revendication de la solution de nos problèmes par les autres, créant des conditionnements, des déterminismes devenus des pathologies indépassables, des postures autocomplaisantes. Ces réflexes maintiennent les véritables combattants des libertés au stade du miroir, de l'infantilisation, et les empêchent de se comporter comme des êtres responsables, ayant en charge leur devenir, capables d'assumer leurs défaites momentanées, leurs faiblesses, et de s'améliorer sur la base de la compréhension intégrale des actes, du passé. C'est cela que Seba nomme sous la notion de « virilité », ou de virilisation au sens de vitalité, de retrouvailles avec le statut de bâtisseurs de civilisations, de galvanisation du combat pour la liberté par la conquête du niveau de production économique interne et celle de son autonomie politique, et sa souveraineté. Ce qui, concrètement, correspond à la phase actuelle de l'installation de Kemi Seba en Afrique, où il a entrepris de contribuer, à son niveau, à la reconstruction de la Terre mère, d'un point de vue économique, culturel, intellectuel, en vue de créer un retour progressif et, in fine, massif, de la diaspora, une fusion avec les esprits les plus brillants du continent, afin de donner la possibilité à l'Afrique de se réinstaller dans l'agora de la pensée, celle qui permettra à l'Humanité de se lever.*

*Une voix révolutionnaire rare et fraternelle s'élève dans la nuit des différends et des hostilités irrationnelles à l'égard de la libération de l'Afrique, racontant l'histoire d'un polémiste panafricain si atypique, courageux, éloquent et charismatique, né d'un peuple encore largement exclu du capital et de l'institution démocratique... Cet homme qui se lève analyse notre société moderne sans complaisance, et tente d'indiquer les défis qui se dressent devant tous les combattants des libertés, en priorité, ici, les résistants africains et de la diaspora. Il ne dissimule ni l'ampleur des problèmes à affronter ni la difficulté de les résoudre dans le contexte de complot permanent contre les libertés, la justice, le droit, la vérité, le continent africain... Il lance un appel incisif à la liberté, à la fraternité de ceux qui s'attachent au vivre-ensemble en s'attachant aux normes. Le livre de Seba entend dépasser toute négritude indolente, moribonde et racialisante, pour en inventer une autre, préfigurant la forme d'un immense procès : celui de la persistance atavique des inégalités, de la différence, du réflexe de domination unilatérale entre les êtres humains... Il a pour but de briser des tabous qui rendent les hommes indignes d'habiter la Terre ensemble, à plus forte raison de monter collégalement au Ciel.*

## *PARCOURS*

## ÉTOILE INCARCÉRÉE DANS L'OBSCURITÉ

Stellio, c'est le prénom que mes parents m'ont donné. Était-ce en référence à Stellio Lorenzi, scénariste français d'origine italienne que ma mère et mon paternel appréciaient tant? Pas seulement. Une tradi-praticienne béninoise du nom de Madame Kity avait, quelques mois avant ma naissance, prédit à mes parents que le fœtus que j'étais allait devenir, une fois adulte, une étoile qui brillerait pour beaucoup de jeunes Africains. Mes parents n'oublièrent jamais cette prédiction (même s'ils pensent aujourd'hui, vu le combat dangereux que je mène et qu'ils désapprouvent, qu'elle ne s'est pas réalisée), et décidèrent de me donner le nom d'*Étoile*, en le mâtinant d'un brin d'exotisme, lui conférant sa déclinaison italienne au masculin, à savoir Stellio.

Je suis né en Alsace, département français étrange, géographiquement hybride, culturellement entre l'Allemagne et la France, dans la ville de Strasbourg. Mes parents y avaient élu domicile, mon père, élève surdoué, meilleur étudiant en médecine de sa promo à Dakar dans les années 70, ayant été sélectionné pour venir faire son internat à l'Hôpital Universitaire de Strasbourg. Ma mère, une ancienne Miss du Bénin, à l'époque très peu intéressée par les cours (elle changera avec les années), mais très amoureuse de son homme, l'avait suivi. Ma grande sœur Christine, née lors de l'escala estudiantine de mes parents à Dakar, était, elle aussi, dans les bagages.

Peu de temps après moi naissait la personne qui compte le plus dans ma vie en dehors de ma petite famille, mon frère, Alexandre. Petit, on me disait toujours que j'avais la tête perdue dans les nuages. On n'avait sans doute pas tort. C'est que j'y cherchais du réconfort, pour m'échapper d'un quotidien qui n'avait plus rien d'enfantin, et qui tendait plutôt vers le dramatique et le malsain. Pour être on ne peut plus clair, j'avais découvert l'enfer très tôt, lorsqu'une tante dont je tairai le nom (ça n'a plus d'importance aujourd'hui), censée faire la nounou, se mit à exiger de moi, dès l'âge

de 4 ans et jusqu'à 7 ans (souvent avec l'usage de la violence) de lui faire des cunnilingus, de lui lécher les seins, ou la raie des fesses, qu'elles soient propres ou avec des restes d'excréments d'ailleurs. Oui oui, des restes d'excréments. Je le dis... Ou encore de l'embrasser avec la langue. Je vomissais souvent lorsque j'étais seul dans les toilettes. Je me brossais les dents avec assiduité (plus que jamais dans ma vie). Je n'en parlais pas à ma mère, ni à mon père. Je me disais que je devais normaliser ce calvaire.

Dès que cette tante était de mauvaise humeur, j'étais son quatre-heures. Son odeur finissait par me dégoûter, mais cela n'empêchait pas que je devais accomplir ma tâche, sans quoi je me faisais tabasser. De temps à autre, elle glissait ses doigts dans mon orifice d'enfant. C'était mon train-train, ma vie, et au final, je me disais qu'il n'y aurait pas de meilleurs lendemains. De cette expérience je ne fais pas un plat, mais je sais qu'elle a forgé en moi un système de défense, une immunité psychologique, qui allait se matérialiser en insolence. À 7 ans, lorsque je fus assez grand pour dire ses quatre vérités à ma nounou « favorite », je lui demandai, avec un mépris et un sarcasme terrifiants (afro insolent avant l'heure) pourquoi elle ne se trouvait pas un copain de son âge à qui elle pouvait demander de lui rendre service plutôt que d'exiger (trop souvent brutalement d'ailleurs) d'un gamin qu'il lui fasse plaisir... La bagarre commença avec elle, et plus jamais personne ne me força à faire ce que je n'avais pas envie de faire. Ma haine contre cette tante s'estompa et se transforma même en pardon lorsque j'appris qu'au pays, elle-même étant plus jeune avait dû subir de violents attouchements dans l'indifférence la plus totale. Vous savez, ce sont des choses taboues en Afrique... Ainsi va la vie.

De cette épreuve, excessivement longue pour un enfant de moins de 10 ans, je retiens la méchanceté, méchanceté dont je faisais preuve à mon tour envers mon petit frère que, pourtant, j'aimais plus que moi-même, allant parfois même, comme les enfants savent le faire, jusqu'à la violence psychologique la plus terrible. Aujourd'hui encore, je ne me pardonne pas ces errances, et je remercie le Tout-Puissant d'avoir fait d'Alex un génie, et surtout mon meilleur ami, beaucoup plus profond et brillant que moi, et qui du coup, amortissait mes attaques cruelles. Bien qu'il soit mon petit frère, il était mon protecteur et l'est toujours aujourd'hui.

Nous étions toujours la seule famille noire des différents villages où mes parents s'installaient. Mon père, un homme calme, et un papa vrai-

ment fabuleux, avait entamé une série de gardes dans divers patelins pour remonter la pente, après avoir été ruiné en ouvrant un cabinet dans un village de France où les médecins noirs n'avaient pas vraiment la côte, comme on le lui avait fait savoir...

Paradoxalement, cette découverte dès l'enfance de la barbarie adulte créa en moi des aptitudes à tisser des liens indéfectibles avec la gent féminine. J'avais toujours eu, depuis le bas âge, beaucoup de facilités à communiquer, et j'avais donc des « amoureuses », parfois même plusieurs en même temps. Et les petites filles de mon âge, quelquefois plus âgées, me glissaient toujours des mots, je leur en glissais aussi. Des mots simples, dans lesquels on se disait qu'on s'aimait. Très tôt vint mon premier baiser. J'aimais les filles, comme j'aime aujourd'hui la femme, elles me comprenaient, elles lisaient souvent en moi ce que moi-même je ne comprenais pas. Cette attirance des filles pour moi, quasi systématique, allait créer de la jalousie chez de nombreux petits camarades (blancs, comme toutes les filles dans ces villages). C'est à cette occasion que j'entendis pour la première fois, à 6 ans, l'insulte : « *Sale négro, retourne dans ton arbre plutôt que de traîner avec les filles...* »

Le « *sale négro* », j'allais le réentendre fréquemment durant toute mon enfance, et plus particulièrement lorsque, à la même période, ma mère, Alexandre, et moi fûmes fouillés dans un magasin. Pourquoi? Pour la simple raison que voir des Noirs dans ce coin devait être aussi rare qu'y voir une soucoupe volante, surtout que les Nègres en question étaient dans une belle voiture et, comme toujours, bien habillés. Nous avions, après le passage en caisse, été soupçonnés de vol, et on avait demandé à ma mère, une femme noire, belle et BCBG, à mon petit frère de 4 ans, et à moi-même, 6 ans, de vider nos poches. Et j'avais entendu un spectateur de la scène se moquer : « *Ah... ces Nègres ont dû voler quelque chose* » Nous n'avions rien volé, mais sur le terrain de la dignité, je m'étais senti violé. Des larmes coulaient de mes yeux, et je réalisai une nouvelle fois qu'en ce qui me concernait, le monde des enfants et celui des adultes ne faisaient qu'un, vu la sauvagerie que je côtoyais...

« *Négro* »... Ce mot sonnait bizarre à mes oreilles, surtout quand, peu de temps avant cet incident, un petit abruti m'avait dit que les gens m'appelaient ainsi parce que, contrairement à mes camarades blancs, j'avais un gros nez, comme tous les Nègres... Avec le recul, il est intéressant de noter

que malgré les multiples déménagements dans d'innombrables patelins, il y avait deux constantes: la négrophobie violente, et mon rapport aux jeunes filles. Bien sûr, ne caricaturons pas, je rencontrais aussi souvent des camarades blancs qui devenaient mes potes, et des filles blanches qui me détestaient. Mais la plupart du temps, c'était quand même l'inverse. En grandissant, pour me défendre de la méchanceté en général et de la négrophobie en particulier, mes poings vinrent prêter main-forte à ce masque que j'avais construit avec le temps, à savoir celui du Noir insolent et arrogant avec mes détracteurs.

Ce masque cachait à la perfection l'être humain blessé que j'étais. C'est à l'adolescence que je commençai d'ailleurs à me battre souvent. Parfois seul face à quatre imbéciles. On me tabassait, je « roustais » aussi beaucoup quand j'avais la chance d'être à un contre un. Même quand je perdais physiquement, je gagnais psychologiquement, car mes mots, mes moqueries, visiblement, les torturaient. Je comprenais déjà, à cette époque, l'importance du verbe dans ces patelins que je qualifiais d'« enfer sur terre ». Parfois c'était des pierres qu'on me lançait, et des cris de singes qui les accompagnaient, au beau milieu des années 80 et 90... Je me souviens qu'un jour, après la séance de sport, quatre élèves quelque peu retardés psychologiquement, qui ne supportaient ni mon profil ni mon arrogance, m'attrapèrent et me tabassèrent en me traitant de « *sale singe* ». Deux me tenaient, un me donnait des coups de poing au ventre, et l'autre, en cerise sur le gâteau, urinait sur mes vêtements... Puis ils me jetèrent par terre.

Je ne pleurais jamais... Du moins, jamais devant eux. Je voulais que tous sentent que leur bêtise glissait sur moi comme l'eau de la pluie... C'était une fois seul, à l'abri du regard de mes parents, et même d'Alexandre, pourtant mon frère et meilleur ami, que je m'effondrais. J'avais l'impression de me noyer, et seule mon imagination était, dans ces abîmes, ma bouée. Je m'imaginai en Batman, pendant les grandes vacances, je me déguisai la nuit, j'enfilai un pagne africain en guise de cape, un sous-pull noir (que ma mère avait pris pour l'hiver), des bottes de ski, et un masque de papier ressemblant à Batman qu'Alexandre avait, pour moi, confectionné. Le fait que Bruce Wayne/Batman ait été un homme de bonne famille, blessé par la dureté de la vie, et qui avait décidé d'aider les siens, m'a toujours touché. Plus les années passaient, plus je devenais un protagoniste de la bagarre, et bien qu'étant fin, j'aiguais mes poings à la fragilité du destin, refusant de

faire de ce dernier le festin de ceux qui me haïssaient parce que j'étais noir.

Les petits patelins de campagne n'étaient pas un enfer pour moi seul. Ils l'étaient aussi pour bon nombre de jeunes Blancs. Combien en avais-je vu, amis ou pas, qui s'étaient suicidés à cause de la misère affective ou de l'isolement social...

La campagne est un monde complexe, un monde dans le monde, délaissé, isolé, ignoré. Et je sais que beaucoup de jeunes Blancs ressentent cela. Moi aussi. Et la négrophobie ambiante n'arrangeait rien.

J'étais aussi passionné de football, j'idolâtrais George Weah et je rêvais de jouer un jour au PSG. En attendant, je supportais le RC Lens, l'équipe la plus proche de chez moi. Mon père nous emmenait voir des matchs, prenant avec nous le fils d'un couple ami de mes parents, Vincent, un petit Français passionné de ballon rond, comme nous. Lorsque ma mère, cette femme à laquelle je ressemble tant psychologiquement, décida de déménager en banlieue parisienne grâce à une mutation professionnelle – à force de s'inspirer de mon père pour son goût des études, elle était devenue cadre infirmière – mon paternel se mit en colère.

Contraint de rester quelques années encore à l'hôpital où il travaillait dans le nord de la France, il devait donc laisser seuls sa femme et ses enfants, en particulier son fils aîné. Et il s'inquiétait que l'adolescent de 14 ans que j'étais, chez qui on voyait poindre à l'horizon quelques grammes de nervosité, ne sombre dans la délinquance urbaine, dans une région où la violence rime avec l'enfance... Le temps n'allait pas lui donner tort.

## LE NERVEUX

**C**omme vous l'avez compris, les quatorze premières années de ma vie m'avaient fortifié, j'avais vu couler et sortir de mon corps étant enfant des larmes et du sang, mais au final, cela m'avait permis d'arrêter de rêver, et de voir la vie comme elle était, à savoir une prison où errait la déchéance humaine, condamnée à perpétuité.

À 14 ans, les multiples bagarres dans lesquelles je m'étais retrouvé mêlé en province française et les clashes verbaux contre les négrophobes, dont je sortais à 95 % du temps vainqueur, faisaient partie intégrante de ma personnalité. Par conséquent, la région parisienne et ses histoires de gangs, de violences, de braquages, etc. ne m'impressionnaient guère. J'avais déjà mon chemin de croix, mon enfer. Mes frères noirs en banlieue ne se rendent généralement pas compte de la chance qu'ils ont d'être en groupe, en bande. Ils sont évidemment confrontés à des problèmes sociaux que je n'ai pas connus étant jeune, mais le sens tribal, l'esprit de groupe permettent toujours un épanouissement que la vie solitaire, tel un bébé lion entouré d'hyènes, n'autorise pas. J'atterris dans le département que les puristes savent être la Mecque du rap francophone, en l'occurrence le 92, dans le carré réunissant le Pont-de-Sèvres, Boulogne-Billancourt, Issy-les-Moulineaux, Sèvres et Meudon. De cette pépinière sortiront le légendaire groupe de rap Lunatic, puis le rappeur Booba, le posse Beat De Boul, les Sages Poètes de la Rue, LIM, Nysay, etc.

Cette arrivée en région parisienne s'apparenta pour moi à un pèlerinage, à un retour à moi. Je voyais plus de Noirs que je n'en avais jamais vus, je fréquentais les artères où les miens élaient domicile, Châtelet-les-Halles, Château d'Eau, Sarcelles, Saint-Denis, etc. Je me passais mes premières cassettes de rap.

C'est à cette occasion que je découvris celui qui allait devenir pour moi plus qu'une icône, un grand frère que j'aimais infiniment : Tupac Amaru

Shakur, fils de Black Panthers et génie rapologique. Son côté à la fois gangster mais activiste noir me parlait. Et je voyais par ailleurs des aînés noirs se battre dans les rues à cause d'une parole déplacée ou parce que l'un d'entre eux avait trop bu, tout cela devant les salons de coiffure, pendant que les mamans passaient devant nous pour vendre leurs produits. J'étais bien, tel un lion dans la jungle urbaine. Bien sûr, chacun de ces Noirs, quel que soit son âge ou sa classe sociale, avait une expérience unique, mais notre afro-ascendance créait, qu'on le veuille ou pas, des liens qu'il nous était inutile de nier, surtout en terre française où nous nous trouvions en minorité.

Je découvrais aussi les filles noires, que je trouvais belles comme un jardin d'ébène. Plus qu'avec les filles blanches, je voyais en elles le miroir de moi-même, et je continuais dans cette voie ce que, plus jeune, j'avais pratiqué avec les précédentes.

Et enfin, j'assistai aux matchs de mon équipe favorite, le PSG. J'étais aux anges, malgré le départ de Weah. En route pour le Parc des Princes, je croisai des skinheads (*boneheads* de leur vrai nom), membres des Boulogne Boys (hooligans, supporters du PSG). Je n'avais plus peur, malgré leur regard malveillant. Rien ne pouvait être plus grand que mon antérieure torpeur. Pour tout dire, j'étais bien, j'étais frais, je réfléchissais souvent à mon jeune passé et je me disais qu'après la pluie venait le beau temps. Le tableau semblait idyllique, mais les premières tensions eurent lieu au moment de la rentrée scolaire. J'étais dans un collège puis un lycée qui regroupaient différentes catégories sociales. Les Noirs et Arabes de cité, et les petits visages pâles souvent BCBG (et aussi quelques enfants de prolétaires blancs, une minorité dans le 92).

Et il y avait moi, ce Noir fils de médecin, habillé tendance hip-hop, qui avait une grande gueule, ne traînait pas particulièrement avec les Blancs, ni avec les Arabes, était considéré comme beau gosse par les filles (de toutes les couleurs), et qui ne se laissait marcher dessus par personne.

C'est à cette époque que je compris que mes quatorze premières années, qu'auparavant je considérais comme un enfer, étaient en fait des leçons qui me permettaient d'envisager plus encore que j'étais, un Noir conscient de son ascendance, aussi bien ethnique que sociale. Paradoxalement, je remerciais intérieurement ces négrophobes blancs qui avaient été mon cauchemar étant plus jeune car, dans leur folie, ils m'avaient donné l'occasion de me révéler à moi-même. Idem pour les embrouilles physiques dont

je ne réalisais pas, à l'époque, qu'elles m'avaient formé, et ce de manière redoutable. Certains mecs de la cité située à côté du collège tentèrent de m'intimider, mais ils furent choqués par ma réactivité. Je me souviens de ce Noir au collège, un dénommé Alioune, qui avait dû redoubler trois fois, petit de taille mais très musclé. Il passait pour le baron (et le daron) de la rue, et m'avait bousculé par simple plaisir de faire mal et d'intimider dans l'escalier. Personne n'avait l'habitude de lui rendre la monnaie de sa pièce. Il faisait, paraît-il, peur à tout le monde et rackettait qui il voulait. À la stupeur générale, je l'attrapai par le col dans l'escalier, le collai au mur et lui demandai pourquoi il m'avait bousculé de la sorte. Dans ses yeux je vis la peur, car il réalisait qu'il avait face à lui quelqu'un qui ne craignait plus grand-chose. Il tenta de se débattre et ce fut au sol que je le plaquai, jusqu'à ce que les surveillants viennent nous séparer. Il s'éloigna, en braillant devant tout le monde que j'allais le payer. Je répondis par un rire moqueur. Il ne tint jamais sa promesse et finit même, quelques jours plus tard, par tenter de gratter mon amitié.

D'autres personnes lui succédèrent dans ces tentatives d'intimidation, je réagissais avec la même célérité et sévérité. En peu de temps, je fus surnommé « Le Nerveux », car personne ne pouvait me tester sans être violemment remis à sa place. Ce surnom me suivit toute ma scolarité et jusqu'à ma majorité. Ma réputation s'étendait bien au-delà de la simple sphère de mon établissement scolaire.

Dire que j'aimais la bagarre serait faux. Mais j'avais compris que dans cette société et ces grands ensembles urbains, l'affrontement physique et notre jeunesse étaient comme le bleu blanc rouge et *la Marseillaise*: indissociables. Cette once de violence attira encore plus la gent féminine, et accrut la crainte que je pouvais susciter auprès des gens. Je n'étais pas un chien méchant au fond, mais c'est à cette époque que je captai définitivement la notion du rapport de forces, la nécessité de la défense préventive, qui s'apparentait à une défonce effective. J'étais un nihiliste sans le savoir, et le monde s'apparentait à une nuit tellement sombre que je n'étais qu'un tambour qui vibrait sur les anthropomorphiques décombres.

Je ne manquais de rien socialement, mais je commençai à voler vers l'âge de 16 ans. Envie d'avoir peur? Je ne sais pas. Ce n'était pas correct, mais je le faisais. Avec le recul, c'est la honte. Je n'en suis pas fier aujourd'hui. Je m'acoquinai à quelques potes noirs de quartier, et l'été, je volais des

portables ou des portefeuilles aux touristes étrangers. Dans nos activités, je voulais toujours être le meilleur, en bien comme en mal. Plus que jamais, c'était le cas pour le vol. Si quelqu'un résistait, je lui balançais une série de gifles. Je traumatisais tout le monde. Je me droguais au rap, et traînais de plus en plus dans la rue. J'étais dans mon élément, au grand désarroi de ma maman. L'école m'ennuyait. Seule l'Histoire de mon peuple commençait à m'intéresser, ce dès l'âge de 14 ans. Je me plongeai dans le livre *Racines*, d'Alex Haley, et le feuilleton éponyme, qui raconte l'esclavage qu'a connu le peuple noir aux Amériques. Je trouvais, à travers ce drame historique de mes semblables, l'explication à bien des maux négrophobes que nous connaissons aujourd'hui. Je voyais un lien entre les blessures racistes que j'avais vécues et ce passage obscur du genre humain. Je me jurai que plus jamais je ne laisserais ce genre de sida politique déferler sur les Noirs.

J'avais aussi découvert, dans un reportage d'*Envoyé spécial*, une organisation qui allait plus tard changer ma vie : la Nation Of Islam. J'appris que cette structure était née en 1930, et comptait dans ses rangs des personnages illustres qui avaient lutté pour notre peuple, tels que Malcolm X, Muhammad Ali, Joe Tex et, plus tard, le Ministre Louis Farrakhan, ainsi que le Dr Khallid Abdul Muhammad. J'étais subjugué par les deux derniers. Le Ministre Farrakhan, sujet principal du reportage, me fascinait par sa virtuosité oratoire, et le Dr Khallid par sa noirceur et sa capacité à susciter l'intellectuelle peur chez ses adversaires. J'étais jeune, et il n'était pas question encore de m'engager dans quoi que ce fût, mais je rangeai cet épisode dans un coin de ma tête. Pas plus que je n'envisageai une quelconque relation, de près ou de loin, avec l'islam, que je considérais comme la religion des Arabes (le temps allait me donner tort...).

J'étais un anarchiste, je n'écoutais plus personne, il n'y avait pas de lois pour moi. Je faisais ce que je désirais. Je me pensais le plus fort. Au grand dam de ma mère qui, étant seule, ne pouvait appeler mon père en renfort qu'au téléphone. Je ne savais pas où je finirais, mais pour moi, j'étais déjà mort depuis très longtemps, et tout ce que je vivais depuis n'était que sursis.

Les profs devenaient fous de voir que je n'écoutais rien. Aux dires de ces derniers, j'étais un cancre au potentiel brillant, mais qui, chaque jour, s'éloignait de ce pour quoi le programme scolaire avait été établi. Une seule année de ma scolarité fut consacrée au travail : la seconde. Je travaillais rarement, mais quand je me mettais à cogiter, très peu étaient capables de me

battre. Je finis, cette année-là, troisième de ma classe, avec une moyenne en sciences de plus de 16, ce qui me permit d'intégrer la select série scientifique (je ne sais pas si ce circuit est aussi fermé aujourd'hui).

On dit que la lumière précède l'ombre, et l'ombre la lumière. Je l'ai constaté, car après ce coup de génie scolaire, j'allais tromper l'école en entamant une relation adultère avec une amante baptisée école buissonnière et qui vivait dans la rue.

Comme je faisais partie des meilleurs de ma classe l'année précédente et que les « têtes » avaient été réunies en série scientifique, je me retrouvai entouré d'ados caucasiens boutonneux dont le seul humour était de faire, pour certains, des blagues sur leur calculette. Je me sentais paraplégique à devoir écouter des profs dont l'enseignement ne me faisait pas vibrer et, surtout, ne me donnait aucune envie de me projeter en avant. Je sais que le système scolaire convient à beaucoup, mais moi, je ne voulais qu'une chose, lui tordre le cou et me barrer.

Je commençai donc à sécher activement les cours, pour passer mon temps du côté de la rue Greneta à Châtelet, ou à la sortie de l'escalator du Forum des Halles, ou encore derrière, sur la place qu'on avait surnommée *crack city*, à cause de tous les junkies. Tout le monde fumait autour de moi, du tabac ou du shit, mais le rappel à l'ordre de mon père quand j'étais enfant ne m'avait jamais quitté, et là-dessus, faisait encore autorité. Il m'avait dit que la fumée pourrait me tuer, car j'étais très fragile des poumons. De surcroît, la cigarette était pour celles et ceux qui suivaient le troupeau, qui n'avaient pas de personnalité. Il avait su trouver les mots justes pour me convaincre. Beaucoup de jeunes de mon âge commençaient, en mimant les rappeurs, à représenter leurs départements respectifs. Mon département à moi, c'était l'Afrique et les Antilles, et partout où se trouvaient mes semblables, j'étais là. À cette époque, notre capitale c'était ça, Châtelet-les-Halles, station balnéaire. Il y avait trop de filles à cet endroit, et tous les crevards noirs de banlieue parisienne s'y retrouvaient. Même si je ne manquais de rien, en boulimique des filles que j'étais, à cet endroit je squattais.

Les embrouilles avec la police vinrent assez tôt aussi. Il faut dire que le particularisme de Châtelet est que le commissariat est situé exactement à la sortie de l'escalator du Forum. Donc dès qu'il y avait une embrouille, les flics étaient là. Au beau milieu d'une place fréquentée majoritairement par des Noirs, les flics n'allaient pas scander leur « négrophobie-tude »,

mais leurs brutalités illustraient, à mes yeux, une haine réelle à l'encontre des Noirs. Je voyais comment ils s'adressaient aux quelques Blancs qui fréquentaient ces coins. Moi qui les observais beaucoup, je constatais un changement d'attitude radical quand c'était les Noirs. Intérieurement, je me demandais s'il était vraiment légitime d'en vouloir à des gens qui préféreraient leurs semblables. Moi-même, ne préférais-je pas les Noirs aux autres peuples? Je me questionnais. Au fond de moi, je savais qu'il fallait être objectif, et je ne l'étais pas.

Je me souviens d'un contrôle dans le métro où la plupart de mes potes n'avaient pas leur ticket. J'avais le mien. Tout le monde fut contrôlé par la police. Les flics se comportaient avec nous comme des racailles. Ils parlaient très mal. Ils clouèrent au sol l'un de mes frères qui avait eu l'outréance de leur demander de s'adresser à nous avec respect. Comme j'étais en règle, je tentai d'intervenir. Tu parles. Je me fis rembarrier comme les autres. Et une femme flic ne put s'empêcher de nous sortir une phrase du style: « *Ah, ces Blackos, toujours en train de frauder* ». Du tac au tac, je lui répondis: « *Ah, ces visages pâles, toujours en train de nous palper. À croire que nos corps de Noirs vous rendent fous. En même temps, vu vos corps de lâches, on peut comprendre...* » Elle me regarda, choquée... mais ne dit rien. Je compris que j'étais dans mon droit. C'était la réciprocité. Répondre sur la même fréquence, la bêtise ou l'intelligence, dès l'instant où vous étiez blessé. Ni les flics ni mes potes ne comprirent qu'elle ne réagisse pas, et encore moins que j'aie eu l'audace de lui dire ça (avec le recul, cela n'avait rien d'héroïque). Mais le contexte du contrôle était tellement explosif qu'à leurs yeux, il fallait être dingue pour agir comme je l'avais fait à ce moment-là.

Ou encore cet épisode, marqué par une bavure, lors duquel un camé s'était fait tabasser (ne caricaturons pas, il avait sans doute insulté la police, mais en ce temps-là, ça n'avait aucune importance pour moi), nous nous étions retrouvés, nous les « *Châtelet's boys* », devant les policiers. On voulait se faire un poulet. On devait être plus de 400 *blackyouths* et quelques rebeus (à l'époque, c'était la cartographie de Châtelet), et ça suintait la haine. Les flics sont restés enfermés une heure, jusqu'à l'arrivée des renforts.

Je commençais à capter la force du groupe. Je voyais l'inquiétude, la peur qu'inspiraient les Noirs lorsqu'ils convergeaient vers le même but. Peu importe que mes lecteurs blancs soient choqués ou en désaccord, c'est ce que je ressentais. Et le temps, dans d'autres circonstances, allait me donner raison.

Ce fut aussi le début des sorties en soirées, avec pour seul but celui de boire, me saouler et finir le verre des autres. Pour trouver de l'alcool en quantité, il suffisait d'aller dans les soirées de gosses de Blancs friqués du 92. Pour rentrer, je comptais sur mes potes ou mes connaissances féminines. Dans ces soirées, je n'ai pas peur de dire que j'étais un poivrot. Une éponge à alcool. Certains potes rebeus du 92 me proposaient de me joindre à eux pour vendre du shit, ou autres substances, aux riches Blancs. Je n'aimais pas particulièrement les Toubabs, mais je ne me voyais pas leur vendre de la drogue. Je me disais que je valais mieux que ça. Je préférais voler plutôt que dealer. Je n'étais pas un délinquant, ou du moins je ne voulais pas trop l'être. Pour mes potes du 92, j'étais un extraterrestre. Ils ne parvenaient pas à me cerner. J'étais comme eux, mais pas tout à fait.

Mes longues sorties d'errances ne s'apparentaient certes pas aux promenades méditatives des péripatéticiens grecs (dont j'allais plus tard apprendre le parcours et l'histoire en philosophie), mais elles m'incitaient à me remettre en question. Étais-je heureux comme ça? Est-ce que je savais ce que j'allais faire de ma vie? Je me posais ces questions. Écouter du rap, draguer les meufs et traîner entre Noirs n'était pas une fin en soi. Je voyais tant de mes semblables dans la même situation que moi. On naviguait, telles des âmes en peine sur un océan de dureté et de peine. J'avais laissé de côté l'analyse de la négrophobie de mes premières années. Mais je remarquais qu'en réaction à ce racisme (plus hypocrite en Ile-de-France qu'en province), beaucoup d'entre nous scandions une négritude artificielle, sans fond. Car en réalité, aucun de nous, qui passions la plus grande partie de notre vie dans la rue, ne connaissait les tenants et aboutissants de ce courant.

Je ne sais quelle force m'amena à faire la queue à la bibliothèque de Beaubourg. J'avais ce besoin d'en connaître plus sur moi, sur les miens. Je trouvai toutes sortes de bouquins. Et, enfin, des livres sur la négritude: Césaire, Senghor, et, surtout, Damas. J'étais censé être fâché avec la lecture, mais je fus pris d'une dévorante passion pour toutes sortes d'ouvrages ayant trait à la culture noire. De tous les auteurs de la négritude que j'ai pu lire ardemment, Léon-Gontran Damas, le moins connu, était celui qui de très loin, remportait le plus mon adhésion. Je me retrouvais en lui, à travers sa crudité, sa sourde colère contre la société. Je voyais en lui un prorapporteur, mais avec un contenu intellectuel bien plus dense que toute la scène hip-hop réunie. Le recueil de poèmes *Pigments* me « *traumatisa* ». Il me fit

comprendre que la fierté noire n'était pas un sentiment de frustration de ne pas être traité comme un individu à part entière, mais bel et bien un travail intellectuel de haute volée. Damas me faisait cogiter. Plus que les autres. Je voyais dans son sarcasme l'expression de sa douleur qu'il sublimait. Son rejet violent de l'assimilation me parlait. Je ne pouvais concevoir qu'il nous faille taire une partie de nous-mêmes pour être acceptés comme citoyens. Chez Césaire, c'était son recueil *Cahier d'un retour au pays natal* qui me captivait. Son verbe, associé à sa capacité à enchaîner les images parfois brutales, retenait mon attention. Mais il n'était objectivement pas mon favori. C'est à la même époque que je découvris la librairie de L'Harmattan. Chose un peu plus pathétique et très peu glorieuse, j'allais y voler beaucoup de livres (voler des livres... la honte... Mais à l'époque, je préférais garder l'argent pour acheter mes Air Max ou aller au McDo... Bêtises de jeunesse). Voler n'était pas compliqué. D'abord, pour voir si un livre me parlait, je le lisais en diagonale. Puis je m'isolais dans le fond de la boutique, j'arrachais le code-barres et je me barrais. Au bout d'un moment, les soupçons vinrent sur moi. Je finis donc par acheter les livres et même sympathiser avec les vendeurs. Je ne me rendais pas compte que voler des livres, c'est voler les auteurs et le peu d'argent qu'ils gagnaient pour leur œuvre intellectuelle. L'Harmattan. C'était le Vatican de la cause nègre. J'y trouvais trop de livres qui me parlaient. Je découvris Marcus Mosiah Garvey, à travers le brillant ouvrage de Tétévi G. Tété-Adjalo, *Marcus Garvey, Père de l'unité africaine des peuples: sa Vie, sa Pensée, ses Réalisations*. Je trouvais cet homme noir à la peau sombre puissant et cohérent. Il prônait le rapatriement en Afrique pour tous les Noirs, ces derniers vivant systématiquement le racisme en Occident. Je me souviens m'être dit à son sujet: « *Quoi de plus logique que de rentrer chez soi si on n'est pas respecté chez les autres* ». Garvey me paraissait pragmatique. violemment pragmatique. Mes potes commençaient à me demander pourquoi je traînais tout le temps avec des bouquins de « renoi ». Ironie du sort, eux-mêmes étaient des Noirs, pour la plupart, à l'exception de mon ami Jérémy, blanc et blond. Le plus drôle dans tout cela, c'était que Jérémy plus que les autres comprenait mon envie d'étudier la « culture noire ».

À Brimborion (lieu où les jeunes du 92 venaient jouer au foot ou au basket), tout le monde pétait un câble, car le bagarreur que j'étais, élève qui, soi-disant, détestait étudier, se trouvait avec plus de livres qu'eux qui

suivaient les cours quand moi je séchais. Je séchais leurs cours, mais de mon côté, je mouillais le maillot pour apprendre, comprendre, savoir. Je voulais être la plus grosse encyclopédie du monde noir. J'étudiais. Certaines amies commençaient à me trouver lourd, à toujours parler des Noirs, de l'Histoire des Noirs. J'étais changé, du moins je commençais. Je n'écoutais toujours personne, je faisais la leçon à tout le monde, je n'étais pas dans le juste milieu. Mais même avec tous ces défauts, j'étais meilleur qu'auparavant. Je me plongeai dans la lecture de l'auteur nigérian Chinua Achebe, qui dénonçait la mort de la culture traditionnelle en Afrique, appris sur Gbêhanzin, le dernier roi du Dan Homey (dont je suis originaire), un souverain légendaire qui s'était battu contre les colons. Je lus sur Patrice Émery Lumumba, ce charismatique Premier ministre congolais, mort sous les coups de l'impérialisme, parce que, aussi, trahi par les siens.

Ce que je vais dire peut sembler stupide, mais pour moi, l'héroïsme était noir et la lâcheté blanche, et je ne pouvais pas accepter l'idée que des Nègres participent à l'assassinat d'un de nos leaders. Je devais comprendre par la suite que la première arme de l'impérialisme, c'est la jalousie à l'intérieur de nos rangs, qui permet toujours d'accentuer l'isolement de ceux qui se sont posés en protecteurs de notre population. Dans le cas de Lumumba, ce fut Moïse Tshombé, que je me mis à détester. Pour Sankara, ce fut Blaise Compaoré. À chaque leader son traître. Et à la fin de l'histoire, le meilleur finissait toujours assassiné.

Je découvris l'UPC, Félix Moumié, et tant d'autres combattants de la liberté. Jonas Savimbi, Agostinho Neto, Amilcar Cabral, Ruben Um Nyobe. Je lisais le consciencisme de Kwame Nkrumah, président de la république indépendante du Ghana, qui avait eu le courage de redonner un nom africain à une colonie britannique (*Gold Coast*) au lendemain de l'indépendance. Je lisais Steve Biko, et le *Black Consciousness*. Je redécouvrais le charisme de Muhammad Ali lorsqu'il défendait les nôtres tout en boxant. J'étudiais Julius Nyerere, président post-indépendance de la République de Tanzanie, qui avait su théoriser un socialisme africain à travers la déclaration d'Arusha. Je m'émerveillais devant la vie d'Alexandre Pouchkine, un afrodescendant, petit-fils d'Abraham Hannibal, considéré comme l'écrivain phare de la culture russe. Sur Sa Majesté Impériale Hailé Sélassié, Roi des rois, Empereur d'Éthiopie. J'étais particulièrement intéressé par les parcours historiques. Je rentrais à 20 heures de la bibliothèque, de Présence

Africaine ou de L'Harmattan. J'étais devenu un boulimique des livres. Je crois que j'ai lu en 1999 davantage de livres que l'immense majorité des Noirs de ma génération.

Je me plongeai dans *Pouvoir Noir* de Malcolm X. Ses idées d'indépendance politique des Noirs me parlaient. Je me rappelai alors qu'il avait été membre de cette fameuse Nation Of Islam (NOI), dont j'avais déjà entendu parler étant plus jeune. Ce livre me passionna suffisamment pour que j'enchaîne avec *l'Autobiographie de Malcolm X*, écrite par Alex Haley. Sa vie me toucha beaucoup. Ses mots m'allaient droit au cœur. J'étais charmé par ses capacités oratoires, mais je sentais comme un malaise, une déception liée à son départ de la NOI. Je n'étais pas d'accord. Pour moi, il s'était séparé de celui qui lui avait donné la vie, qui lui avait permis de se relever, à savoir l'Honorable Elijah Muhammad. L'oligarchie, à travers ses agents provocateurs (notamment John Ali) au sein des *Black Muslims*, était parvenue à agrandir le fossé entre Malcolm et le guide du mouvement. Je devais apprendre par la suite, à travers mes recherches, qu'une fois exclu, Malcolm avait souhaité réintégrer la NOI, mais que les diviseurs avaient réussi à l'en tenir éloigné. Une fois isolé, Malcolm s'était violemment rebellé contre la NOI, et contre Monsieur Muhammad, son mentor. Quelle qu'ait été sa déception, sa réaction fut, à mon sens, une erreur. Malcolm aurait dû tout faire pour s'arranger avec le guide spirituel de la Nation.

C'était mon point de vue, et cela m'empêchait de me retrouver pleinement en lui. Au final, plus par déception que par raison, Malcolm avait fait passer la NOI pour une organisation de charlatans qui captait la frustration des Noirs. Je trouvais cela négatif, car du peu que j'en savais, de tous les mouvements pour les afrodescendants, la Nation Of Islam semblait être le plus solide. Sa découverte, lors de son voyage à La Mecque, du prétendu véritable islam ne me disait rien. Je le sentais seul, isolé, et pour moi, son ralliement à l'islam wahhabite était avant tout un acte politique – ce que le célèbre historien et chercheur afro-américain Manning Marable confirma, dans *Malcolm X: a Life of Reinvention*.

En effet, bien longtemps avant son ralliement officiel à l'islam saoudien en 1964, Malcolm X, alors porte-parole de la NOI, avait, dès 1959 lors d'une tournée en Afrique et au Moyen-Orient, visité l'Arabie Saoudite et des pays musulmans dont les habitants avaient la peau blanche. En aucun cas cela ne l'avait incité à déclarer qu'il ne voyait pas de racisme dans la

Oumma, bien au contraire. Il a changé de fusil d'épaule en 1964 parce qu'il n'avait plus de base, un fait corroboré par l'immense majorité des chercheurs afro-américains spécialisés dans les *black studies*. Le visionnage du film de Spike Lee sur la vie de Malcolm ne m'apporta rien de plus, si ce n'est une vision hollywoodienne, sans nuances, grotesque et tronquée de son combat, faisant volontairement l'impasse sur son premier voyage dans le monde arabe en 1959, et sur les véritables raisons de son éloignement de la NOI à la fin de sa vie. Je n'étais pas crédule. Je commençais à beaucoup trop affiner mon esprit pour être berné par des manipulations cinématographiques portant sur nos leaders historiques.

En moi grouillait l'envie d'agir et de ne pas rester, comme tant d'autres, un mec faisant de la masturbation intellectuelle sans jamais aider concrètement les siens. J'étais le jeune « Châtelet boy », habillé hip-hop qui ne traînait qu'avec des livres pro-black. C'est comme ça, en tout cas, que les Moustapha et autres potes du 92 me voyaient. Ils trouvaient que ça collait avec mon pseudo de *Black Terrorist* que j'utilisais pour mes *freestyles*.

Bien qu'ayant fortement commencé à sécher, je passai automatiquement – j'étais majeur donc apte à décider tout seul – de la première scientifique à la terminale S. Le seul cours supportable à mes yeux, et auquel j'allais assister (les autres étant par moi boycottés, comme les bus américains l'étaient par Rosa Parks), et que j'allais *in fine* aimer, c'était le cours de philosophie. D'ailleurs, le dictionnaire *la Philosophie de A à Z* fut le premier livre ne parlant pas de l'histoire des Noirs auquel j'étais réellement attaché. Entre-temps, j'allais, durant l'été 1999, effectuer le plus important voyage de toute ma vie....

## RÉSURRECTION GRÂCE À LA NOI

C'est à cette époque qu'une lueur apparut dans l'obscurité, quand mon père nous annonça qu'il avait trouvé un poste de médecin pneumologue-cancérologue en région parisienne. Rappelons que, depuis notre arrivée en banlieue parisienne, ma mère, mon petit frère et ange gardien Alexandre et moi vivions seuls. Ma grande sœur avait été envoyée en internat. Et mon père était resté chef de service d'un hôpital du nord de la France. Il souffrait de nous laisser seuls. Et ne venait nous voir qu'un week-end sur deux.

Mon père pense aujourd'hui que s'il avait été présent durant mes premiers pas en Île-de-France, il aurait pu m'éviter le chemin tortueux que j'ai emprunté. Je ne le crois pas. Je pense au contraire que le fossé entre lui et moi aurait été encore plus grand, car tout ce que je faisais dépassait le cadre d'une simple envie. Ce nihilisme ancré en moi me permettait de trouver, maladroitement je le concède, des réponses à mes saignements intérieurs. Dès son retour parmi nous, mon père se mit à m'observer beaucoup. Il me trouva changé. Et en fit part à ma mère. Je sais qu'il souffrait, mais je me devais d'être ce que je voulais être. Je commençai à m'incruster dans les discussions politiques à la maison. Mes prises de position radicales choquaient mon père.

C'est que, pour que vous compreniez bien, mon père était de la gauche modérée, un mitterrandiste, à défaut de mieux. Il était très réservé et n'aimait pas trop qu'on fasse du bruit. Il se méfiait de la France, était très conscient du racisme, et croyait donc à la maxime « *vivons heureux, vivons cachés* ». Je voyais cela comme une posture de victime. Avec le temps, j'ai appris à pondérer ma vision. Si je les choquais dans le fond, dans la forme, je surprénais mes parents, ainsi que d'autres adultes qui m'entendaient parler. Un jour, ma mère me prit en aparté, et me fit remarquer qu'elle m'écoutait souvent et trouvait que j'avais un grand potentiel oratoire. Mais qu'il

était dommage que je me borne à ne parler « *que des Noirs* »... Comme si cela était un mal... Ma mère me révéla que mon père avait été recruté, parce que brillant, par la franc-maçonnerie, et qu'elle rêvait que j'aie des idées plus ouvertes, plus universalisables pour, par la suite, lui emboîter le pas. Ça ne m'intéressait pas du tout. Plus tard, j'appris que mon père avait fini par quitter, avec perte et fracas, sa petite loge maçonnique, réalisant qu'il avait été instrumentalisé. Après la décolonisation, l'élite intellectuelle africaine, brillante, fut approchée par les loges maçonniques d'Occident. C'était l'occasion pour l'oligarchie de maintenir sa colonisation mentale, tout en prétendant ne pas tolérer la colonisation physique. Pour preuve, le cas du grand Kotto Essome, panafricain camerounais trop peu connu du grand public, mais qui fit un travail considérable pour l'avancement de l'Afrique. Il fut également franc-maçon, avant de quitter brutalement cette élite, ce qui lui créa des problèmes dramatiques par la suite. Me sentant basculer dans ce qu'il qualifiait de « radicalisme noir », mon paternel décida de m'inscrire dans une démarche de militantisme qu'il estimait rationnelle : SOS Racisme. Je fus donc abonné au journal *Pote à Pote*... Je n'avais peut-être pas fait Sciences-Po, mais mon expérience consistant à galérer sur le bitume des artères nègres de Paris, à côtoyer les gens sans fard et sans masque, m'avait appris ce qu'était une escroquerie. Je détectais les arnaques à des kilomètres.

Et SOS Racisme était une arnaque politique de premier plan. Je me disais : « *Comment ça, leur combat, c'est de lutter pour obliger des Blancs à nous accepter dans leurs boîtes de nuit ? Ou d'aller pleurer parce qu'on n'est pas admis dans leurs restaurants ?* » Je trouvais cela ridicule. J'avais toujours été du style à défoncer les portes quand elles étaient fermées, ou à fréquenter les endroits où j'avais la liberté d'entrer. Mais avec ses histoires de *testing* pour rentrer quelque part, j'avais l'impression que SOS Racisme nous émasculait. Et puis, je me disais que si certains Blancs ne voulaient pas nous accepter, pourquoi les forcer ? Étions-nous à ce point des victimes ? Ça me dégoûtait. Je voyais le racisme comme une forme de sincérité. Sincérité bête, mais sincérité malgré tout. Une sincérité que nous devons prendre comme une opportunité pour nous réveiller. On ne s'en rend pas compte, mais contraindre des gens qui ne s'apprécient pas à se mélanger ne fait pas disparaître le racisme. Bien au contraire, cela l'amplifie et ne fait qu'augmenter les frustrations.

Mon vécu m'avait permis de différencier le racisme franc du racisme hypocrite. Le premier te permet d'être sur tes gardes, de te rappeler qui tu es, où tu vas. Le second te fait croire que tu es en sécurité, et quand tu te réveilles, tu es expulsé de chez toi.

Je trouvais le nom de cette organisation mal choisi. Ce n'est pas SOS Racisme qu'elle aurait dû s'appeler, mais bel et bien « SOS y'a les manipulateurs du racisme ». Je trouvais vraiment sa démarche illogique, malsaine, pour ne pas dire stupide. J'étais à la quintessence de ma négritude naissante, et je n'acceptais pas de plonger mon embryon de pensée dans l'océan de ceux que l'on appelait les « minorités visibles ». Pour moi, cela n'avait aucun sens, je me disais que la situation des Noirs avait ses spécificités. Moi, je voulais qu'on parle de solidarité entre afrodescendants, qu'on forme une communauté. Qu'on soit solidaires, qu'on ne soit plus des victimes, ni des mendiants identitaires. J'avais eu suffisamment de conquêtes féminines de toutes les ethnies pour ne pas mourir parce qu'on refusait de me faire danser avec une Blanche nommée Cunégonde ou Géraldine. Beaucoup de mes frères sont tombés dans ce piège. Ils voyaient cela comme une injustice. Pour moi, c'était un cirque. Les Blancs n'étaient et ne seront jamais pour moi un baromètre au point que je jappe devant eux tel un chien devant son maître. Je n'acceptais pas qu'une tierce personne me fixe les règles du jeu. Dire ce genre de choses passe mal en France et dans le monde francophone, où le métissage industrialisé, le brassage, est l'idéologie propagée par le système comme seule et unique solution au racisme. J'avais une conscience raciale effective. Et nul ne pouvait me détourner de cette voie.

Peu avant août, mon père nous fit une surprise : il nous annonça qu'en tant que pneumologue, oncologue et allergologue, il avait été sélectionné pour participer à un congrès aux États-Unis. On partait là, cet été. Je ne peux pas décrire la joie incommensurable que me fit cette nouvelle. J'avais toujours perçu les Africains d'Amérique comme la meilleure communauté africaine du monde. La plus organisée, la plus médiatisée, l'une des plus riches aussi. La plus talentueuse sur bien des terrains. Côtoyer mes frères et sœurs là-bas m'excitait profondément. Ma mère me parlait de Malibu, de Hollywood Boulevard. Moi, je rêvais de rencontrer la fameuse et légendaire Nation Of Islam dont j'avais étudié le plus de choses possible dans toutes les librairies et bibliothèques que j'avais fréquentées. Intrinsèquement, la Nation Of Islam représentait ce que je qualifiais de « perfection politique ».

À ce stade de mes recherches en bibliothèque, je savais que la Nation Of Islam était un mouvement politico-religieux noir, fondé en 1930 à Detroit, dans le nord des États-Unis, par Maître Wallace Fard ou Farad (« le solitaire » en arabe) Muhammad (« le digne de louanges » en arabe), un métis originaire de La Mecque.

La Nation Of Islam considérait Maître Wallace Fard Muhammad comme le Messie. Il avait enseigné la connaissance historique directe et réelle du passé du peuple noir. Le bras droit de Maître Fard se nommait Elijah Poole, qui reçut ensuite le nom d'Elijah Muhammad. Les membres de la NOI l'appelaient « l'Honorable Elijah Muhammad », car il était, de par sa dévotion pour son peuple, digne de louanges. Elijah Muhammad était à l'origine un Noir pauvre de Géorgie, devenu disciple de Maître Fard. Il fut nommé, grâce à sa compréhension du message, messenger, puis guide spirituel du mouvement, après la disparition mystérieuse de Maître Fard Muhammad. La Nation Of Islam était désormais dirigée par le meilleur disciple de l'Honorable Elijah Muhammad, à savoir l'Honorable Ministre Louis Farrakhan. J'avais appris que ce mouvement pouvait réformer les Noirs qui avaient les plus gros défauts, les vices les plus graves, les plus grandes déviances. Cette Nation – dont nous expliquons l'idéologie en profondeur dans la seconde partie de ce livre – faisait trembler le pouvoir en place, car elle était capable de transformer le Noir dépourvu de dignité en être solide, responsable, messie de sa propre destinée. J'étais subjugué car son message d'autosuffisance me parlait, collait totalement avec ce que je pensais et mon expérience personnelle. Notre peuple, blessé par quatre siècles d'abrutissement et d'animalisation, était malade. Au début de mon rapprochement avec la NOI, la phrase que j'avais le plus retenue était que l'homme blanc était le diable qui, depuis six mille ans partout où il allait, détruisait les peuples à la peau sombre. La vie me prouva que je m'étais focalisé à tort sur cette seule phrase, laissant de côté des enseignements plus profonds pouvant toucher l'Humanité dans son ensemble, y compris les Blancs. Je l'avais constaté à Châtelet, à *crack city*, et je me disais en effet que parler du « *méchant Blanc* » était une chose. Mais parler de nos défauts pour les soigner était plus important. Selon la NOI, l'islam est la religion naturelle du peuple noir, et seule sa véritable connaissance, bien enseignée et non déformée, peut nous permettre de nous libérer. Selon la Nation Of Islam, l'Homme originel est l'Homme noir, et les Noirs d'Afrique sont les

descendants d'une tribu ancestrale très avancée, la Tribu de Shabazz. Nous sommes les premiers à avoir découvert la sainte ville de La Mecque et la Vallée du Nil, fondant l'Égypte. Nous sommes le Peuple Premier de Dieu, père de famille de l'humanité.

La Nation Of Islam avait formé des géants comme Muhammad Ali, le champion de boxe des années 60 et 70, le légendaire Malcolm X, *aka* Al-Hajj Malik Al-Shabazz, Joe Tex, chanteur de jazz à succès, le Dr Khallid Abdul Muhammad, le leader du New Black Panther Party, le Dr Abdul Alim Muhammad, inventeur du médicament Kemron, pour soigner le sida, ou encore la brillante avocate Ava Muhammad. Cette organisation était un véritable centre de formation pour géants noirs.

En attendant de pouvoir entrer en contact avec la Nation, je méditais dans l'avion. Je faisais le point sur moi-même et sur mes aspirations. Jadis, je voulais être médecin, puis avocat, avant de complètement sécher les cours... Mais en réfléchissant à tout ce que j'avais vécu mes premières années, jusqu'à ma période d'errance à Château d'Eau ou Châtelet, je constatais qu'en effet, j'avais une envie irréversible de défendre l'Afrique, de défendre les miens lorsque ces derniers vivaient des injustices. Je voulais plaider pour que mon peuple puisse s'éloigner de celles et ceux qui les asphyxiaient. Je voyais aussi ma communauté malade, faisant l'objet de négrophobie, mais perdant aussi et surtout confiance en elle-même. Je voulais la soigner, panser ses plaies. Je voulais la rassurer, et parfois être un électrochoc pour elle. Mais je ne savais pas par où commencer.

Ma seule pensée, c'était la Nation Of Islam. Le lendemain de notre arrivée à Los Angeles, en me promenant seul, je réalisai que j'étais dans un autre monde. Les USA me plaisaient. Je changeais d'univers. Je voyais clairement que les différentes communautés vivaient séparément. Chacun dans sa réalité, sans que ce soit le paradis, certes, mais sans hypocrisie. Dès qu'un frère ou une sœur remarquait que je les regardais comme si j'étais tombé amoureux, il ou elle me saluait avec un « *Hey brother...* ». La fraternité, la solidarité. C'est cela que je cherchais, et c'est cela que je vivais.

Certains Africains ont dit avoir vécu le racisme de la part des Afro-Américains. Je n'ai pour ma part strictement rien vécu de tel, et je dirais même que de tous les voyages que j'ai pu faire, y compris en Afrique, je n'ai jamais ressenti autant de fraternité effective qu'à Los Angeles. Il faut dire que j'étais habillé comme eux, je ne cherchais pas à leur dire : « *Hey, moi, je suis*

*africain, et vous, vous êtes des déracinés* », travers que beaucoup d'Africains du continent ont vis-à-vis de ceux qui ont été déportés.

Tous sans exception m'ont traité comme l'un des leurs. Un jour à force de marcher, de périple en périple et de *subway* en *subway*, je fis la rencontre de Yusuf, un frère américain converti à l'islam, vendeur de babioles africaines à la sortie du métro. Il comptait économiser pour rentrer en Afrique ou voyager au Moyen-Orient. C'était un ancien militant de la défense du droit des Noirs, qui disait avoir cessé le combat pour embrasser l'islam. Son histoire me laissait perplexe : je ne voyais pas en quoi l'appartenance à la NOI et la défense du droit des Noirs étaient contradictoires. Il m'expliqua qu'il n'était pas membre de la Nation Of Islam, mais de l'*Orthodox Islam*, pour reprendre ses termes, qui s'apparentait visiblement à l'islam sunnite. Sa tenue, un jogging, et la taille de sa barbe ne correspondaient pas, en effet, au code vestimentaire de la Nation Of Islam, qui demande à ses membres d'être habillés de manière classieuse, car le Noir se doit de représenter la prospérité.

Ce fut la première surprise de mon voyage. J'étais persuadé qu'aux USA, tous les *Muslims* étaient membres de la NOI. Je constatai qu'il existait donc des différences. L'islam de la Nation collait aux revendications d'indépendance du peuple noir. L'islam sunnite ne faisait aucun cas de la négrophobie (pourtant omniprésente dans le monde arabe), et son paradigme oriental était déconnecté de nos réalités. Selon le frère Yusuf, il valait mieux se tourner vers l'islam d'Orient que vers celui de la NOI, qui nous défendait certes, mais n'était pas, toujours d'après lui, dans le droit chemin. À propos du Ministre Farrakhan, il me dit que c'était un tribun extraordinaire, mais qu'il ne reconnaissait pas le patronage « des savants de La Mecque ». Je lui posai alors la question : quels étaient les premiers êtres humains à être en harmonie avec les règles de Dieu ? Les premiers hommes. Les premiers hommes étant des Noirs, pourquoi, alors, suivre l'enseignement d'autres venus après nous ? Il me répondit en me parlant d'autre chose... Avant d'aller aux USA, mon anglais était médiocre, mais je m'émerveillais de voir à quel point, dans un environnement où vous vous sentez bien, vous accrochez aux us et coutumes et ne faites qu'un avec le paysage, *de facto* vous devenez intelligible pour tous.

Je finis par voir le frère Yusuf tous les jours, mais je taisais ma motivation principale : obtenir l'adresse de la Nation Of Islam qu'il semblait bien

connaître... Bien qu'en total désaccord avec son arabisation, j'étais touché par cet aîné. Simplement, je déplorais intérieurement qu'on s'affranchisse du joug colonialiste mental occidental pour tomber dans une autre acculturation, l'arabisation. Du peu que j'en savais, ce n'est pas ce que la Nation Of Islam semblait prôner. Au bout de notre cinquième rencontre, le frère Yusuf, malgré son désaccord politique, finit par accepter de me donner les coordonnées de la NOI à Los Angeles. Je fus touché par son geste.

Une fois rentré à l'hôtel, j'en parlai à Alexandre qui, avec son calme habituel, me conseilla d'attendre de voir ce que cela allait donner avant de m'exciter. Parfois, je trouvais Alex rabat-joie, mais je finis par me rendre compte qu'il ne voulait que mon bien et ne supportait pas que je sois déçu. Or, en ce qui concernait la Nation Of Islam, appelée à tort par les médias *Black Muslims*, je n'allais pas être déçu, mais comblé. Évidemment, je cachai l'information à mes parents, je ne voulais pas augmenter les tensions et les désaccords déjà bien présents entre nous.

Le lendemain, un dimanche matin, prétextant un rendez-vous avec des amis afro-américains avec lesquels j'avais sympathisé, je pris mon sac, le bus puis le *subway*, pour me rendre à la Mosquée numéro 27, dirigée par le Ministre Tony Muhammad. « Ministre », dans le cadre de la NOI, renvoie à la définition étymologique et spirituelle du mot latin *minister*, qui signifie « serviteur ». À l'entrée de la Mosquée, je fus fouillé méthodiquement, la dernière fois que cela m'était arrivé, c'était par les policiers blancs. Bien qu'en conflit hystérique avec l'autorité, je me laissai palper naturellement. Je comprenais que le message de la Nation Of Islam pouvait ne pas plaire à tout le monde. Leurs meetings n'étaient ouverts qu'aux Noirs.

Ça me traumatisait. Quelle puissance, me disais-je. Voilà une organisation qui vit sa vie, pense aux siens, et n'a pas besoin de l'aval des Blancs pour exister. C'est brutal, mais c'est ce que je ressentais. Dès l'entrée, les hommes et les femmes étaient séparés. Moi, l'amoureux transi de la femme noire et sexy, je voyais des sœurs aux visages sublimes, du plus noir au plus clair, drapées de blanc, cachant leurs formes, toutes égales au regard des gens. Je les trouvais plus belles que les plus belles femmes que j'avais eu la chance de croiser auparavant. Elles sentaient la pureté. Un premier orateur fit son entrée, chauffa la salle, puis introduisit Tony Muhammad. À voix basse, je demandai au papa assis à côté de moi qui était Tony Muhammad par rapport au Ministre Farrakhan. Il me dit que c'était son représentant

sur la Côte Ouest. Le Ministre Tony Muhammad prit la parole, entouré de gardes du corps, dont j'appris que le nom était FOI (*Fruits Of Islam*). Le sujet du jour était la protection de la femme. Je l'observais attentivement. J'étais estomaqué par ses capacités oratoires. Je me disais qu'il était fort et que je voulais être comme lui. La puissance du verbe. Parler, manier les mots, les gifler, les faire danser, s'en servir pour faire pleurer, pour faire vibrer. Ce discours, au-delà du fond – protéger et prendre soin de sa femme est la priorité d'un homme civilisé – révolutionnait ma pensée dans la forme. Je me disais que, comme lui, je devais apprendre à aiguiser mes mots. Afin que, par mon verbe, je sois capable aussi bien de soigner que de défendre mon peuple. Que mes paroles puissent ne faire qu'un avec ceux que je voulais protéger. Je ne voyais pas les minutes défiler. À la fin du discours, au moment de la clôture et de la quête (le fonctionnement est le même que dans les églises évangélistes), je donnai 50 dollars que j'avais en poche. J'étais ému aux larmes. Sans le savoir, cet homme était l'ultime confirmation que j'avais trouvé ma voie. Être un pasteur de la cause de mon peuple. Un pasteur et un soldat. En somme, un Fruit de l'Islam. Soudain le doute m'envahit, une frayeur s'inséra dans mon esprit. La Nation Of Islam n'était-elle pas une organisation strictement américaine? Je n'avais jamais entendu dire que le mouvement avait des antennes hors des USA. En quittant les States, j'allais donc laisser la sève de ma vocation s'éloigner. J'étais stressé et, je dois l'avouer, au bord des larmes.

Au moment de sortir, je m'adressai à une grande sœur à qui j'exprimai mon immense tristesse de quitter les USA pour rentrer à Paris, car en France je ne pourrais pas intégrer la NOI. Elle me répondit: « *Sois en paix fils. La Nation Of Islam est aussi à Paris.* » Nul ne peut imaginer le choc que je ressentis à cette nouvelle. Je n'étais pas certain d'avoir compris, alors je lui demandai de répéter l'information. Ce qu'elle fit, en me précisant que ce n'était pas une Mosquée, mais tout petit *study group*. De joie je voulus la prendre dans mes bras, mais un FOI s'interposa, histoire de me faire comprendre qu'il y a une manière d'exprimer son enthousiasme aux sœurs. D'ordinaire, j'aurais réagi nerveusement au fait qu'un homme s'oppose froidement à moi, mais je souris, car je comprenais la démarche du frère. La maman me prit la main, tout en disant au frère qu'il n'y avait pas de problème. Et elle prononça cette phrase que je n'oublierai jamais: « *Quand tu cherches à te rapprocher de Dieu, ne panique pas. Tu le trouveras car Dieu*

*est en toi.* » J'achetai le journal officiel de l'organisation, *The Final Call*, et je rentrai. La maman m'avait donné les coordonnées du frère Kim D. Muhammad, coordinateur du *study group* de la Nation Of Islam à Paris. Je me demandais qui pouvait être ce frère. Sur le chemin du retour, en repensant à ma rencontre avec la Nation, je me rappelai les quelques Noirs en nœud papillon que j'avais croisés à Châtelet et qui voulaient me vendre des brochures. À l'époque, je les avais envoyés balader. Était-ce eux? Si oui, leur technique n'était pas la bonne. Je me questionnais...

Le lendemain, je passai voir le frère Yusuf pour le remercier et lui préciser que j'étais entré en contact avec la NOI. Il me dit: « *Si tu es heureux, al hamdoulillah.* » J'étais aussi heureux qu'il soit content pour moi. Je passai le reste de mon temps à visiter Los Angeles. Une ville magnifique. Surtout Watts, ghetto noir où avaient eu lieu les émeutes de 1992, après le tabassage de Rodney King.

Au moment de faire nos valises pour rentrer en France, je me sentais déjà ailleurs. Mon petit frère me voyait bouillonnant et savait pourquoi. Quant à mes parents, ils se posaient des questions.

C'est dans l'avion du retour qu'ils eurent des réponses. J'avais en effet sorti *The Final Call*, journal officiel de la Nation Of Islam, avec en couverture le Ministre Farrakhan. Tous les stewards qui passaient devant moi étaient en stress, comme si j'étais un terroriste. Mon père finit par s'en rendre compte et fut ulcéré à la vue du journal. Il voulut savoir où je me l'étais procuré et je lui répondis franchement que j'avais assisté aux réunions de la NOI et que j'avais acheté son journal. Il me demanda alors si mon but était de salir l'honneur de la famille en exhibant fièrement ce genre de lecture. Je lui rétorquai à voix haute que « *montrer The Final Call devait plutôt nous donner de la fierté* ». J'étais jeune, et je ne comprenais pas vraiment qu'au lieu de susciter sa peur, il fallait plutôt rassurer mon père. Mais à l'époque, je n'en avais rien à faire. Je rangeai *The Final Call*, mais le mal était fait. Je le préférais à *Pote à Pote* et la Nation Of Islam à SOS Racisme. Mon père ne l'accepta pas.

Dès mon retour à Paname, je racontai le voyage à mes potes et ma rencontre avec la NOI. Je leur dis que la Nation avait une base à Paris. Mes potes ne comprenaient pas: « *Quoi? Le Nerveux? Tu vas rentrer dans le mouvement qui a buté Malcolm X?* » Avalés par l'aspirateur médiatique, les frères ne comprenaient pas grand-chose à tout ça. Je leur dis que c'était

le FBI qui avait favorisé la mort de Malcolm X, et accentué les tensions entre ce dernier et ses anciens camarades. Mais les frères ne voulaient pas vraiment savoir. Aimant trop les femmes blanches, ils prétendaient qu'à la fin de sa vie, Malcolm avait découvert qu'il existait des musulmans de toutes les couleurs, et qu'il n'était plus contre les relations interraciales (alors que, dès 1959, Malcolm, à l'époque porte-parole de la Nation Of Islam, avait fait une tournée dans les pays africains et les pays musulmans du Moyen-Orient, et constaté, de fait, qu'il existait des musulmans de toutes les couleurs, et y voyant là, d'ailleurs, du racisme.) Bref, avec le sourire, je les laissai dans leur paradis de la femme blanche, bien décidé à intégrer la NOI à Paris. Je téléphonai au numéro qu'on m'avait donné, et tombai sur un frère, qui n'était pas le frère Kim D. Muhammad. Il me donna rendez-vous. Dans mon coin. À Châtelet, à l'intérieur du Forum. J'attendis religieusement ce jour, comme un chrétien fondamentaliste attend la messe du dimanche. Le Jour J (un samedi), je quittai le domicile familial comme un voleur. Pas question que quiconque m'empêche de prendre rendez-vous avec ma destinée. Je me souviens que Louise, ma copine du moment, m'avait appelé pour savoir pourquoi je ne l'avais pas contactée depuis mon retour. Je ne cherchai même pas à m'excuser. J'étais ailleurs. Et j'allais définitivement le rester.

Une fois sur le lieu du rendez-vous, je vis un grand Noir, en nœud papillon, habillé chic, dans le style, en effet, de la Nation Of Islam. Et, assis, déjà en rendez-vous avec une sœur, un Noir clair qui semblait être le responsable. Tous deux étaient habillés de manière si classieuse que j'en avais mal à la tête. Le frère qui se tenait debout, un certain Ibrahima, m'invita à m'asseoir, et commanda un jus. C'est eux qui payaient. J'étais dans mon élément. Surexcité intérieurement et stoïque extérieurement. J'attendais mon heure, la minute de ma résurrection. Le frère Ibrahima m'invita à le suivre aux toilettes. Je déclinai poliment. Il dit que je n'avais pas le choix, que c'était une exigence. J'étais interloqué. Une nouvelle fois, ma barbarie d'antan rencontrait une démarche de rigueur. J'acceptai donc, et une fois aux toilettes, il me fouilla de haut en bas, pour voir si je portais une arme. Une fouille méthodique. Même les policiers blancs, qui m'avaient contrôlé un nombre record de fois, ne fouillaient pas comme ça. Il ne trouva rien. J'avais en effet pris soin de ne pas porter mon couteau avec lequel je me baladais pourtant chaque jour depuis des années. Une fois la fouille termi-

née, il m'amena devant le frère clair, me demanda d'être calme – il pouvait sentir mon excitation – et me fit signe de m'asseoir. Le frère clair s'avéra être le frère Kim. Un Noir charismatique (à mes yeux de l'époque en tout cas), qui dégageait une sorte de lumière qui ne m'a jamais quitté. Il était de père « antillais » et de mère kabyle. Il me tendit la main, me regardant droit dans les yeux, et prononça ces mots : « *Salaam aleikum Frère Stellio* ». C'était la première fois depuis longtemps qu'en dehors de ma famille, quelqu'un m'appelait par mon prénom. Certains de mes amis avaient fini dans des gangs. Moi, mon gang était un gang qui voulait reconstruire notre peuple : la Nation Of Islam.

Il me demanda mon âge, et voulut savoir comment j'avais rencontré la NOI. Je répondis que j'avais 18 ans, que j'avais vu des membres de la Nation à Los Angeles, qui m'avaient donné ses coordonnées. Il sourit. Son épouse, Rosalind D. Muhammad, était de Los Angeles. Et elle était journaliste et écrivait pour le *Final Call*. J'étais sous le choc, car j'avais en effet lu l'un de ses articles.

S'en suivit une discussion au cours de laquelle il m'interrogea sur mes motivations. Je lui déclarai ma flamme pour ce mouvement, et ma volonté irréversible d'y adhérer. Je voulais aider mon peuple. Le pousser à se relever. Du tac au tac, il m'envoya cette phrase qui, elle aussi, allait résonner tout le restant de ma vie : « *Avant de vouloir changer le peuple, tu dois te changer toi-même* ». Il m'énuméra tous les efforts auxquels je devais consentir pour intégrer la Nation. Je devais étudier l'enseignement de l'Honorable Elijah Muhammad, le comprendre, l'accepter, cesser de boire et de manger du porc. Manger un repas par jour (pour faciliter le transit), arrêter de fréquenter des femmes avant le mariage, arrêter de proférer des jurons, cesser de me comporter comme un « Châtelet boy », étudier, aller le plus loin possible à l'école. Rendre fiers mes parents. Arrêter de fréquenter les femmes blanches si tel était le cas. Je me disais : « *Qu'est-ce qu'il me raconte "la-uisse" (\*verlan de "celui-là"), j'ai dit que je voulais aider mon peuple, mais là, il veut me faire rentrer dans un commando ou quoi ?* »

Je ne comprenais pas la nécessité de tout cela, ou du moins je ne le comprenais que partiellement. J'étais borné. Par exemple, je ne comptais pas retourner au lycée, si ce n'est pour la philo, matière que j'avais commencé à étudier en autodidacte. Mais le cursus scolaire à l'occidentale ne me parlait pas. J'avais davantage appris seul. La terminale scientifique était, certes,

prestigieuse, mais elle ne me disait rien. Arrêter l'alcool que je commençais à beaucoup apprécier était aussi un acte auquel je devais réfléchir. Enfin, stopper la passion de ma jeune vie, les filles, était une longue histoire.

À la fin de la discussion, malgré certaines choses que je trouvais déplaisantes, ma volonté d'intégrer le mouvement était bien plus grande que ces petites contrariétés. J'acceptai donc, il me remit le livre de l'Honorable Elijah Muhammad, *Message to The Blackman*, et me donna rendez-vous pour la semaine suivante. Je voyais dans le frère Kim et le frère Ibrahim des anges, des hommes droits, purs, sans vice. Cela me parlait, mais plus je les observais, plus je prenais conscience de la distance qui me séparait d'eux. J'avais beaucoup de travail à accomplir. Beaucoup.

En rentrant, instantanément, je pris mon calepin et rayai le numéro des quelques filles qui n'étaient pas afrodescendantes. C'était l'effort le moins grand à accomplir. D'autant plus qu'en réalité, j'avais déjà fait le tour de la question les concernant. Je gardai le numéro des filles noires que je connaissais et que je fréquentais. Je me disais, qui sait ? L'une d'elles pouvait devenir ma femme. J'essayais de m'en convaincre, même si, au fond de moi, je gardais ces numéros car je ne m'imaginais pas sans présence féminine jusqu'au mariage... J'arrêtai de manger du porc, pris un dernier verre de vin, à la base, destiné à mon oncle. Puis je fracassai la bouteille, prétextant qu'elle s'était cassée. Depuis ce jour, je n'ai plus jamais touché à un verre d'alcool. J'ouvris le livre de l'Honorable Elijah Muhammad, *Message to The Blackman*, écrit en anglais, et je m'imprégnai de ses enseignements. Mon dico n'était jamais loin de moi.

Ce livre, dont la sagesse reste, à mes yeux, inégalée chez les hommes, fut un électrochoc qui me poussa à étudier tout seul toutes sortes de sciences. La sociologie, la philosophie, les mathématiques, la paléontologie. La génétique. L'enseignement de l'Honorable Elijah Muhammad me fit étudier comme je ne l'avais jamais fait de ma vie, en autodidacte. À mesure que mon savoir augmentait, mon regard sur les gens changeait.

Une fois en terminale, à part les cours de philo auxquels j'assistais assidûment (d'ailleurs, je brillais dans cette matière), je zappai toutes les autres disciplines. Je préférais aller étudier dans mon école. Mon école buissonnière, c'était la bibliothèque de Beaubourg. J'y arrivais dès 9 heures, et n'en repartais pas avant 20 heures. Plus encore qu'avant, j'étudiais toutes sortes de livres pouvant me permettre de soutenir les thèses de l'Honorable Elijah

Muhammad. Je m'armais intellectuellement car je savais que, tôt ou tard, je devrais être prêt à défendre oralement les positions de la NOI. Le seul aspect qui me parlait moins était le religieux. Je me devais de lire le Qur'an, ce que je faisais, et d'apprendre les bases de la religion. L'Honorable Elijah Muhammad nous enseignait que l'islam avait été conçu à partir du fonctionnement de l'homme noir. Donc je m'y plongeai. Mais je n'en maîtrisais pas la quintessence. À l'époque, c'était l'Histoire qui m'intéressait.

Je me mis à assister aux réunions du frère Kim. J'étudiais sa façon de communiquer, comme celle de tous les ministres de la Nation Of Islam que j'analysais grâce aux cassettes VHS. Je commençais à déceler les techniques oratoires, toutes basées sur la méthodologie de l'Honorable Elijah Muhammad. Nous devions être des « orateurs acrobates », c'est-à-dire ne faire qu'un avec nos mots. Susciter de l'émotion, puis éveiller la raison en chacun de nos interlocuteurs. Parfois employer des mots chocs et les fondre dans la masse du charme oratoire, ou de la gifle mentale, selon le sujet. C'était des cours intensifs de prise de parole. J'avais déjà des prédispositions à m'exprimer, mais cet apprentissage de la maîtrise du verbe au sein de la Nation Of Islam était exceptionnel. Je m'entraînais seul, dans ma chambre, dans la salle de bain, dans le métro... Souvent, je parlais tout seul, quitte à passer pour un fou.

Je m'imaginais en situation de débat, j'anticipais les réponses de mes adversaires. Parfois, j'écrivais leurs arguments, des arguments solides, et je m'entraînais à plaider, sur un mode de sensibilité, ou d'humour. Un mode de crudité, ou de mélancolie. J'étais une machine. Une véritable machine de guerre. On était loin du rap que j'avais pratiqué avec passion et, semble-t-il, avec un peu de talent, au point qu'on me surnommait à l'époque le « petit Booba ». Avec la Nation, il ne s'agissait pas de la maîtrise oratoire d'un point de vue musical, mais intellectuel. Ce groupe d'étude de Paris fut clairement mon centre de formation. D'élévation. De perfectionnement. C'est à l'aune de cette formation et de ce savoir acquis que je mesurai la puissance de l'enseignement de l'Honorable Elijah Muhammad. Mais je voulais être prêt le Jour J. Un jour, le frère Kim, me questionnant et voyant que j'étais très affûté quant à l'acquisition du savoir, m'annonça qu'il allait me faire passer au stade supérieur de mon processus de perfectionnement. En fait, le stade de perfectionnement était la rue. Il avait décidé de m'y placer, parmi mes frères de la NOI, les FOI, pour

que je passe de la théorie à la pratique, et que moi-même je devienne un *Fruit Of Islam*. Et où j'atterris? À Château d'Eau et à Châtelet, mes coins de prédilection. Comme pour tout ce qui s'était passé dans ma vie, je finis par me dire que le hasard n'existait pas et que Dieu était celui qui agissait dans tout et pour tout. C'est à ce moment que je dus m'acheter des costumes. Mes parents avaient cessé d'être suspicieux à mon égard, car ils ne pouvaient pas imaginer que la Nation Of Islam était également à Paris. Ils croyaient que je continuais les cours. J'étais majeur, donc je justifiais et signalais moi-même mes absences. Je m'en voulais d'abuser de leur naïveté. Mais à travers la Nation, je me rassurais en me disant que même si je leur cachais des choses, c'est pour eux que j'agissais.

Je devins donc un *FOI*. Apte, selon le frère Kim, à partir dans la rue pour propager le message de l'Honorable Elijah Muhammad, diffusé désormais, dans les années 90, par l'Honorable Ministre Louis Farrakhan. L'exercice allait se révéler périlleux, mais spectaculaire. Avec mon costume beige et mon nœud papillon noir (offert par la NOI), mes brochures des discours de l'Honorable Elijah Muhammad et de l'Honorable Ministre Farrakhan, j'étais paré. Tellement d'images défilaient dans ma tête, souvenirs de toutes les bêtises que j'avais pu faire à ces endroits. J'étais changé, au moins en partie. J'avais trouvé un but à ma vie. Le frère Kim avait fixé une règle. Celui qui vendait le plus de journaux était considéré comme le meilleur élément du groupe d'étude. Sa démarche était logique. La rue, c'est le lieu ultime du jugement terrestre. Si tu avais assimilé la leçon, c'était là qu'il fallait le prouver. Et c'est ce que j'allais faire. Au-delà de mes espérances. En arrivant sur le bitume, j'avais mes stratégies. Au départ, j'observais patiemment la manière de pratiquer des autres *FOI*. Je les aimais profondément. Ibrahima, Ghislain, Jacques et les autres. Mais pour moi, ils ne rentraient pas suffisamment dans le tas. Ça manquait de poigne, d'audace. Au bout d'une demi-heure, je me dis que c'était le moment. Je vis un groupe de jeunes « Châtelet boys », dont un que je connaissais, un dénommé Ryan. Ils étaient venus se faire coiffer. Lui et moi n'étions pas super-potes, mais il me connaissait de réputation puisque, même à Châtelet, on disait que Le Nerveux était « chaud ». À l'époque j'étais habillé en baggy et large tee-shirt, ou en jogging. Et là, il me voyait en costume et nœud pap. Il me lança: « *Qu'est-ce qu'il t'arrive renoi? Tu vas à un anniversaire? À une fête?* » Ses potes se mirent à rigoler.

Du tac au tac, car j'avais déjà anticipé cette remarque (comme la plupart des questions) sur les tenues jugées trop classieuses de la NOI, je lui renvoyai avec un sourire présageant la provocation: « *C'est ta fête que je vais faire si tu ne m'écoutes pas renoi, et que tu fuies une discussion sur la condition des NEGS.* » (Noirs en créole, car les interlocuteurs étaient antillais). Ils s'arrêtèrent de rire et m'écoutèrent attentivement.

Je les sermonnai pendant vingt minutes sur la nécessité de se parler entre nous, de nous connaître, d'être solidaires, d'apprendre notre Histoire. Je voyais leurs yeux à l'écoute de mon speech. Je sais que Ryan n'en croyait pas ses oreilles qu'un mec qui, il y a quelques années, galérait dans le même coin que lui, puisse avoir changé à ce point. Ils étaient émus par ce que je venais de dire. À la fin, en guise de conclusion, je leur parlai de la Nation Of Islam, de toutes les personnalités qui avaient brillé dans ce mouvement. Je leur conseillai d'acheter le journal du mouvement. Il était en anglais, mais la force de persuasion déployée les poussa à acheter. Après tout, n'écoutaient-ils pas du rap américain dont les paroles étaient pour la plupart des insultes... ça ne les dérangeait pas d'étudier l'anglais pour cela. Je leur suggérai donc de faire la même chose pour notre peuple. Tous décidèrent d'acheter. J'adaptais mon discours à mes interlocuteurs. Face aux femmes noires, je la jouais charmeur, mais dans le respect des limites données. J'insistais sur la nécessité pour les frères de prendre soin des femmes noires. Nos sœurs ont besoin d'hommes forts, solides, virils et respectueux. Les hommes noirs avaient été émasculés par un long processus négrophobe, qui avait commencé avec l'esclavage et s'était poursuivi avec le colonialisme et le néocolonialisme. Il nous fallait maintenant être des hommes debout, protecteurs, chaleureux, à l'écoute de nos reines. Je connaissais le domaine, car les sœurs et moi avions une longue histoire. Mes cibles: les avocats, mannequins, junkies, repris de justice, professeurs, basketteurs, chômeurs, journalistes, facteurs, ingénieurs, galériens, *ghetto youths*, footballeurs... Et pour tous, j'avais une façon de communiquer particulière. Je m'étais entraîné. Mes mots sortaient tout seuls. Je puisais dans mon vécu et ma connaissance du terrain pour les toucher en plein cœur. J'étais très loin de la leçon quasi récitée par cœur par les autres frères de l'organisation. Et ça marchait.

Dès la fin de la première séance, j'arrivai deuxième meilleur vendeur du groupe. La deuxième semaine, j'étais premier, et toutes les semaines qui

suivirent, je finis même par battre les records du frère Kim. Je vendais, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige. Qu'il fasse moins 5 degrés ou 30, j'avais mon costard et je vendais. Mes ventes dépassaient tellement l'entendement que mes potes « Châtelet youths » disaient désormais que Le Nerveux était devenu Frère Stellio des *Black Muslims*. J'étais un cyborg. Je pensais que je n'arriverais pas à me tenir vis-à-vis des femmes, mais l'enseignement de la Nation m'avait tellement absorbé que je ne m'imaginai plus du tout en train de draguer des gos à gogo. Prêcher sous la pluie ou sous la neige, les conditions étaient complexes, mais tellement passionnantes. Je voyais des frères qui rentraient dans la NOI, puis fuyaient face à la difficulté du travail. Pour moi, il n'y avait absolument rien de dur. J'étais dans la jungle urbaine nègre. Et je faisais un travail éreintant, mais passionnant pour que mon verbe puisse assujettir l'adversité. Ma femme, mon amour, mon refuge, ma conseillère, mon maître, c'était la Nation Of Islam. Au bout de quelques mois, vu mes ventes records, le frère Kim demanda à son bras droit, le frère Robert X, natif de la Guadeloupe, d'organiser en mon honneur une soirée dîner avec les frères du mouvement. Rappelons que je n'avais que 18 ans, et que j'étais de très loin le plus jeune membre du mouvement. Les frères étaient abasourdis, mais se réjouissaient que le petit frère que j'étais dynamise le groupe.

Parallèlement à mon évolution dans la NOI, je poursuivais mes lectures à Beaubourg. J'étudiais Nietzsche. Ce philosophe me passionnait. Parmi ses ouvrages *Ainsi parlait Zarathoustra*, et surtout *l'Antéchrist* (en réalité un « contre-Christ », en opposition au Christ institutionnel, hagiographié et dépourvu de vie), sa vision du surhomme, tout cela me parlait. Me parlait terriblement. J'étais dingue de Nietzsche. C'est vraiment le seul auteur blanc qui recueillait à ce point mon attention et mon adhésion. Je ne faisais qu'un avec ses œuvres que je connaissais sur le bout des doigts. Parallèlement, je continuais de n'assister qu'aux cours de philo. J'avais remarqué que dès que j'exprimais ma vision des peuples, de la culpabilité de l'Occident et des potentats africains, mes notes baissaient d'autant. Et dès que j'écrivais exactement le contraire de ce que je pensais, elles augmentaient considérablement. Dans la société occidentale, les Noirs qui brillent sont ceux qui disent ce que le système tolère ou veut entendre, à petite ou grande échelle. J'aimais tellement la philo qu'en cours (et uniquement là), je finissais par m'adapter à ce que le prof voulait entendre. L'année pas-

sait, on s'approchait du bac, et à part la philo, j'avais séché tous les cours, alors que j'étais en section scientifique avec un coefficient 9 en mathématiques... Voyant la fin de l'année approcher, mes parents me demandèrent où j'en étais. Comment leur dire que j'avais troqué les « disquettes » du système scolaire contre l'école buissonnière? Je leur fis croire que je n'étais pas prêt, que je n'assimilais pas les cours alors qu'en fait, je n'avais tout simplement pas étudié le programme.

Le résultat fut sans appel. À part en philosophie, où je m'en tirai avec un 13 sur 20, soit la meilleure note de la classe, tout le reste fut en dessous de la moyenne. Comment s'attendre à autre chose alors que je n'avais rien fait? J'assumais. Mes parents étaient attristés, moi libéré. Je savais que j'avais appris tout seul ce que la plupart des élèves studieux ne savaient pas, même de loin : le savoir réel, l'Histoire de mon peuple. J'étais un autodidacte, et entre nous, j'étais très fier d'avoir acquis par moi-même tout ce que je savais aujourd'hui.

Le frère Kim sut que je n'avais pas eu mon bac. Je lui cachai la vérité, qui était que je ne fréquentais plus l'école caucasienne depuis longtemps. Il était déçu pour moi, mais m'encouragea tout de même à poursuivre les études. Je l'écoutais, mais mes études allaient être celles du monde noir, le savoir libre, et nulle entité ne pouvait me contraindre à apprendre ce que j'estimais superfétatoire pour mon paradigme. Je voulais tout apprendre, mais pas selon le paradigme caucasien. Je voulais être libre. Je me mis à étudier comment la population égyptienne (dont j'avais appris, grâce au *Message to the Blackman* de l'Honorable Elijah Muhammad, qu'elle était noire à la base) envisageait les mathématiques.

Il est très important que vous compreniez que mon amour des études était pur, mais insoumis. Les seuls maîtres que j'acceptais étaient ceux de la Nation Of Islam. Je n'écoutais personne d'autre. Et le frère Kim le comprenait petit à petit. Cette année terminée allait me faire passer d'autres paliers puisque je continuais à battre des records de vente. Au point que le frère Kim décida de me prendre, malgré mon jeune âge, comme assistant. Je l'accompagnais désormais partout, soit en tant que FOI, pour assurer sa sécurité, soit pour l'assister.

À ses côtés, j'appris la discipline de fond en comble. La ponctualité, la courtoisie. La fermeté. Un exemple du côté quasi martial de la discipline dans la NOI, ce jour où, invité à Château d'Eau pour prendre la parole

en l'honneur de la femme noire, le frère Kim m'humilia en public. Après avoir prononcé son sermon, il m'apostropha devant tout le monde. Mes chaussures n'étaient pas cirées. Or un membre de la Nation se devait d'être propre, et si je n'étais pas capable de cirer mes chaussures et de bien présenter, il n'était plus nécessaire que je l'accompagne.

Ce jour-là, l'hypernerveux qui était en moi faillit jaillir de mon corps pour aller se battre avec le frère Kim. Mais une voix intérieure me dit qu'il avait raison et que c'était à moi de me conformer aux règles. J'étais mal, mais ce surplus de discipline me formait, me rendait plus fort. Ce que j'apprenais de lui d'un point de vue strictement disciplinaire, nul autre n'avait été capable de me l'apprendre. J'étais trop jeune pour faire mon service militaire, mais j'avais trouvé en cette organisation son pendant martial... Dans Paris, je croisai une amie, Marjorie, avec qui j'avais un peu flirté avant de rencontrer Louise. Elle fut stupéfaite de me voir transformé à ce point et me demanda ce que je devenais. Elle me trouvait changé physiquement, du moins dans la présentation, même encore plus « chou » qu'avant. J'étais un peu froid. Je lui dis que j'étais dans l'activisme pour la défense du droit des Noirs. Ce qui ne l'étonna pas. Elle avait toujours senti cela en moi, ajouta-t-elle... J'esquissai un sourire, et prétextai un rendez-vous imaginaire dont l'heure approchait pour pouvoir prendre le métro qui arrivait. La vérité, c'est que la plastique de la sœur me plaisait beaucoup, et que je savais déjà de quoi elle était capable une fois en tête à tête (on avait déjà fricoté). Elle me rendait dingue physiquement, mais à part ça, je n'avais aucun atome crochu avec elle.

J'avais étudié les écrits de l'Honorable Elijah Muhammad au sujet de la femme, et même si, au début de mon engagement, je pensais ne pas arrêter mes relations de proximité avec la gent féminine, la vérité est que j'étais à un stade de ma vie où mon seul amour était la théosophie de l'Honorable Elijah Muhammad, déployée aujourd'hui par l'Honorable Ministre Louis Farrakhan. Je n'avais toujours pas le temps pour les femmes. Ces dernières en revanche me trouvaient toujours plus mûr. Elles me comprenaient, me semblait-il, moins qu'avant. Beaucoup d'entre elles pensaient que j'avais rejoint la NOI parce que je gagnais de l'argent et qu'on m'offrait des costumes. Lutter pour la défense de notre peuple leur paraissait trop abstrait. D'un point de vue intellectuel, toutes m'ennuyaient. Je n'avais plus les mêmes préoccupations que les filles de mon âge. Les rapports fusionnels

avec la gent féminine étaient temporairement au point mort. Et Dieu sait Ô combien, auparavant, grande avait été leur intensité (le temps allait venir où ces rapports reprendraient de plus belle...).

Mais le ciel devait s'assombrir pour ce qui était le plus important dans ma vie. Au bout d'un an et demi, voire deux ans, l'histoire passionnelle avec mon centre de formation qu'était le groupe d'étude de la NOI de Paris se gâta, là aussi...

De plus en plus, je me posais des questions ayant trait à l'enseignement, et j'interrogeais le frère Kim. Et de plus en plus, je remarquais que le frère n'était pas apte à me répondre sur le terrain idéologique. Je me rendais compte qu'en fait, s'il connaissait sans doute les rudiments de l'enseignement, en revanche il ne maîtrisait pas l'aspect ésotérique des leçons de la Nation Of Islam. Or cet enseignement allait s'avérer vital pour la communauté. Je me heurtai à un mur. J'avais la sensation qu'il voulait limiter ma soif d'apprendre. Je ne lui en veux pas aujourd'hui.

C'était écrit, et sans doute ne me convenait-il plus au stade de questionnement de moi-même que j'avais atteint. De plus, entre-temps, la presse était venue nous contacter à Châtelet, après, sans doute, avoir observé depuis plusieurs mois l'intensité de notre activisme.

Canal + voulait faire un reportage sur la Nation Of Islam aux États-Unis et en France. Je voyais l'appareil médiatique comme un outil de propagande suffisamment important pour toucher un certain nombre de gens. J'en parlai au frère Kim. Ce dernier me jeta en plein visage que j'étais « *soit stupide, soit naïf* ». Que les médias allaient nous diaboliser (ce qui était évident). Je répliquai que même l'Honorable Ministre Louis Farrakhan était diabolisé, et que même dans les années 60, le légendaire reportage ultra-diabolisant de Mike Wallace, *La haine engendre la haine*, avait permis au mouvement de grossir. Je sentais que le frère Kim était bien avec ce petit groupe, qui avait ses petites habitudes. C'était une entreprise minuscule certes, mais qui, au final, profitait plus à un homme qu'à la communauté. Je voyais en la Nation une arme de conscientisation massive, mais dont on se servait mal. Je connaissais les rues noires de Paname. Je conscientisais beaucoup de gens avec les moyens que j'avais, mais je me sentais à l'étroit, et en sous-régime. On pouvait faire beaucoup plus, se déplacer davantage. Et, surtout, fidéliser, dans les meetings ou les rendez-vous, toutes celles et ceux que je réussissais à accrocher dans la rue. Être hyperactifs. Et ne pas se

contenter de vendre les journaux, dont les recettes allaient dans les poches du frère Kim. À la même période, j'appris une nouvelle dramatique qui allait me miner profondément. Le Dr Khallid Muhammad, ancien porte-parole du Ministre Louis Farrakahn, devenu par la suite leader du New Black Panther Party, avait succombé à un AVC.

Khallid, cet homme noir à la peau sombre et au verbe sévère, était pour moi et toute la génération noire hip-hop des années 90 aux USA ce que Malcolm X avait été dans les années 60 : un Héros. Sa trajectoire était d'ailleurs quasi similaire à celle de Malcolm. Après avoir été, comme le fut Malcolm, porte-parole de la Nation Of Islam, il en fut suspendu après un dérapage verbal (comme Malcolm après son discours se réjouissant de la mort de Kennedy). Comme Malcolm on lui avait tiré dessus, mais lui avait survécu à la fusillade. Et comme Malcolm, il s'était engagé dans le panafricanisme et le nationalisme noir. La seule différence était que Khallid était resté spirituellement un disciple de l'enseignement de l'Honorable Elijah Muhammad, avait fait son pèlerinage à La Mecque et y avait vu de la négrophobie, là où Malcolm avait décidé de déclarer qu'il y avait vu plus d'humanisme là-bas qu'ailleurs... Khallid était pour moi le correctif de Malcolm. Je l'aimais démesurément. Sa seule faute (importante à mes yeux) fut ses propos irrespectueux envers l'Honorable Ministre Louis Farrakhan durant leur période de tension. Mais quoi qu'il en soit, il était resté un croyant des enseignements de l'Honorable Elijah Muhammad...

Dans son discours, Khallid avait également développé un concept important qui allait beaucoup me servir : le lien entre le kemitisme et les leçons de Maître Fard. Le kemitisme, c'est l'ensemble des croyances et de la codification spirituelle et culturelle propre à l'Égypte antique, à l'époque peuplée de Noirs. Il faut bien voir que pour nous, comprendre cette Égypte (Kemet de son vrai nom, qui signifiait *terre des Noirs*), c'était comme comprendre la Rome et la Grèce Antiques pour l'Occident. C'était un décodeur culturel.

Théologien de formation, Khallid avait voyagé partout où le monde noir était présent. Il utilisait le kemitisme comme une porte d'entrée synthétique pour connaître l'Afrique. Je questionnais aussi le frère Kim sur le savoir de Khallid, car, contrairement aux USA, l'Égypte noire (Kemet) avait une place de plus en plus grande au sein du monde intellectuel noir. Je tenais à l'avertir sur la nécessité de se mettre en relation avec ce milieu

égypto-centré, plus connu sous le non de « courant afrocentriste ». Il me fit savoir qu'il était déjà en contact avec eux. Mais je ne sentais pas qu'il cherchait à s'adapter à ce public sur le plan oratoire, alors qu'il fallait compter avec ce courant, même s'il paraissait balbutiant en France comparé à d'autres endroits.

À cette époque, j'étais extrêmement soumis au frère Kim, et ce pour des raisons de discipline. Je me retenais sur des tas de choses, car je croyais en l'idéal de la Nation Of Islam, même si je n'en maîtrisais pas tous les aspects culturels et spirituels. Mais son attitude de rejet devait venir au bout de ma patience. Et, en laissant tomber le contrôle de soi, Le Nerveux allait retrouver ses lettres de noblesse (ou de faiblesse, c'est selon...). Le divorce psychologique entre lui et moi semblait consommé. Je ne lui pardonnais pas de rendre l'organisation de la NOI otage de sa lenteur. Un jour, dans ses remontrances quotidiennes face à mes questions, je finis par lui dire ses quatre vérités. « *Vous paralysez le mouvement, et vous le rendez inadapté au monde francophone. Vous ne vous renseignez en rien sur le monde qui nous entoure frère Kim.* » Il me répliqua : « *Pour qui te prends-tu petit morveux ?* » Les frères durent nous retenir. Je sentais ma colère revenir, et je n'en avais plus rien à cirer qu'il me considère comme un bon élément ou pas.

Je lui dis que je comptais faire les choses à ma manière, et faire briller les enseignements d'une façon convenable. Kim me demanda alors comment je pensais m'y prendre, vu que je n'étais pas enregistré à Chicago, et que je n'avais de légitimité qu'auprès de lui (procédé qu'il utilisait avec presque tous les membres de la NOI France, et qui était illégal aux yeux de l'organisation, comme je devais l'apprendre plus tard). Mon sang bouillonnait. Le frère Kim était un clasher né, je dois le reconnaître. Il rajouta une phrase qui allait être le coup fatal. Il me précisa que la Nation Of Islam n'était pas un supermarché dont on pouvait entrer et sortir comme on voulait.

D'après lui, si je le quittais, je cessais d'être un disciple de l'Honorable Elijah Muhammad. À ce stade de la discussion, je voulais vraiment lui rentrer dedans. Je le haïssais. J'avais consacré deux ans de ma jeune vie à tout faire pour renforcer le mouvement. Je lui fis comprendre que si c'était cela l'islam, alors, l'islam était une secte (chose que j'allais dès lors, souvent déclarer dans le milieu afrocentriste). Il me rit au nez. J'étais excédé. Comme si mon masque de discipline fondait, laissant place à un océan de colère que j'avais enfoui en moi depuis longtemps.

On me fit sortir de la pièce. Et il me répéta que je devais cesser désormais de me revendiquer de la Nation Of Islam. Je n'en revenais pas. Mais je n'étais pas une victime. Cette facette du frère Kim, je l'avais découverte depuis longtemps, mais cela ne m'avait jamais poussé à vouloir le quitter. Maintenant que mon départ était effectif, il fallait que je réorganise ma démarche. Arrêter de lutter pour organiser ma communauté? Jamais de la vie. Mais je n'avais plus la possibilité de parler de l'enseignement, et j'en étais dévasté. Je regardais tous mes documents sur la NOI avec amertume. Avec le recul, j'aurais très bien pu aller aux USA pour me plaindre, mais je me disais que ma parole ne vaudrait rien face à celle du frère Kim. Je décidai donc de désormais fonctionner à ma manière, en homme et pas en lâche, avec ce que j'avais appris, mais adapté à moi. Il n'y aurait plus de censure. J'allais me plonger de fond en comble dans l'activisme noir de rue, pur et dur. En m'adaptant au milieu noir francophone. Le nihilisme de mes années pré-NOI refaisait surface, même si, sur le terrain de l'activisme, je conservais la rigueur.

En 2002, je voyageai en Égypte. Je visitai le temple de Karnak, Louqsor, les Pyramides, j'observai le Sphinx. À mon retour, touché par ce que j'y avais vu, et commençant à baigner dans ce qui est communément appelé le « kemitisme », je pris le nom qui n'allait plus jamais me quitter, et qui définissait ce pour quoi j'avais été programmé: Kemi Seba. *Kemi* en medu netjer (langue tirée de l'égyptien ancien, matrice linguistique du continent africain) signifie « noir », et *seba* veut dire « étoile », autrement dit, le nom que mes parents m'avaient donné. Simplement, ce nom n'était plus italien, mais africain.

J'en étais fier. Nous étions en 2002. Je commençai, suite aux lectures d'Alexandre, à me renseigner en profondeur sur l'afrocentrisme. Je connaissais ce courant idéologique dans les grandes lignes, mais le temps était venu pour moi de l'étudier méthodiquement. Je me plongai dans Cheikh Anta Diop, notamment *Nations Nègres et Culture*. Cheikh Anta Diop jouissait, et jouit toujours, d'un immense prestige auprès des intellectuels noirs francophones. Par principe, je respectais l'aîné comme je respectais tous les anciens qui s'étaient mobilisés pour revaloriser notre peuple. Mais je ne l'idolâtrai pas, loin de là.

Le microcosme de l'intelligentsia noire aimait le Pr Cheikh Anta Diop, car il avait scientifiquement prouvé que l'Égypte était le fruit du génie

ancestral des Noirs. Par *prouver*, j'entends l'avoir démontré aux Blancs, lors du colloque du Caire, en 1974. À titre personnel, je n'ai jamais été particulièrement touché, car primo, c'est l'enseignement de l'Honorable Elijah Muhammad – qui date des années 30, donc avant Cheikh Anta Diop – qui m'a appris que l'Égypte avait été fondée par des Noirs. Deuxio, je n'avais strictement rien à prouver aux Blancs, et j'étais donc mal à l'aise avec le leitmotiv des afrocentristes: « *Cheikh Anta Diop a prouvé scientifiquement aux Blancs que nous les Noirs avons créé les Pyramides* ». Les Blancs n'étaient, ne sont et ne seront jamais mon baromètre. Je ne voyais donc pas l'intérêt de se gargariser de leur avoir prouvé quoi que ce soit. Dans le cas précis, ce n'était pas le grand Cheikh Anta Diop le problème, mais bel et bien ses hystériques dévots qui hissaient cette confrontation scientifique à un niveau quasi divin. Tertio, le professeur Cheikh Anta Diop était marié à une femme blanche, et à l'époque, cette notion de mixité allait carrément à l'encontre de ma vision des choses.

Je tolérais peu de choses. Je voyais comme un non-sens absolu le fait qu'un défenseur acharné de notre peuple songe à ne pas prendre comme épouse sa semblable, sachant que la femme est le trésor le plus important d'un peuple. Pourtant, je le dis et le redis, je respectais le travail du Papa. Contrairement au docteur Khallid, qui envisageait Kemet comme une grille de lecture, pour le courant afrocentriste, c'était tout simplement la seule et unique voie à suivre. C'était une religion. Tout commençait en Égypte, et tout se finissait là.

Au départ, j'avais du mal avec le fait de rester bloqué uniquement sur ce pays, même si j'en connaissais l'importance capitale. Je comprenais petit à petit que dans l'inconscient collectif noir francophone, l'Égypte était, à la base, une fascination pour les Français. Et, dans ce cadre-là, se réapproprier ce qui nous revenait de droit était une sorte de revanche sur l'Histoire.

Pour les afrocentristes, donc, tout venait d'Afrique, et toutes les religions révélées s'étaient inspirées de la sagesse africaine, puis avaient maudit la Terre Mère afin que nul ne sache d'où venait leur savoir. Les afrocentristes faisaient la fusion (ou la confusion) entre les religions et les racistes qui s'en revendiquaient... Selon eux, les leucodermes (terme souvent utilisé dans la galaxie afrocentriste désignant les Blancs) avaient créé les religions et les contrôlaient. Ils nous avaient ensuite maudits, dans une sorte de complexe freudien (tuer le père pour pouvoir exister).

Leur réflexion était illustrée par la négrophobie sidérante qui existait dans les communautés chrétiennes et islamiques. Et corroborée par le fait que la plupart des Noirs adeptes du christianisme ou de l'islam cherchaient toujours à pardonner leurs « frères en religion », même si ces derniers perpétraient contre nous les pires exactions.

Leur dogme suscita en moi une réflexion de fond. Ces afrocentristes, quel que puisse être mon sentiment à leur égard, avaient au moins le mérite de poser des questions. Des questions dérangeantes. Moins passionnant, depuis l'époque de la NOI, j'avais eu vent du fait que les afrocentristes organisaient régulièrement des colloques pour refaire le match de l'Histoire, et prouver (encore et toujours) que l'Égypte était nègre. C'était redondant. Et pathétique de rester bloqué là-dessus.

J'aurais préféré qu'ils se concentrent surtout sur le moyen de trouver des réponses aux problèmes de nos temps présents. De surcroît, je déplo-rais qu'ils n'aillent jamais dans la *street*. C'est là que la nouvelle génération avait besoin du savoir. Quoi qu'il en soit, je reconnaissais le côté charmeur et rassurant de cette idéologie. On pouvait se laisser emporter par le calme des livres afrocentristes, tel un visiteur s'endormant dans une barque longeant les rives du Nil. Et on pouvait rester à lire tout cela sans jamais se bouger pour agir dans la rue. Malheureusement pour les adeptes du *statu quo*, je n'étais pas décidé à laisser le calme et l'inaction planer au sein de notre communauté. Et très bientôt, le microcosme intellectuel noir en France allait pouvoir en témoigner.

## LE VISAGE MÉDIATIQUE

### DE LA MOUVANCE AFROCENTRISTE

Un des effets que la NOI avait sur moi quand j'en étais membre était que, perpétuellement, la structure du mouvement, l'enseignement poussaient à l'autocritique, à l'autoaccusation (si vous suiviez les prescriptions bien sûr). Au bout d'un moment, suite à ma brutale séparation d'avec la sève de mon existence politique, je me laissai aller, allant même jusqu'à négliger mon apparence. Je recommençai à mettre des baggys. Je me laissai à nouveau pousser les cheveux et la barbe (ce qui était interdit dans la NOI, par souci de propreté et d'hygiène. Les cheveux sont taillés à ras, et si barbe il y a, elle est soignée...). J'étais le seul responsable de ce manque de maîtrise de soi.

Je n'avais plus de tuteur, si ce n'est moi-même, et je n'étais plus décidé à réguler mes pulsions. C'était un tort. J'avais recommencé à me battre à la moindre contrariété, mais j'étais quand même un peu plus posé qu'à ma période pré-NOI. J'écumais les conférences afrocentristes, à la recherche d'une parole qui me ferait vibrer. J'avais 21 ans, et, plus que jamais, je me nourrissais intellectuellement à la librairie L'Harmattan. En les étudiant scrupuleusement, j'observais que les conférences afrocentristes correspon-daient à un milieu très fermé. La plupart des gens avaient le même profil. Ça faisait très studieux, pas très *street*. On parlait d'Afrique, mais les couples mixtes proliféraient, c'était très peu strict. Je m'ennuyais.

Je me souviens avoir ressenti le même sentiment que lorsque j'étais en section scientifique au milieu des étudiants caucasiens boutonneux. Était-ce parce que ce milieu se présentait comme scientifique que j'y étais al-lergique? Pas du tout, considérant que moi-même, je n'avais jamais été davantage en contact avec la science qu'au moment de mon début de for-mation à la Nation. Je considérais le savoir historique comme une science, et vu ce que j'avais intellectuellement assimilé en l'espace de trois ans, j'étais un scientifique en puissance.

Disons que dans mon idéal, la communauté noire, c'était la vie, la spiritualité, la science transcendante. Il y avait de la vie dans nos sourires, dans nos joies, masquant nos tristesses. On vibrait. *A contrario*, le microcosme afrocentriste me semblait froid, et inconsciemment ressemblait aux eurocentristes frustrés. C'était un gâchis, car à mes yeux, les membres de cette branche n'avaient pas besoin de copier ces pauvres gens pour être puissants. En tout cas, cette mouvance rassemblait quand même un peu plus de monde que les meetings du *study group* de la NOI du frère Kim Muhammad...

La seule association qui n'était ni centrée sur l'afrocentricité ni coupée de la rue et dont l'esprit se rapprochait du mien était Conscience Noire. J'aimais bien la vision de ces grands frères valeureux, Malik, Sharrief, Insa, Mor Lo. Tous étaient mourides, mais ouverts à toute la communauté. Ils déployaient une énergie formidable pour organiser à Paris des séances d'introspection pour les nôtres, qu'ils avaient baptisées « afrothérapie ». L'association avait pris le nom « Conscience Noire » en hommage à Steve Biko, brillant activiste panafricain assassiné par l'impérialisme du temps de l'apartheid en Afrique du Sud. Conscience Noire ne se contentait pas de donner des cours sur l'Histoire de notre peuple, elle s'attaquait également aux problèmes récurrents qui touchaient la communauté, qu'ils soient économiques, politiques, juridiques ou autres. Les frères faisaient aussi venir des aînés qui, du haut de leur expérience, nous donnaient leur vision du monde. S'ensuivaient des débats, des questions-réponses avec le public. J'étais toujours assidu pour parler. Je considérais les débats comme des matchs de boxe intellectuels où chacun affinait ses coups. Le but n'était jamais de manquer de respect aux aînés, mais toujours de les pousser dans leurs retranchements, pour encore mieux nous expliquer les choses.

Très peu d'anciens me touchaient par leurs paroles. Seul leur statut d'ancien faisait qu'ils avaient mon soutien. Mais je ne comprenais pas leur attitude que je qualifiais, sur le plan strictement politique, d'immobilisme. Je ne voyais pas ce que la plupart réalisaient concrètement, à part nous conter des récits sur l'Afrique. Tout cela était bien mignon, mais ne nous avançait à rien, de mon point de vue en tout cas. Nous avons besoin d'aînés, mais ne devons pas tout attendre d'eux, *a fortiori* si, dans leur jeunesse, ils n'étaient pas sur le terrain, là où, de tout temps, s'est décidé notre destin. Entre-temps, j'avais repris les cours du soir pour obtenir une

capacité en droit (l'équivalent du bac). C'était pour mes parents. Moi, j'avais ce qu'il me fallait. Mon statut d'autodidacte me convenait. Malgré tout, j'allais passer cette étape avec brio en obtenant la mention très bien et la place de major en première année. Premier sur deux cents. Ça avait de la gueule même si, entre nous, les cours dans le format du système ne m'intéressaient toujours pas. À mes yeux, le seul point positif du cours serait les rencontres que j'allais y faire. Je croisais d'autres jeunes Noirs, comme moi, en quête de justice, et d'une certaine façon en colère contre la société. Evens, *aka* Tyson Beckford, un Haïtien taille basketteur du Pont-de-Sèvres, style mannequin, qui comme moi pensait que les Noirs en France n'étaient pas assez unis. Et Olivier, *aka* Suge Knight, un frangin de Grigny, Guadeloupéen bagarreux devant l'Éternel, qui aimait distribuer des gifles à ceux qui le contrariaient. Tous étaient plus âgés que moi, mais tous me considéraient comme le leader sur le plan intellectuel ou politique. Je les motivais, les entraînaient à s'engager avec moi dans la création d'une structure noire de rue, qui rendrait coup pour coup quand notre communauté se ferait agresser d'une quelconque façon. Le travail historique soulait Olivier, c'était un homme d'action, mais pas le genre de ceux qui se défilent. C'était un guerrier. Evens était plus un homme aimant théoriser. J'étais une synthèse des deux. Nous étions faits pour nous entendre. Dans la structuration, je m'inspirais à la fois de ce que j'avais appris et de mes réflexions récentes ; le but étant de faire une synthèse entre le kemitisme, que j'avais approfondi récemment, et la structure, qui oscillait entre le strict parti politique et un mouvement tendance gang de rue, mais avec une conscience politique accrue, contrairement aux gangs traditionnels.

Le programme que je rédigeais pour le Parti Kemite, tout comme son logo, allait s'inspirer du New Black Panther Party du Dr Khallid Muhammad. Les deux figures qui allaient symboliser le Parti Kemite sur nos tracts étaient : pour l'activisme, le Dr Khallid Muhammad, pour la connaissance historique, le Pr Cheikh Anta Diop.

Je n'avais plus le droit de me revendiquer de la NOI, et il me fallait parler à la fois le langage du milieu des « colloquistes » afrocentristes de Paris, et celui de la rue. Ambivalence linguistique. Pour Cheikh Anta, je me disais que même si je n'étais pas excessivement séduit par l'aîné, il fallait reconnaître la puissance de ses recherches, et le mettre en avant était la moindre des choses. C'était un Grand. Les premières heures du Parti Kemite furent

à la hauteur de notre jeunesse et de notre fougue. On était partout. Tout ce que je n'avais pas pu faire avec le frère Kim, je l'expérimentais là. On prenait la parole partout où se déroulaient les festivals d'afrodescendants. On bousculait celles et ceux qui ne voulaient pas nous laisser parler. On faisait la sécurité pour certains événements afros. On aidait les sans-papiers dans une assistance juridique très professionnelle tenue par mon ami, Maître Ismaël Diouf. On n'avait peur de rien. *Black Nihilistes*: vu notre façon de procéder, beaucoup auraient pu nous donner ce surnom... On occupait les manifs de Noirs traditionnellement gérées par les bobos blancs, telles que les manifestations de soutien à Mumia Abu Jamal, à l'époque dans le couloir de la mort US, ou à d'autres militants noirs emprisonnés. Je remarquai le paternalisme de ces bobos parisiens à l'encontre des Noirs en France. Ils me débectaient au plus haut point. Dès qu'ils nous voyaient, ils pliaient bagage. C'était jouissif. À chacune de nos sorties, ou de nos actions, à chacun de nos meetings, nous enregistrions quelques recrues. À cette période, j'allais croiser le chemin de trois personnes :

Sechen, métisse franco-congolaise, journaliste, qui allait devenir ma sœur aînée et de très loin ma meilleure amie. Kwame, un Togolais au physique imposant, mais à la finesse d'esprit prononcée (il allait devenir plus tard un chef d'entreprise de costumes chics afros). Et Fari Taharka, étudiant en physique-chimie, un frère centrafricain très brillant de trois ans mon aîné. À cette époque lui comme moi étudions comme des forcenés les hiéroglyphes, afin de maîtriser un peu plus le medu netjer, langue ancestrale que parlait notre peuple (je débutais, alors que lui maîtrisait ce domaine depuis fort longtemps). Ces trois êtres étaient un plus dans ma vie privée. Ils apportèrent un peu plus d'amour et de pacification dans mon existence, en particulier ma grande sœur Sechen. Derrière ma cuirasse d'homme noir solide que voyait l'extérieur, se cachait quelqu'un de complexe, mélancolique, en lutte perpétuelle avec lui-même. L'arrivée de ces derniers, qui m'accompagnaient quasiment tout le temps, m'apporta davantage de paix intérieure. Nous avons mis en place un pôle Information chargé, comme son nom l'indique, d'informer la communauté sur les injustices perpétrées à l'encontre de notre peuple. Il était tenu par Sechen.

Nous organisons des meetings, au cours desquels j'aiguais mon verbe en toutes circonstances. De l'avis de mes proches, je traumatisais tellement de gens qu'on me surnommait le « lance-flammes », ou « l'électrochoc ».

Dans l'underground activiste, beaucoup commençaient à dire qu'il y avait un jeune au verbe fort, très actif dans l'organisation de la communauté afrodiasporique, qui parlait et dénonçait beaucoup.

Le buzz commençait petit à petit, et vint notre première interview en tant qu'organisation avec grioo.com, le média afro en vogue dans ces années-là, dont l'audience devait chuter vertigineusement quelque temps plus tard, avec l'émergence des réseaux sociaux. Je présentai nos actions, notre démarche, et sortis quelques saillies verbales qui allaient rester longtemps dans la tête des militants noirs de l'époque. À Hervé Mbougouen, rédacteur en chef de Grioo, me demandant pourquoi le Parti Kemite refusait de travailler avec les Blancs, je répondis : « *Parce que seuls les Noirs sont à même de savoir ce qui est mieux pour eux dans le cadre de la défense de leurs intérêts. De plus je ne comprends pas qu'on nous demande pourquoi nous ne fréquentons pas les Blancs, alors qu'il ne viendrait à l'idée de personne de demander aux lions pourquoi ils ne marchent pas avec les caniches.* » Comprenne qui pourra. C'était de la provocation pure, mais je savais que ça allait toucher beaucoup de gens. En froisser certains, en toucher d'autres.

Choquer pour se faire entendre. La stratégie était risquée, mais nos revendications seraient entendues. Le succès d'estime allait grandissant dans les bas-fonds du milieu parisien noir, ce qui entraîna un élargissement de la base de militants noirs conscientisés, auparavant circonscrite aux petites audiences des conférences afrocentristes ou à celles, bien plus faméliques encore, des réunions du frère Kim. Évidemment, ce buzz underground allait aussi nous attirer l'attention de partisans aux aspirations secrètes très hétérogènes. Si tous se présentaient au départ comme en phase avec notre discours, nous devons plus tard découvrir que la plupart étaient venus non pas parce que le PK était le premier mouvement noir activiste de rue, politisé et conscientisé, imprégné du kemitisme (ce qui nous différenciait des gangs de rue classiques et historiques tels que les Black Dragons, qui avaient fait leur travail en leur temps et que je respecte, mais qui ne se positionnaient pas sur une lutte idéologique et historique), mais parce qu'ils étaient touchés par l'élan de solidarité que ce groupe provoquait.

Avec le recul, je me dis que le problème du Parti Kemite (et j'en étais le premier responsable) venait du fait que nous n'étions pas sélectifs en termes de recrutement (en même temps, vu le degré de conscience générale du début des années 2000, je me disais que refuser des gens était un

luxe qu'on ne pouvait pas se permettre) et donc, *de facto*, il n'était pas rare de voir arriver en recrues des dealers, des braqueurs, des alcooliques, au milieu, il est vrai, de membres beaucoup plus studieux.

Je voulais la rue, je l'avais. Dans sa diversité et sa complexité. Bien sûr, le vendeur de drogue, l'alcoolique ou autre braqueur ne le criait pas sur tous les toits au premier rendez-vous, c'est donc petit à petit que nous avons découvert les « particularités » de tout un chacun. Mon problème n'était pas les errements passés des frères ou des sœurs au lourd vécu dans la rue (j'étais moi-même loin d'être un ange, et j'avais fréquenté le bitume tout en l'étudiant minutieusement pendant un bon bout de temps), mais le fait de ne pas se réformer, de laisser nos vices traîner, *a fortiori* devant les gens. La NOI m'avait poussé à m'améliorer. Je n'étais pas encore parfait, loin s'en faut, mais j'étais meilleur qu'auparavant. Le travail d'auto-amélioration permet toujours la quête de perfection. Mais la précipitation amène toujours l'approximation. Ce que je ressentis quelque temps après le regroupement de cette nouvelle vague. Découvrir jour après jour qu'un grand nombre de recrues avaient amené leurs vices avec eux me faisait mal... Je comprenais encore plus, à ce moment-là, l'importance de la doctrine morale. Une doctrine qui, généralement, n'est présente que lorsque l'on met l'accent sur la spiritualité. Le Parti était « kemite » (« noir » en égyptien ancien), il prônait le retour aux sources d'un point de vue historique (connaissance de Kemet comme matrice du continent africain, de ses cosmogonies, ses coutumes), mais n'avait pas, sur le plan religieux, de point de vue limitatif ou restrictif. Du coup, chacun venait avec ses pratiques, ses limites. Tout cela me faisait beaucoup réfléchir. À côté de tout ça, la force du groupe était indéniable. Dès qu'il y avait une embrouille pour l'un d'entre nous, on bougeait en équipe, on allait menacer ceux qui gazaient. Bousculades, coups de pression si nécessaire. On entretenait notre forme physique en allant faire du sport en groupe au Parc de Sceaux. Arts martiaux, certains amenaient même des armes. Clairement, sur le terrain physique et sécuritaire, on se sentait invincibles.

Au cours de nos pérégrinations, nous allions tomber sur le seul aîné qui devait vraiment me faire forte impression et me pousser à une maximale réflexion. Cet homme, c'était Pierre Nillon, un chercheur en théologie. Ce dernier avait une vision iconoclaste de la religion. Il avait en effet écrit un opuscule intitulé *Moïse l'Africain*, qui s'appuyait sur deux leviers :

les travaux de Cheikh Anta Diop et ceux de Sigmund Freud, notamment l'ouvrage *l'Homme Moïse et la Religion monothéiste* ; et les travaux. Le frère Nillon avait repris chez Freud la thèse selon laquelle Moïse était en réalité égyptien et disciple du pharaon monothéiste Akhenaton, par la suite parti enseigner et civiliser les pasteurs nomades juifs. Ces derniers, après la mort de leur civilisateur égyptien, auraient, toujours selon Freud, élaboré une religion s'appuyant sur l'atonisme (religion monothéiste d'Akhenaton) que leur avait enseignée Moïse, et avaient (dans le classique meurtre freudien) maudit, dans les textes fondateurs de cette nouvelle religion, le peuple qui en était à l'origine, afin de s'arroger toute la légitimité spirituelle. À cela, le théologien guadeloupéen adaptait les travaux scientifiques de Diop prouvant que les Égyptiens de l'époque étaient noirs. Par conséquent l'atonisme, religion pratiquée par des Noirs, avait été déformée par les juifs, lesquels allaient ensuite, à travers la malédiction de Cham, nous maudire dans « leurs » livres. Dans mon esprit, ça se tenait. Pour Pierre Nillon, les juifs avaient créé une matrice sémito-centriste, en déformant l'atonisme et en maudissant les Kemites (Noirs), et seul un retour à cette religion « originelle » et monothéiste africaine pouvait permettre à notre peuple de se libérer de la prison de l'esprit. Toujours selon Pierre, la malédiction juive était responsable de l'esclavage et des colonisations que notre peuple avait connus. En lisant ces lignes, certains écarquilleront les yeux en se demandant comment on peut croire pareille thèse. Je répondrai que ces thèses n'étaient pas plus farfelues que d'accepter bêtement que les représentants des religions avalisent et aillent jusqu'à théoriser l'asservissement des Noirs (la bulle papale du pape Nicolas V légitimant l'esclavage en 1454, ou les autorités arabo-musulmanes autorisant l'esclavage). Face à l'oppression, les plus conscients cherchent toujours les causes, des réponses, des hypothèses.

Je les cherchais, j'assume. J'avais de plus, à cette période-là, un besoin violent de spiritualité. Un vide à combler. Ayant été quasi excommunié à un jeune âge, je ressentais le besoin d'avoir Dieu à mes côtés dans ce combat pour la revalorisation du peuple originel (les Noirs). Atona (ou Aton, selon les prononciations africaines ou occidentales) vint remplacer Allah qui, à travers le frère Kim, m'avait blessé, et laissé. J'avais besoin de Dieu à mes côtés. Je l'avais. Les historiens appellent la démarche consistant à faire revivre les religions mortes le « reconstructionnisme », et classent d'ailleurs le « kemitisme » dans cette tendance. Ils n'ont pas tort.

Car tout ce que Pierre et moi apprenions concernant l'atonisme faisait partie de nos recherches dans les livres d'histoire, d'égyptologie ou sur les religions. Nous apprenions, à travers des transcriptions hiéroglyphes, certaines invocations à Atona qui devinrent notre liturgie. Pour le code moral, nous nous tournions vers les 42 Lois de la Maât, que Pierre considérait comme la base des règles religieuses du monde entier. La démarche de Pierre Nillon me toucha et je proposai aux autres dirigeants du Parti Kemite qu'il soit nommé responsable du secteur Culture. Mais seule une partie du groupe se sentit concernée par les travaux de Pierre. Si beaucoup se réjouissaient de savoir que Moïse était noir, très peu en revanche étaient enclins à quitter leur évangélisme ou leur islam sunnite pour aller vers ce que nous pensions être la véritable religion des Noirs.

En parallèle à mes recherches sur cette religion ancienne, et sur sa pratique que nous tentions de « réanimer », je continuais à observer certains éléments du groupe, qui commençaient à aller dans tous les sens. Le programme politique du PK était trop petit, trop restreint pour réformer les membres du mouvement qui, eux-mêmes, avaient, bien longtemps avant le peuple, besoin (tout comme moi en réalité) de se réformer pour aider notre communauté à se relever. C'est paradoxalement au moment de ces convulsions naissantes au sein de notre petit Parti Kemite qu'un événement tragique vint à nous et nous poussa, bon gré mal gré, à aller vers davantage de lumière politique.

En juillet 2004, Ibrahim Kaba, petit frère gambien de 7 ans, fut assassiné par un policier blanc, qui prétendait nettoyer son arme sans savoir qu'elle était chargée. La seule sanction que la police avait trouvée contre ce flic était sa mutation. La famille du petit était dévastée. L'oncle, également nommé Ibrahim, avait eu vent de notre activisme dans l'underground, et vint à notre rencontre pour nous demander de l'aide. J'étais ulcéré. Je voulais littéralement briser tout ce qui était à portée de main. Je saignais intérieurement qu'un petit frère puisse voir sa vie arrachée ainsi, et que l'État, si prompt à cajoler les juifs dans pareil cas, ait ignoré et abandonné cette famille africaine. Rappelons que c'est à la même époque exactement qu'une juive mythomane avait prétendu s'être fait agresser dans le RER D par des Noirs et des Arabes antisémites, et que Nicole Guedj, ministre de Sarkozy, avait foncé ventre à terre au chevet de la prétendue victime pour condamner cet « acte horrible », lequel s'est révélé totalement inventé par la

suite. Cela ne faisait que confirmer mon opinion sur les institutions négrophobes de ce pays. J'étais décidé à faire parler de cette affaire contre vents et marées, et je poussai à cette occasion tous les membres du PK à s'organiser pour tracter tout le mois de juillet, distribuant plus de 10 000 flyers, tracts et affiches, afin que le maximum d'afrodescendants puissent être présents à la marche que nous avons organisée début août.

Cette affaire m'avait rendu tellement allergique aux Blancs et aux Arabes que nous refusions de leur donner des tracts. Je me disais qu'ils étaient un véritable cancer pour notre communauté. C'est clairement là que les Renseignements Généraux commencèrent à s'intéresser sérieusement à nous. Au départ, leur surveillance était gentille, normale. Mais avec la tension, palpable en cette période pré-manifestation, nos slogans, menaçant de mettre Paris à feu et à sang si cette famille n'obtenait pas justice, allaient légitimement attirer la méfiance et l'inquiétude des services de police. Je ne leur en veux même pas, ils étaient dans leur rôle, moi dans le mien. D'autant plus qu'ils se faisaient limite menacer lorsqu'ils venaient nous contrôler ou nous fouiller. C'était extrêmement tendu. Nous dégagions une peur physique qui allait à jamais marquer mes rapports aux policiers.

De mes premiers pas en région parisienne, j'avais retenu que susciter la peur chez son adversaire était la meilleure façon de goûter à la saveur de la tranquillité et la sécurité. Le Jour J, un millier de personnes environ, pour la plupart des Noirs, étaient au départ de la manif. Des intellectuels, des gens de la rue, des ex-taulards, des docteurs, des dealers, des *biatches*, des filles bien, des gens différents, et énormément d'enfants, qui marchaient ensemble pour un destin commun. En tête du cortège, la famille du petit Ibrahim, très émue. Intérieurement, mon cœur pleurait de joie. Extérieurement, j'avais le visage fermé, imperméable.

Habituellement, nos meetings hebdomadaires ne réunissaient jamais plus d'une quarantaine de personnes. Là, pour la première fois, j'allais prononcer mon discours devant un public d'un millier de personnes. Dans mon speech, je dénonçai les deux poids-deux mesures de l'appareil politique français, qui privilégiait les juifs et jetait les Nègres en pâture. Mais je condamnai aussi vigoureusement le comportement de notre communauté, et moi le premier, qui se laisse trop aller à la plainte et à la victimisation. J'exhortai les miens à faire peur plutôt que pitié, de telle sorte que plus jamais nous ne puissions tomber dans tous ces travers. Le public fut

visiblement galvanisé. Suite à cette marche de 1 000 Noirs en colère, les médias, comme par hasard, se mirent à relayer l'info et à parler du petit Ibrahim. Nous avons gagné notre pari. Ceci entraîna un large soutien de la communauté noire pour collecter des fonds pour l'enterrement et le rapatriement de l'enfant en Guinée.

Malheureusement, les membres de la famille d'Ibrahim n'étaient pas tous aussi valeureux que l'oncle maternel, qui, lui, était décidé à obtenir justice. En effet, le père du petit, après avoir été approché par les bobos blancs humanistes (envoyés par qui?), décida d'abandonner les poursuites judiciaires contre l'assassin de son fils, en échange de papiers français qui lui étaient offerts... La nouvelle me fit exploser de colère. Mais cette expérience fut pour moi riche d'enseignements quant aux brutalités ou bavures policières qui touchent souvent les Africains... Toutes les familles ont leurs brebis galeuses, des personnes viles pensant davantage à leurs intérêts qu'à ceux de leurs semblables. Ces derniers, souvent en échange de billets ou de papiers français, sont capables de tout accepter, même le plus inacceptable. Je serais désormais plus méfiant avant de me jeter corps et âme dans ce genre d'action. J'apprenais, mais je ne regrettais rien, car nous avions tout de même réussi à faire parler de cette affaire. Et à aider les membres sincères et véridiques de la famille Kaba. Mais, là encore, nous avions la preuve qu'à côté de la bestialité administrative et étatique que nous vivions, chez nous aussi cette faiblesse, cette corruption qui fragilisait notre communauté contribuait largement à beaucoup de nos malheurs.

Où, je le sais, ces mots ne sont pas sucrés et ne nous positionnent pas comme des victimes, comme certains, peut-être, le voudraient... Mais c'est la réalité. Il existe un proverbe qui dit qu'une maison n'est détruite de l'extérieur que si elle est déjà rongée de l'intérieur. Je le crois plus que jamais aujourd'hui. Quelque temps après, sous une pluie diluvienne, une manifestation organisée par le Parti Kemite pour dénoncer la barbarie arabe au Soudan, notamment au Darfour, eut lieu devant l'ambassade du Soudan. Cette manifestation était en réalité une bonne occasion pour exprimer toute notre colère face à l'hypocrisie et la négrophobie qui perdure dans le monde arabe. À cette occasion, un Arabe faillit se faire lyncher pour avoir tenté d'interrompre mon discours.

Ce que je retiens de tout cela, et surtout de l'événement principal qu'était la marche pour Ibrahim, c'est que la force de la manifestation et sa

médiatisation avaient aiguisé les ambitions de certains membres du mouvement. Les lignes de démarcation entre différents segments devenaient de plus en plus claires. Trois tendances étaient présentes : la ligne pro-black, mais pas sécessionniste, qui scandait sa fierté noire, mais ne se voyait pas rentrer un jour en Afrique, et qui était de plus en plus partante pour parler avec des gens issus des Verts, ou du PC, qui, eux, commençaient à observer cette prise de conscience politique au sein de cette nouvelle génération de militants afrodescendants que nous étions. Cette ligne-là finit par reconnaître qu'elle se sentait noire et française, et donc qu'elle aimait la France, ce qui pour moi était un non-sens. La ligne violente, qui, de plus en plus, voulait pousser le mouvement vers un gang noir de rue exclusif, et anti-police. La plupart d'entre eux étaient des braqueurs, des dealers, etc. J'avais une affection particulière pour eux, car j'avais côtoyé leur milieu durant un temps à Châtelet et à *Crackland*. Je n'étais pas contre la violence, mais je voyais les forces en présence et je savais que cela revenait à un suicide politique. Je trouvais cela dangereux et puéril. Et je me disais que le Parti Kemite ne pouvait pas être ce qu'ils voulaient sur ce point-là. Et enfin, notre ligne, amenée par moi-même (qui comptait en son sein, entre autres, Nillon, Sechen, Kwame, Fari Taharka...), qui pensait qu'il fallait s'en tenir à une démarche communautariste stricte, inachetable par des structures politiques blanches, ne pratiquant pas la violence gratuite, mais l'autodéfense (ne se battre que si on était attaqué), et s'enracinant dans l'étude de l'atonisme – afin de trouver des réponses spirituelles et intellectuelles aux divisions pouvant toucher les Noirs musulmans, chrétiens, rastas, etc. – que nous voulions d'ailleurs rendre obligatoire pour tout le monde. Il y avait, évidemment, des réticences.

Ceux qui connaissent l'Histoire savent qu'à travers cette dernière motion se trouvait le prototype de ce qui allait, plus tard, devenir la fameuse Tribu KA. Le Parti Kemite était constitué d'un bureau exécutif, et de militants. Nous comptions environ soixante membres. Le bureau était composé de six personnes. Evens et Olivier, les cofondateurs du PK, n'étaient plus là. Moi seul étais là depuis le départ. J'avais 22 ans et j'étais le plus jeune.

Il faut bien avoir à l'idée que bien que cofondateur, leader moral et porte-parole du groupe, je n'étais pas le seul à décider et ma voix comptait autant que celle des autres membres du bureau. Et dans ces querelles de pouvoir qui devenaient de plus en plus vivaces, apparaissait en filigrane la

volonté de prendre le contrôle de ce mouvement noir naissant, qui commençait à faire du bruit. J'avais pourtant créé cette structure idéologiquement et structurellement quasi tout seul dans ma chambre, pendant de longs mois. Après mon départ du groupe d'étude du frère Kim, mon erreur fut de trop vouloir jouer le démocrate en confiant des responsabilités à tout le monde. Je faisais aussi avec la réalité : j'étais le plus jeune et considéré comme le meilleur orateur. Se faire diriger par un « petit » pouvait créer de la jalousie et de la frustration chez les aînés. J'avais donc voulu contenter tout le monde. J'étais pris à mon propre piège.

La réunion débuta, et chacun voulait orienter le Parti Kemite vers sa tendance. Les autres membres du bureau trouvaient ma vision trop fermée, trop stricte, et idéologiquement trop extrémiste. Chacun voulait faire ce qu'il voulait dans le groupe. J'étais vu comme le jeunot qui censurait les autres. Je leur répondais que ce qu'ils appelaient « censure » était de la discipline, et que le groupe n'arriverait à rien sans cette discipline que j'essayais d'imposer. Je plaçais aussi pour l'étude de l'atonisme car j'étais convaincu que la pratique d'une coutume ou d'une spiritualité commune renforcerait nos liens et cimenterait la discipline grâce, notamment, au code éthique inscrit dans les 42 Lois de la Maât (loi ancestrale africaine).

Les autres ne voulaient rien entendre. Alors, face à la volonté globale d'anarchie qui régnait dans le groupe, je pris une importante décision. Je démissionnai du mouvement que j'avais si activement participé à créer, et représenté du mieux que je pouvais. L'Honorable Elijah Muhammad disait que « *la meilleure façon de prouver qu'un verre d'eau est sale, c'était d'en montrer un propre à côté* ». J'étais décidé à aller dans cette voie. À l'annonce de mon départ, tout le monde fut pris de panique. Et je le comprends. Stratégiquement en effet, j'étais la voix et la figure du parti. Et chacun savait que, dans le groupe, personne n'avait mon potentiel oratoire. Les aînés de la communauté, notamment Théophile Obenga (brillant disciple et compagnon de Cheikh Anta Diop), commençaient à me surnommer « l'étoile montante du militantisme noir ». Pour les autres membres du Parti Kemite, se séparer de moi faisait tache, évidemment.

Mais ma décision était irrévocable. Je savais que suite à mon départ, le parti allait se casser la figure et disparaître. C'est ce qui se passa. Sans aucune surprise. Pourquoi ? Parce que, de toute évidence, ces personnes-là n'avaient pas le degré de motivation qui était le mien. Quelles qu'aient

été nos idées, cela n'était pas tout. Le Parti Kemite, pour moi, n'était pas un hobby, c'était ma vie. Après l'épisode du PK, je pris un temps pour me poser, méditer, réfléchir et analyser les faiblesses que j'avais décelées en moi ou dans le PK durant cette époque. J'étais décidé à ne plus tomber dans ce travers qui était de laisser la « démocratie » s'installer dans un tel mouvement. Il fallait une direction ferme, et j'allais l'appliquer. Dès lors, je retournais à L'Harmattan pour y passer encore plus de temps qu'avant, dévorer le peu de bouquins que je n'avais pas encore lus. Le samedi, il m'arrivait de passer la journée entière à lire. Puis un jour, je m'enfermai trois jours sans sortir de mon appartement. Rideau fermé, j'avais une baisse sévère de régime. Je ne voulais répondre à personne. Je me reprochais de n'avoir pas su intelligemment structurer le Parti Kemite. La NOI me manquait, pas forcément religieusement (sur ce terrain, j'avais trouvé l'atonisme), mais d'un point de vue organisationnel. J'avais besoin de cette stabilité dans l'avancement. De cette notion de confiance, de paix. J'avais besoin qu'on partage tous le même idéal, qu'on loue tous un Dieu commun, un Dieu que nous appelions, pour notre part, Atona.

Je voyais la nécessité d'organiser les sœurs de façon séparée des frères, comme dans la NOI. Je me mis à écrire à partir du troisième jour de réclusion dans mon appart. J'ouvris les volets. La lumière m'apparut comme un symbole très subjectif selon lequel après les nuits les plus sombres vient la lumière la plus pure. Je commençai l'architecture d'un nouveau mouvement. Une Tribu, qui compterait des membres uniquement kemites (noirs), et atoniens (philosophie stricte du monothéisme africain). Les hommes seraient des soldats qui défendraient le peuple, et prêcheraient aux nôtres la nécessité de revenir à la racine de notre Histoire (que je pensais être Kemet). Ils seraient rompus aux arts martiaux et aux sports de défense. Je les nommais les « medzatones » (tiré de l'égyptien « fils d'Aton »). En réalité, je ne faisais que retranscrire ce que j'avais appris à travers la branche des FOI (éléments masculins de la NOI) en le mettant à la sauce afrocentriste. Pour ce qui concernait les femmes, je m'inspirai de la branche féminine de la NOI (*MGT, Muslim Girl Training*), en l'imprégnant de kemitisme. Je les nommai les « asets » (du nom Isis, déesse égyptienne).

Je rédigeai le programme (comme pour le Parti Kemite, sauf que cette fois-ci, je n'allais pas laisser la « démocratie » des Grecs, qui donnait le pouvoir aux homosexuels, pédophiles et autres... dicter notre conduite).

Je structurai la future Tribu de sorte qu'elle soit excessivement hiérarchisée. Parce que l'expérience du Parti Kemite m'avait fait détester l'anarchie. Et la solution que je voyais était une rigueur excessive.

J'avais ma vision, et il était question désormais que ceux qui me comprennent me suivent, ou sinon qu'ils s'écartent de ma voie. Pierre Nillon s'était un peu éloigné du terrain. Les recherches le passionnaient, mais il ne voulait plus vraiment s'investir dans l'activisme de terrain. Il sentait d'ailleurs croître mon radicalisme noir. Je respectais son choix de rester à l'écart. Je me disais que pour lui, le chemin s'arrêtait ici.

Lorsque je commençai à parler à mes proches de ma création prochaine de cette nouvelle Tribu, tout le monde se disait que nous n'aurions pas autant de buzz, ni d'audience que le Parti Kemite, qu'exister avec un groupe qui parle d'Atona, etc. n'était pas viable. Persuadé du contraire, je souriais. Je savais que la clef du succès du Parti Kemite n'était pas son programme, mais mon énergie et ma motivation. Et là, je comptais faire deux fois plus d'efforts pour faire grandir ce mouvement. C'est comme si tout ce que je faisais était écrit. C'est ce que mon cœur ressentait en tout cas. J'avais une dévotion pour Dieu l'Unique, que j'appelais Atona. Je lui parlais tout le temps, à ma façon.

Entre-temps, j'allais rencontrer le pilier de mon existence, mon premier et éternel amour, Etuma. Nous avons fait connaissance dans le cadre de nos activités activistes. Une belle femme camerounaise, militante, enracinée dans la tradition. Elle était un peu plus âgée que moi de quelques années et mère d'un petit garçon, Imhotep, qu'elle avait eu très jeune. Naturellement je pris l'enfant comme s'il était le mien. Je l'aimais et l'aime toujours à la folie. Etuma me comprenait. Intellectuellement, nous étions sur la même longueur d'onde. Elle était orpheline et avait connu beaucoup d'épreuves dans sa jeune vie. Je la trouvais magnifique. Elle l'était. Elle allait me faire grandir, mûrir, me permettre de me poser. Aucun guerrier ne peut mener un combat valable sans avoir au préalable trouvé l'harmonie amoureuse. Pourquoi? Parce que l'amour est la source de la vie. Et le combat que je menais, avec ses imperfections sans doute, était pour tenter d'améliorer nos vies en tant que Noirs. Avec elle dans mon cœur, je me sentais incassable. Vers la fin de l'année 2004, j'annonçai sur les médias en ligne que je quittais le Parti Kemite (qui allait ensuite s'auto-dissoudre), et créais un nouveau mouvement, la Tribu KA, la Tribu des

Kemites Atoniens. Je donnai en substance les raisons de mon départ, et conclus mon communiqué en déclarant que ceux qui avaient été choqués par l'activisme radical du Parti Kemite devraient s'éloigner de la Tribu KA, car le PK n'était qu'un en-cas en comparaison de ce que ferait la Tribu KA. Jamais je n'avais annoncé quelque chose d'aussi « prophétique... »

Je connaissais bien la communication et l'art de propager une information. Ma démarche était simple, recruter, et se faire entendre avec la « promotion par le scandale ». Plus tu hausses le ton, plus on t'entend. Plus tu choques, plus on se souvient de toi. C'est mathématique. Notre première action allait dans ce sens. Je savais quels étaient les points névralgiques qu'il fallait toucher pour faire entendre nos revendications. J'étais décidé à ce que la Tribu KA casse avec l'image que renvoyait la population noire au reste de la communauté nationale française, à savoir celle d'une minorité ethnique festive, là pour distraire, danser, ou rire. Je préférais « faire peur plutôt que pitié ». Ainsi, nous décidâmes de faire une petite irruption dans une conférence-débat organisée par l'Amitié judéo-noire.

Qu'était l'Amitié judéo-noire, et pourquoi mener une opération d'intimidation politique (verbale) contre cette association? La réponse est simple. L'Amitié judéo-noire était en réalité une structure factice, créée par des juifs « libéraux », accompagnés de leurs toutous nègres. Elle était née en 2004, pour contrer la volonté croissante d'autodétermination présente depuis 2002 dans la jeunesse noire en France, et dont nous étions, mes camarades et moi, des symptômes cinglants. Habituellement, et depuis longtemps aux USA, une partie de l'élite juive, généralement positionnée à gauche, aimait à se présenter comme philanthrope et amie des Noirs dans leur combat pour les droits civiques. Ce qui, à la base, aurait pu sembler amical se révéla en réalité être un paternalisme quasi congénital, avec la volonté que les revendications des Noirs en Occident restent en surface. En effet, comment expliquer qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, presque toutes les structures disant lutter pour les droits des Noirs aux États-Unis aient été dirigées (soit complètement, soit conjointement) par des juifs prétendument libéraux? La vérité est simple. Ces mêmes juifs libéraux n'ont jamais voulu, et ne voudront jamais que les revendications des Noirs aillent trop loin. Tant que ces derniers aspirent à l'intégration et au métissage généralisé, qu'ils veulent fréquenter les mêmes boîtes et les mêmes restaurants que les Blancs, il n'y a aucun problème, car cela correspond à leur projet

de babylonisation de la société (une société globalisée dans laquelle tout être, au final, doit, à force de contact forcé puis mécanique avec l'autre, se déraciner). Mais dès que les notions de fierté ethnique deviennent trop fortes et les revendications noires trop autonomes, ces élites paniquent, car elles savent parfaitement que ceux qui se sont présentés comme étant les plus grands opprimés de l'Histoire sont en réalité ceux qui ont fait les plus gros bénéfices durant la traite négrière. Leurs peurs viennent donc du fait que les exigences de réparations ne s'adressent pas aux Blancs en général, ni à l'État (des contribuables parfois objectivement innocents), mais à l'élite financière, qui s'est considérablement enrichie en gagnant des sommes vertigineuses sur l'esclavage aux Amériques. *De facto*, en créant un plafond de verre revendicatif, caractérisé par l'arrêt des subventions quand le « Nègre va trop loin », le « juif philanthrope » respire en se disant qu'il ne sera pas trop exposé et qu'on ne révélera pas sa vraie nature... À savoir celle de plus grand négrier de l'Histoire de l'Humanité. Dans l'Histoire, ces juifs libéraux contrôlaient les associations noires antiracistes aux USA, telles que la NAACP, la CORE, l'Urban League, etc. Par contre, ces mêmes philanthropes devenaient immédiatement les ennemis déclarés des « nationalistes noirs » tels que Marcus Garvey et ses partisans, puis la Nation Of Islam... En France, jusque-là, leur seul (mais majeur) pion était SOS Racisme, qui, en 2004, ne dupait plus grand monde. D'où la volonté pour ces illusionnistes (élus sionistes?) de trouver une nouvelle parade.

J'avais 23 ans, et suffisamment lu et vécu pour voir clair dans leurs manipulations. Je vous le dis, je préfère de loin un Blanc raciste qui me dit franchement qu'il ne m'aime pas (et moi, je le méprise en retour, comme ça, « les deux font la paire »), ce qui me permet de me questionner sur mes racines (et de les défendre), plutôt qu'un renard qui, la journée, me fait croire qu'il est mon ami, et qui me croque le bras une fois le soleil couché.

La réunion de l'Amitié judéo noire avait lieu en plein Paris, dans les beaux quartiers. Ce jour-là, le thème de la projection concernait les relations historiques entre les Noirs et les juifs, systématiquement présentées comme amicales. Je fis irruption avec les premiers membres de la Tribu KA, une dizaine en comptant les sœurs, qui allaient devenir la base historique de cette structure. Nous n'étions pas armés, sauf si l'on considère le verbe comme une arme. Sans que quiconque me donne le micro, j'interrompis le meeting (comme toujours à cette époque-là) avec ma grosse voix, et

prévins froidement l'audience qu'elle s'exposait à de graves violences si elle comptait occulter la réalité historique qui est que l'élite juive a activement participé à l'esclavage, et continue, d'une certaine façon, à vouloir moduler le combat politique des Noirs. Quelqu'un tenta de m'interrompre, mais mon regard, et celui des frères, glaça le sang de notre ami yahoud prétendument négrophile. Je conclus mon intervention ainsi : « *La prochaine fois, si nous voyons que vous n'avez pas rectifié le tir, je ne viendrai pas chez vous uniquement pour parler, comprenez qui pourra.* » La foule attendit que nous ayons franchi le seuil de la porte pour commencer à nous huer. J'en souriais. Je savais que psychologiquement, nous avions gagné. Aller attaquer l'élite intellectuelle de la communauté que tout le monde craint montrait que nous n'avions peur de rien (ce qui était vrai). Le message passait, car très clair, mais nous n'allions pas en rester là. Très rapidement, la Tribu KA se fit connaître par ses actions coups de poing et mes « dérapages » verbaux – ultracontrôlés en réalité, car je savais exactement ce que je faisais.

Nous étions l'illustration de cette virilité qui manquait tant à notre communauté. Nous commençâmes, dès lors, à recruter. Des profils divers et variés, des gens studieux, d'autres moins. Tous, à la base, étaient adeptes des religions révélées, mais commençaient à être charmés par l'atonisme que je propageais. Je regrette profondément aujourd'hui d'avoir écarté certains frères musulmans en ayant fait l'amalgame entre les religions qu'étaient le christianisme et l'islam et l'utilisation qu'en faisaient les peuples spirituellement indigents. Que le Tout-Puissant soit clément. En réalité, ce n'était pas tant les religions que ces nouvelles recrues fuyaient et condamnaient (car l'atonisme, au final, en était une, même si elle était recréée), mais plutôt leurs interprétations caucasiennes et arabes négrophobes. Il n'y avait plus à attendre l'autorisation ou l'interprétation des Caucasiens pour prier. Avec l'atonisme, nous étions libres. Nous avions la sensation d'être en relation directe avec Dieu l'Unique.

La vérité est que, dans ma pratique, l'atonisme était, dans le fond, l'islam que j'avais auparavant appris, mais avec une présentation kemite. Les invocations se faisaient en medu netjer. Je maîtrisais tellement les hiéroglyphes (que, comme tant d'autres choses, j'avais appris par cœur) que j'étais capable de faire un grand nombre de phrases en égyptien ancien. J'étais le leader de cette tribu que j'avais créée, couvée, formée. Les medztones et les asets m'appelaient « Fara » (terme en égyptien ancien signifiant

« guide », ou « leader »), que mes détracteurs juifs ne manquèrent pas de rapprocher immédiatement de *Führer*.

La Tribu KA recrutait sous mes ordres de manière hystériquement minutieuse, et il n'était pas rare de nous voir refuser des gens, non pas parce que nous étions trop nombreux, mais parce que nous étions trop exigeants. Ainsi, le groupe atteint, femmes et hommes compris, cinquante inscrits. Si j'avais fait preuve du même laxisme qu'à l'époque du Parti Kemite, on se serait retrouvés sans doute à deux cents. Mais là, c'était de la qualité.

Tous les dimanches, nous organisons nos assemblées (des meetings), au cours desquelles j'enseignais la nécessité pour la communauté de revenir à la racine de son être, à la connaissance de soi. J'avais instauré une fouille à l'entrée de la salle de réunion (là encore, par expérience issue de ma formation dans la NOI). Les réunions étaient interdites aux non-Noirs. Contrairement à ce que la presse a essayé de propager, en aucun cas nous ne refusions l'entrée aux métis, dans la mesure où j'ai toujours affirmé que, conformément à ce que j'avais appris de l'enseignement de l'Honorable Elijah Muhammad, les métis étaient des Noirs.

La sœur Sechen, membre de la direction de la Tribu KA, n'était-elle pas métisse? Évidemment, ces diabolisations avaient pour but de diviser la communauté des afrodescendants à mon sujet. Je laissais couler. Nombreux étaient ceux qui désapprouvaient mes idées, mais qui revenaient régulièrement. Ils disaient aux medzatoes que même s'ils n'étaient pas d'accord avec tout ce que je disais, ma façon de parler les touchait (les « subjuguait », disaient certains). Que tu l'exerces dans la rue ou dans une salle de conférences, l'art oratoire ne change pas. La préparation est la même, il suffit de s'adapter au public. Dès mes premiers pas sur le bitume, je cherchais les mots-clés pour traumatiser les gens. Une fois que tu as débridé le public, tu peux l'emmener danser oralement où tu veux. Encore plus qu'auparavant j'avais conscience de la magie des mots. Entre-temps, je rencontrai quelqu'un qui allait beaucoup peser dans mon exposition médiatique: Dieudonné.

Dieudonné est un frère, métis franco-camerounais, humoriste de génie, qui, dans les années 90, quand j'étais gamin, fut la mascotte de l'anti-racisme (donc de l'élite juive philanthropique), avant de réaliser brutalement, au début des années 2000, qu'il avait été manipulé. Il avait demandé des financements pour réaliser un film sur le Code noir. Le CNC (Centre

national de cinématographie) l'avait durement rejeté, arguant que l'esclavage n'intéresserait personne (ce sont les mêmes qui nous fatiguent chaque année avec un film sur la Shoah pour qu'on n'oublie pas...). Il est d'ailleurs bon de savoir que la plupart des membres du CNC étaient des juifs, philanthropes bien sûr... Dieudonné avait été blessé, et se radicalisait.

Suite à cela, il fit un sketch à la télévision dans lequel il se moquait des colons israéliens responsables d'une barbarie sans nom en Palestine occupée. Dès lors, il fut censuré partout. Dieudo devint la première figure activiste de la cause noire en France. Son projet de société n'était pas du tout le mien. Il aimait les femmes blanches, croyait dans le métissage, l'intégration, se disait français. C'est ce qu'il voulait pour la communauté noire. J'étais contre tout cela, mais je devais tout de même reconnaître que Dieudo était courageux.

Par l'entremise d'une connaissance commune, je fus amené à le rencontrer avec une petite délégation de la Tribu KA. J'avais déjà croisé Dieudo à l'époque de la NOI quand je faisais partie des gardes du corps du frère Kim. Kim et Dieudonné se connaissaient bien (ce qui était fort avec Kim, c'est qu'il pouvait se nouer d'amitié avec n'importe qui). À l'époque de la NOI, je n'avais pas le droit (ce qui était normal vu ma position) de lui parler, j'étais là pour la sécurité.

C'était différent désormais. Nous fîmes connaissance. Notre radicalisme, qu'il ne partageait pas, le touchait néanmoins, car il savait ce que la négrophobie pouvait provoquer. Notre kemitisme était du chinois pour lui. C'était un amuseur public, mais il nous respectait, c'était cela le plus important. Il avait appris nos coups de pression contre les « officines du lobby », et il s'en amusait.

Nous fîmes un marché avec Dieudo: je lui envoyais quelqu'un pour sa sécurité, car il recevait des menaces de mort, et il nous prêtait le Théâtre de la Main d'Or, son théâtre de deux cents places. Nous allions ainsi pouvoir organiser des meetings dans une grande salle (Tamery ne contenait que soixante personnes). J'étais ravi. S'ensuivit une série de meetings qui, comme je m'y attendais, remplirent le théâtre, à la grande surprise de Dieudonné, qui ne pensait pas que la Tribu KA pouvait réunir autant de personnes. De tous les meetings qui eurent lieu au Théâtre de la Main d'Or, et qui sans exception furent des succès malgré le radicalisme viscéral dont je faisais preuve, c'est le dernier qui eut le plus d'écho. Toujours dans ma

stratégie de la promotion par le scandale, je déclarai sur la radio Fréquence Paris Plurielle (FPP) que nous organisions un meeting-débat au Théâtre de la Main d'Or auquel, comme d'habitude, seuls les Noirs pourraient assister, en arguant qu'avant de prôner l'unité avec les autres, il serait temps que les afrodescendants commencent par s'unir entre eux.

Tout le monde savait désormais que la Tribu KA organisait des meetings dans et pour la communauté noire. Nous n'avions jamais été aussi loin dans la démarche d'exclusion des autres. C'était violent, volontairement violent. Mon allocution (un dérapage encore une fois contrôlé) choqua tellement les auditeurs que la radio fut sanctionnée par le CSA pour avoir laissé passer en France un message aussi extrémiste (du jamais entendu pour les Noirs prétendument français...). Une tempête médiatique intracommunautaire s'installa. Dieudonné, en voyage, fit mine de ne rien entendre et de ne rien savoir. Ce n'est qu'après la conférence qu'il condamna mes propos publiquement, annonçant que nous ne serions plus en contact désormais. Tout ceci était officiel. Officieusement, entre lui et moi, rien n'avait changé, et malgré nos profonds désaccords politiques, il m'invitait toujours à boire un verre (de jus en ce qui me concerne) dans son théâtre. Nous étions amis. Avec deux stratégies différentes, mais les vrais se reconnaissent toujours. C'était notre cas à tous les deux.

La Tribu KA organisa donc ce meeting-débat, qui réunit un nombre record de trois cents personnes. Il y avait des gens debout partout. Le débat m'opposait à d'autres personnalités de la communauté noire. J'étais ainsi confronté (nous étions en 2005, j'allais avoir 24 ans) à Stéphane Pocrain, un Noir porte-parole des Verts et chroniqueur chez Ruquier (Pocrain avait un gros buzz en ce temps-là, un buzz qui allait en suite s'effondrer), le slameur intégrationniste Abd Al Malik, et Passou Lundula, un aîné congolais, écrivain. J'étais de très loin le plus jeune du débat, mais la confrontation, comme toujours, m'excitait. Je suis comme ça, l'adversité me stimule. À ma grande surprise, bien que farouchement opposé idéologiquement à Abd Al Malik, ce dernier fut très cordial, tentant bien sûr de défendre son *beefsteak* idéologique digne de « *bénéthon* ». Mais il se comporta en frère. Et je le considérai, dès lors, comme tel... Le public était en furie, comme si c'était un match de boxe. Ce n'était pas si faux, à la nuance près que c'était de la boxe verbale et intellectuelle. J'étais le responsable de cela. J'avais initié ce procédé, je le concède peu unitaire, dans la mesure où ma

propension à clasher avait encore plus sectorisé différentes tendances de la communauté. Il y avait ceux qui se reconnaissaient dans ma façon de procéder, et les autres. Les radicaux, et les modérés. Les indépendantistes noirs, et les intégrationnistes qui en la France gardaient espoir. Compte tenu de notre histoire avec l'Occident, je jugeais cette seconde tendance comme étant une trahison de notre peuple.

Dans cette démarche, je m'étais inspiré de mon grand frère, Khallid Muhammad, qui, jusqu'à sa mort, fustigeait les intégrationnistes noirs qui salissaient la dignité de notre peuple. À partir de là, certains argueront que Kemi Seba divise plus qu'il ne rassemble. Je n'en disconviens pas. En effet, je séparais les chauds des froids, les Noirs qui aimaient les leurs de ceux qui les (se) méprisaient. Je n'avais pas la prétention d'être le leader d'une communauté. Tout juste étais-je celui de la Tribu KA et, à la limite, un porte-voix pour les autres radicaux noirs (beaucoup plus nombreux qu'on ne le croit) qui se reconnaissaient en moi. Les attaques de Pocrain à mon encontre furent virulentes, il me qualifiait de « *démagogue* », libérant les plus bas instincts de la communauté noire, tels que l'homophobie, le racisme, l'antisémitisme (je ne comprenais pas pourquoi il hiérarchisait ces deux catégories, jusqu'à ce que je capte que ceux qui lui donnaient son chèque à la fin du mois étaient... philanthropes bien sûr; -). Il se défendit bien, mais manque de chance pour lui, en débat, j'étais un pitbull sauvage. Sans hurler, je jouais avec le sarcasme et l'ironie que je maîtrisais si bien depuis ma plus tendre enfance pour tyranniser mon contradicteur... Je lui répondis en substance qu'il n'était pas surprenant que le porte-parole d'un parti blanc paternaliste et infiltré jusqu'à la moelle par l'oligarchie, dise exactement ce que cette dernière voulait entendre. Mais que tôt ou tard, il aurait des comptes à rendre non pas à moi, mais à sa communauté. Les deux tiers du public se levèrent pour m'applaudir, pendant qu'un bon tiers me sifflait. C'était fort. Le clash politique ressemblait à des *battles* de rap, sauf que cette fois, l'intelligence et le bagage intellectuel devaient remplacer les rimes. Ma formation dans la NOI m'avait rendu quasi invincible sur le terrain de la confrontation argumentative. Je connaissais les techniques oratoires pour terrasser mon adversaire (même quand il avait raison). J'étais redoutable. À la fin du meeting, qui fut un véritable carton, nous enregistrâmes une nouvelle vague de recrues qui allaient rejoindre la barque kemite atonienne.

Parmi elles, Hery et Karifa. Hery était un doctorant en sciences politiques d'origine camerounaise, ayant grandi dans les coins les plus pauvres de la région parisienne. Il était le fils d'un militant qui s'était battu contre le colonialisme sous les couleurs de l'UPC (mouvement indépendantiste camerounais). Il avait trois ans de plus que moi (cette fois encore, comme dans la NOI et le PK, j'étais quasiment le plus jeune de la Tribu KA).

De prime abord, je trouvais Hery pédant. Après le grand meeting, il était venu à une assemblée dans notre QG de la librairie Tamery à Belleville, et avait demandé à devenir mon conseiller politique. Il avait parlé aux medzatoes, puis à mon amour de femme Etuma, et sollicitait un rendez-vous avec moi. Il avait même laissé son CV. Je me demandais pour qui se prenait ce « renoi » pour venir dire que moi, Kemi Seba, j'avais besoin d'un conseiller politique. Il faut reconnaître que j'étais devenu arrogant au point que je ne pouvais pas imaginer que quelqu'un ait l'outrecuidance de prétendre me conseiller. Il était le contraire de moi. J'étais autodidacte, il était universitaire. J'étais dans le spirituel, lui dans la rationalité. Au départ, clairement, je ne l'appréciais pas. Je le boycottais, mais rien n'y faisait, il insistait. Un jour, face à sa persévérance, je dus céder et eus un entretien avec lui dans le bureau du QG de notre petite Tribu KA. Il me parla d'homme à homme, me dit qu'il appréciait ce que je faisais, que j'avais un don de dingue sur le terrain oratoire, mais qu'il voulait me conseiller, m'aider à être encore plus fort. Il croyait en mon combat. Ça semblait évident. Face à tant de sincérité, je baissai la garde. Il devint mon conseiller politique. Hery était tellement froid sur le plan analytique qu'on l'appelait « Le Glaçon ». Mais sa froideur me permettait d'être encore plus efficient. L'autre recrue de choix de la Tribu KA fut le frère Karifa (le seul qui était plus jeune que moi d'une année). Karifa avait une joie communicative, respirait la bonté, la générosité. On l'appelait « Le Magnétique » car sa beauté physique (je me suis toujours trouvé beau; -)) mais lui, c'était une catégorie au-dessus) était égale à sa beauté intérieure. Il rapportait et pratiquait les sports de combat. Il allait devenir notre protégé sur ces deux terrains-là.

Suite à ce meeting d'une profonde intensité, je fus invité à de nombreuses réunions de militants afros, qui voulaient faire avancer la question noire dans le monde francophone. C'est à cette occasion que je croisai, lors d'une table ronde sur l'Histoire de la lutte des frères aux USA, le chemin de Gaston Kelman, Nègre docile qui aimait plus le maître que le maître ne

s'aimait lui-même. Je lui fis comprendre que si le mépris qu'il m'inspirait était un puits, ce puits n'aurait pas de fond, tant la profondeur de mon mécontentement était grande... Je le contredisais sur tout. Il sortait trop de contre-vérités dans le but d'asseoir ses thèses assimilationnistes. Je le terrorisais verbalement, tout en le fixant du regard. Je dois reconnaître que je faisais preuve de cruauté, car il pouvait lui arriver de dire, de temps à autre, quelque chose de sensé. Mais je ne tolérais pas ses errements intégrationnistes. Je voulais le brutaliser intellectuellement, et je savais comment, par la parole, mettre le public de mon côté en faisant passer Kelman pour ce qu'il était, un vendu à la solde des oligarques d'Occident. À la fin de l'échange, ou plutôt du pugilat, mon regard lui fit comprendre qu'il me donnait envie de vomir. Je ne lui serrai pas la main, et d'une voix rocailleuse, lui dis clairement : « *Fais attention, le bonobo des Occidentaux* ». Il semblait tétanisé. En rentrant chez moi, je me demandai si je n'avais pas été trop méchant, mais je balayai cette pensée : car laisser proliférer ce genre d'idées au sein d'une communauté où faire preuve de virilité politique et d'affirmation de soi était déjà un exploit serait tout simplement suicidaire pour l'avenir de nos enfants.

Deux mois après le meeting, un guerrier d'élite originaire de Côte d'Ivoire nous rejoignit. Konga. À l'heure où j'écris ces mots, je n'ai pas encore rencontré pareil combattant, capable de briser un homme avec la seule force de son poing. La Tribu KA grossissait (soixante-dix activistes s'étaient inscrits en 2005), et continuait à faire parler d'elle avec ses actions coups de poing et mon discours tonitruant. Je tenais à ce que les frères de la Tribu KA fassent des exercices physiques, qu'ils soient rompus à toutes les épreuves. Il n'était donc pas rare de voir certains d'entre nous pratiquer le pencak silat, le vale tudo, etc.

Toujours dans ma stratégie de tuer le feu par le feu, je rédigeai un communiqué à la fois satirique et extrême sur le plan politique, intitulé *le Bal des Vendus*. J'y pointai du doigt tous les aînés de la communauté (ou qui lui étaient liés) ayant préféré travailler avec l'élite juive philanthrope plutôt que se battre pour les nôtres. Logiquement, cela ne calma pas l'ambiance puisque parmi eux nageaient de très gros poissons, tel le très influent et très sarkozyste blanc Patrick Karam qui s'était retrouvé, comme par magie, à la tête du Collectif DOM (association censée défendre le droit des Noirs aux Caraïbes). Pour moi, et pour beaucoup d'autres, ce Karamel

agissait comme un colon, mais personne n'osait le remettre à sa place. Il se répandait en propos méprisants sur les Africains, et appuyait la division entre les Noirs des Caraïbes et ceux natifs d'Afrique. Sa démarche, grave, m'était totalement insupportable. Je le tabassai donc à l'écrit, et il reçut mon message cinq sur cinq. Complètement ulcéré d'être ainsi malmené par un petit Nègre qu'il jugeait « *arrogant et dangereux* » (ses mots), Patrick Karam m'intenta un procès. Il ne se doutait pas qu'il ne pouvait me donner meilleure tribune. Nous nous rendîmes massivement au tribunal. Karamel était là. Pour moi, c'était la conférence de presse qui précédait un match de boxe. Ce n'était qu'une audience de fixation, mais la tension était palpable, et les flics, éberlués de voir dans nos rangs autant de détermination, se tenaient là, passifs. On ne pouvait pas toucher à un membre de la Tribu KA. J'intimidais Karamel, et avec mes mots, j'anéantis psychologiquement ce négrophobe. Je lui lançai : « *Tu n'es plus sur ta plantation Patrick, tu es en face des Negs maintenant, pas ceux qui aiment te lécher les pieds, mais ceux qui sont capables de te brûler vif si tu continues à nous manquer de respect.* » Il avait peur. N'écoulant que son courage, il alla se plaindre auprès de la police, affirmant que je l'avais menacé de mort. Même les Nègres qui l'accompagnaient avaient pris leurs distances et s'étaient éloignés de lui. Puis tout le monde entra dans la salle d'audience. Je ne le quittais pas du regard. Lui fuyait le mien. Tout alla très vite. Mais je ne pus empêcher l'inévitable à la sortie de l'audience. La plupart des petits copains de Karamel avaient fui, et abandonné de fait leur maître blanc. Et là, Karamel se fit quasiment lyncher par toute notre équipe. Même les sœurs lui crachaient dessus. Ridiculisé et quasi bousculé, il s'enfuit dans les escaliers sous escorte policière. À la lecture de ces lignes, certains nous accuseront d'avoir été trop violents. Peut-être. Mais certainement pas aussi violents que les mots de ce Caucasien qui, systématiquement, avait pour but de diviser les Noirs des Caraïbes et les Noirs d'Afrique. Quelques mois plus tard, il retira sa plainte.

N'ayons pas peur des mots, la Tribu KA était une structure qui pouvait tuer quelqu'un si nous pensions qu'il le méritait. Notre réalité était toute autre que celle de la République française. Nous étions dans l'excès, c'est vrai. Des années plus tard, je le reconnais. Simplement, malgré notre démarche radicale, nous ne faisons pas contrepoids face à la spectaculaire négrophobie qui étouffait notre peuple depuis des siècles. Et je ne dis pas

cela en tant que victime, mais en tant qu'observateur et acteur de la lutte pour la défense des miens. Lorsque nous marchions en groupe dans la rue, la moindre remarque négrophobe était d'emblée suivie d'un cassage de gueule. Nous nous considérions comme la réponse à quatre siècles de colonisation et d'esclavage. Nous étions la sanction de nos ancêtres. En tout cas, c'est ainsi que nous nous voyions. Nous étions dans notre monde, mais ceux qui sentirent nos poings à cette période purent constater à quel point nos coups étaient réels. Nous nous sentions forts au point que nous étions capables de briser n'importe qui. C'était d'ailleurs le cas.

Les gros médias commencèrent à se pencher sur notre cas, car le buzz était dans la rue, toute personne intéressée par la communauté noire de France parlait ou entendait parler de nous. France Ô (à l'époque RFO) d'abord fit une interview de moi, dans laquelle je donnai ma vision de la communauté noire. Je fus interrogé par deux journalistes. Un Noir et un Blanc. Le constat que je vais faire est pathétique, mais dans ces cas-là, le plus hostile était toujours le Noir, rarement le Blanc. Après tout, c'est simple, le Nègre journaliste n'avait aucune envie d'être affilié à nous. Il voulait garder son métier, alors que le Blanc, hostile ou pas (le plus souvent hostile, soyons clair) faisait son boulot jusqu'au bout. Les deux personnes qui m'interviewèrent pour ce reportage diffusé à une heure de grande écoute étaient un certain Sylvère-Henry Cissé, un Noir intégrationniste qui travaille aujourd'hui sur Canal +, et un certain François Rabaté. À ma grande stupeur, Rabaté semblait passionné par ma vision des choses, ma démarche de reconstructionnisme à travers l'atonisme et le kemitisme. Ce n'était pas tant l'idéologie qui le choquait, mais surtout le fait qu'un jeune homme de 24 ans puisse avoir créé tout cela seul. Je le sentais sincère. Cissé, au contraire, tentait de railler ma démarche. Je lui répondais avec un tel mépris qu'il en devenait agressif. À la fin, son maître Rabaté dut le calmer. C'était marrant. J'aimais le clash intellectuel, donc j'étais un bon client pour ceux qui en demandaient... Ce premier gros reportage TV provoqua, chez une frange de la communauté noire, à la fois sympathie et défiance à notre égard. Et ce n'était pas fini, d'autres allaient suivre. Canal +, qui avait aussi entendu parler de la Tribu KA, mena contre nous une opération qui se révéla en fait être une publicité « monstrueuse » pour nous.

En effet, comme je vous l'ai dit, chaque dimanche, nous organisions, à Belleville, des assemblées. Sachant que seuls les Noirs étaient autorisés à y

assister, Canal + envoya des journalistes noirs infiltrer nos assemblées pour faire une caméra cachée. De toute évidence, la fouille à l'entrée n'avait pas été bien effectuée. Bizarrement, ce jour-là, de nombreux soupçons se posèrent sur deux Noirs du public, qui semblaient gênés, stressés. Ils n'étaient pas tranquilles. Je fis d'ailleurs allusion à eux dans mon sermon, de manière à peine voilée, évoquant de « potentiels espions dans la communauté »... Ils partirent avant la fin du meeting, confirmant nos impressions. Un frère voulut les arrêter, mais je lui donnai l'instruction de les laisser. Ils n'étaient pas une menace pour nous.

Quelques jours plus tard, en pleine période de controverse concernant Dieudonné (qui venait encore de franchir la limite des contours de l'Étoile jaune...), je m'invitai, avec quelques membres de la Tribu KA, dans son théâtre. Dieudo venait de faire son fameux sketch sur le colon israélien, sketch qui n'était pas passé, et au sujet duquel il était attaqué de toutes parts. Il avait été lynché médiatiquement par Marc-Olivier Fogiel, animateur de France 3, qui s'était adressé à lui en tenant des propos insultants vis-à-vis des Noirs : « *Dieudo, ça te ferait rire si on faisait un sketch se moquant de l'odeur des Noirs ?* » Avec des membres de la Tribu KA, je me rendis au meeting de soutien de Dieudo. Notre arrivée glaça l'ambiance. La raison était simple. Le public de Dieudo était à l'image de son message social : métis-solâtre. Antisystème, mais républicain et prométissage. Il était évident que l'arrivée de la Tribu KA ne faisait pas plaisir à tout le monde. Le rappeur Disiz La Peste était présent. Je pris la parole pour exprimer mon soutien à Dieudo, sentant la défiance de part et d'autre dans le public de ce théâtre dont je connaissais les recoins comme ma propre maison. Mais comme souvent dans ces cas-là, les quelques mots de mon speech anéantirent l'adversité. J'affirmai qu'on devait arrêter de se sentir blessé parce que Fogiel ne nous aimait pas. J'ajoutais, volontairement provocateur à l'extrême, que Fogiel étant « *juif, homosexuel et blanc, qui était le plus à plaindre entre lui et nous ?* » La moitié de la salle, y compris ceux qui m'étaient hostiles au départ, se leva et m'applaudit bruyamment. Politiquement c'était violent, car pour la première fois en France, des Noirs regardaient avec condescendance la communauté des puissants, et lui faisaient comprendre que nous n'avions, en réalité, rien à leur envier. Les caméras de Canal + étaient là. Tout comme la semaine suivante devant les studios de France 3, lorsque Dieudo organisa une petite manifestation contre Marc-Olivier Fogiel.

Je n'aimais plus manifester pour rien, mais je voulais apporter mon soutien à un frère qui était devenu mon ami. Cette fois, je ne vins qu'avec les dirigeants de la Tribu KA. Dès notre arrivée, les caméras de Canal se ruèrent sur nous, pour savoir pourquoi nous étions là. Je leur répondis que nous étions venus défendre un frère persécuté dans les médias. Que durant l'esclavage, les Negs marrons s'entraidaient, même s'ils ne s'entendaient pas sur tout. C'était ce que je tentais de faire avec Dieudo. Comme il faisait nuit, la lumière des caméras attira tous les manifestants autour de nous pendant l'interview. À la fin, les gens, blancs comme noirs, nous applaudirent, malgré la dureté de nos propos... Environ deux semaines plus tard, un dimanche, je reçus le coup de fil d'un frère qui ne pouvait pas venir à nos meetings hebdomadaires, car il était malade. Il venait de voir un reportage sur Dieudonné et la galaxie militante noire autour de lui. Trois axes y étaient présentés : d'abord Dieudonné lui-même, puis les modérés, représentés par un collectif de rappeurs nommé La Brigade, qui allaient créer par la suite la Brigade Anti-Nérophobie. Ils étaient menés par un certain Franco. Pour botter en touche les accusations de communautarisme, l'un d'entre eux répondit aux journalistes qu'ils ne se battaient pas uniquement contre la nérophobie, mais contre toutes les formes de discriminations, y compris l'homophobie. Je ne sais pas si ce frère, ami de Franco, pensait ce qu'il disait, mais ses propos n'allaient pas dans le sens de la revalorisation des nôtres, à mon avis... et enfin, les extrémistes noirs, représentés par moi-même, Kemi Seba, le leader de la trop « pro-black » Tribu KA. Mon interview devant les studios de France 3 fut diffusée, ainsi que des images durant mon speech au théâtre, et, stupeur, mes propos tenus dans le cadre de nos assemblées dominicales à Belleville. Mais le problème pour les médias était que je ne tenais pas de double discours. À la limite, mes propos étaient idéologiquement plus radicaux devant les caméras qu'en dehors. Ainsi, rien de ce que je pus dire ce jour-là ne choqua quiconque nous connaissait déjà. Dans mon sermon, je fustigeais le principe du deux-poids deux-mesures s'appliquant au traitement de faveur réservé à la communauté juive comparé à celui que connaissait la communauté noire. Mon discours, en revanche, dut choquer toutes celles et ceux qui ignoraient tout de nous. Le lendemain sur Internet, tout le monde parlait de nous avec une question récurrente : « Connaissez-vous le Hitler noir Kemi Seba et ses nazis de la Tribu KA » ? Le buzz était retentissant. Et

le succès d'estime continuait de croître, sans pour autant que cela se transforme en recrutement massif (les conditions étaient trop strictes). Ce qui est certain, c'est qu'en cette période de 2005, c'était carton plein. Tous les grands journaux français (*Libération*, *le Figaro*, *France Soir*, etc.) commençaient à parler de nous.

Pour ma part, je voulais une famille activiste, je l'avais trouvée avec les cadres de la Tribu KA. Ce noyau, si important pour moi, était composé de Kwame Ptahotep Touré, Hery Djehuty Sechat (qui s'est au final, vite fait sa place en tant que conseiller en géopolitique), Karifa, Etuma, Sechen, Konga, Fari Taharka et Djeser. Aujourd'hui, beaucoup se targuent d'avoir été membres de la direction de la Tribu KA. Il n'en est rien. C'était mon mouvement, que j'avais créé, couvé, fait seul de A à Z courant 2004, avant d'en ouvrir les portes à d'autres. J'en étais le leader, qui seul pouvait nommer les membres de la direction. Personne d'autre que celles et ceux cités ne firent partie de la direction de la Tribu KA. Autour de ce noyau gravitaient ceux qui assuraient la sécurité. Certains étaient fidèles et sincères dans leurs engagements, d'autres étaient là parce qu'ils avaient senti le buzz de la Tribu ou son potentiel. J'étais presque le plus jeune, mais trop expérimenté pour ne pas connaître les agissements des frères dans le milieu militant. J'en voyais arriver à des kilomètres. Si je n'avais pas tout verrouillé, les problèmes du Parti Kemite, avec l'anarchie dès qu'il y a une once de pouvoir, auraient resurgi. Mais la Tribu KA agissait tel un ordre fermé. Pas de piratage possible dans le leadership, ou de coup d'État à la Mobutu. Généralement, plus tu es exposé médiatiquement, plus, auprès du peuple, tu vois croître quatre tendances : ceux qui t'aiment, ceux qui te haïssent, ceux qui t'ignorent et ceux qui te jalouent. Je n'avais pas, et je n'aurai jamais aucun problème avec les trois premières tendances. Mais je mépriserais toujours les tarés dans ma communauté qui peuvent éprouver de la jalousie alors que je me bats aussi pour eux... Je ne citerai personne, mais les concernés se reconnaîtront.

La diabolisation médiatique augmentait notre audience au sein de la communauté et allait entraîner un sentiment d'opposition (et de jalousie ?) de certains afrocentristes. Tout le monde savait que dans ce milieu, nous étions la seule organisation noire de terrain capable de hausser le ton, la seule qui avait fait parler de « kemite » dans les médias. Être le mouvement politique noir considéré comme étant « de rue », les docteurs de la loi, nos

« pharisiens » afrocentristes français le toléraient. Mais le fait que la presse nous considère comme quasiment le seul mouvement kemite/afrocentriste en avait rendu certains fous de jalousie. Je le comprends. Mais ces derniers, avant notre exposition, ne nous tendaient pas la main non plus, ou du moins très peu. À peine nous invitaient-ils, parfois, à parler chez eux, nous trouvant trop radicaux, trop fermés. Ils pensaient que nous ne nous ferions jamais entendre du système en agissant comme nous le faisons. De toute évidence, les faits leur donnaient tort sur ce point. C'était le retour de bâton, auquel je croyais depuis longtemps...

Ces mêmes docteurs de la loi (à la tête de divers instituts afrocentristes, notamment un s'appelant Africa-Mythe) ne pouvaient nous attaquer sur nos actions concrètes contre le système, car ils n'avaient pas le dixième du courage que nous avons, encore moins le buzz médiatique, mais ils pouvaient s'opposer à nous idéologiquement... Ou du moins tenter... C'est ainsi qu'à cette période plus qu'auparavant, ils mirent en avant le fait qu'ils prônaient un « kamitisme polythéiste » arguant qu'ils croyaient au Dieu Amon-Ra, et au panthéon égyptien dans son entièreté. Ils ajoutaient qu'on ne pouvait se dire kemite et monothéiste, à moins d'être dans l'hérésie. Sans vouloir trop m'étaler sur des débats idéologiques kemites qui ne méritent pas d'être exposés en long et en large dans cet ouvrage (et qui n'intéresseraient pas grand monde du reste), il était évident que nous étions visés, avec notre philosophie monothéiste africaine qu'était l'atonisme. Ce plaisir de s'opposer à ce qui existait, je ne le comprenais pas. Au lieu de soutenir, de rejoindre ce qui se faisait pour être encore plus forts, ils préféraient s'opposer, alors qu'aucun grand média ne les calculait... Enfin, c'était leur choix, et je dois reconnaître que vu mon caractère, il n'était peut-être pas facile pour ces derniers de se ranger de mon côté.

Ce que malheureusement, ces docteurs de la loi afrocentristes parisiens ne comprenaient pas, c'est que dans l'ésotérisme égyptien, contrairement à ce que les Occidentaux égyptologues disaient et répétaient, l'atonisme et l'amonisme étaient les deux facettes d'une même médaille. Plus qu'un monothéisme, l'atonisme était en fait un hénothéisme dans la mesure où il englobait tous les autres « dieux égyptiens » qu'il englobait au sein du seul disque solaire, Atona, qui, lui, était visible du monde entier. Tandis que l'amonisme comptait en son sein le même nombre de dieux, mais côte à côte (ils n'avaient pas fusionné), et Amon, le Dieu suprême, était caché

des autres, retiré. Bref, c'était une querelle pour être une querelle, je dirais même une quenelle, car on aurait pu être encore plus forts sans jalousie... Tant pis, me dis-je, et il est vrai que moi non plus, je ne les ratais pas...

Quelques mois plus tard, une affaire au retentissement médiatique énorme devait encore faire parler la Tribu KA, et exposer notre philosophie séparatiste et proafricaine. Un jeune juif vendeur de portables du nom d'Ilan Halimi fut enlevé, séquestré, torturé et assassiné par un gang dénommé le « Gang des Barbares », basé à Bagneux. Le crime était horrible, barbare, et pour moi, le gang en question portait bien son nom. Cette bande était dirigée par un certain Youssouf Fofana, un Noir qui voulait rançonner la famille d'Ilan Halimi. Je devais apprendre par la suite que l'affaire n'était pas si simple que ce que les médias nous présentaient, mais cela ne changeait rien au problème de fond qui était que Fofana allait être jugé pour son présumé crime. Je dis « présumé », car tant qu'il n'avait pas été jugé, comme tout le monde, il était présumé innocent.

Je ne comptais pas intervenir jusqu'à ce que je découvre qu'au cours de la manifestation en hommage à Ilan Halimi, le Betar et la LDJ, des milices juives extrémistes dont je n'avais jamais entendu parler auparavant, avaient agressé des Noirs au seul motif qu'ils étaient noirs... comme Youssouf Fofana. Ces mêmes milices n'en étaient d'ailleurs pas restées là, et avaient scandé : « *Youssouf Fofana, sale Nègre, les juifs auront ta peau* ».

Nous l'avions appris par les Noirs molestés qui, ayant eu vent de nous dans les médias, nous avaient contactés par mail. C'en était trop. Beaucoup trop pour moi. Je tolérais déjà très difficilement les juifs philanthropes, paternalistes pour la plupart, j'avais maintenant à faire à leur pendant d'extrême droite... Je devais apprendre par la suite que ce pendant d'extrême droite était le centre de formation de ces futurs philanthropes... n'est-ce pas Julien Dray? Je ne voulais qu'une chose, les pulvériser. Je ne pouvais tolérer que quelqu'un s'en prenne à notre peuple si facilement, car j'avais (et j'aurai) toujours la sensation que c'est moi que l'on touche. Je ne supportais pas non plus que Fofana, toute crapule qu'il fût, se fasse traiter non pas de « sale meurtrier », mais bel et bien de « sale Noir ». Je voulais faire passer un message à tous ceux qui pensaient qu'on pouvait parler des Noirs de cette façon, c'est-à-dire nous injurier impunément. Je décidai d'adresser un communiqué à toutes les structures juives, philanthropiques ou d'extrême droite, pour n'exclure personne...), présentes à la manifestation.

Ce communiqué, que je rédigeai soigneusement en y mettant mes ingrédients favoris (mes vérités, mâtinées de sulfure, de provocation et de menaces toujours strictement *borderline*), disait ceci : « *Que notre frère soit coupable ou pas, nous vous prévenons que si d'aventure il vous prenait l'envie d'effleurer ne serait-ce qu'un seul de ses cheveux, au lieu de lui laisser avoir un procès équitable, nous nous occuperions avec soin des papillotes de vos rabbins* ». Ce mail fut adressé au CRIF (Conseil représentatif des Institutions juives de France), ainsi qu'à toutes les autres organisations juives de France. Ce qui, bien évidemment, leur déplut fortement. Vous rendez-vous compte, un jeune Nègre qui avait le toupet de faire ce communiqué politique en pleine période d'intense émotion (imposée), et de drame national (forcé). Sans tergiverser, les associations concernées contactèrent directement le ministère de l'Intérieur (leur employé) pour me mettre hors d'état de nuire. Je savais qu'en envoyant ce mail, j'allais personnellement m'exposer à de nouvelles tensions politiques, mais ce qui suivit dépassa ce que j'avais pu imaginer. Pour la première fois, je fus cherché à mon domicile à 6 heures du matin par la Section Antiterroriste du 36, Quai des Orfèvres, dirigée par le commandant Lorient. On me menotta devant Etuma, attristée mais vaillante face à ce qui se passait. Par la suite, j'appris que l'affaire de mon mail suivi de mon arrestation allait de nouveau être surmédiatisée par les chaînes de France Télévisions, TF1, France Info, *le Figaro*, *le Parisien*, *Libération*, etc.

De tous les policiers que j'avais déjà eu l'occasion de rencontrer dans ma vie (j'avais 24 ans), ceux de la SAT étaient de loin les plus courtois, les plus éduqués, les plus cultivés. Être arrêté par eux avait, il est vrai, quelque chose d'étourdissant, qui mettrait la pression à n'importe qui, mais je le vivais normalement. Je me demandais si, sur la plantation, les Negs rebelles étaient aussi bien traités que moi du temps de l'esclavage. La réponse, je la connaissais déjà, et donc, dans ma colère intérieure, je faisais profil bas.

Une fois dans leurs locaux, les policiers, malgré leur courtoisie, vou lurent évidemment m'intimider, sauf le commandant Lorient, le chef de la SAT, qui, je le sentais, était très perplexe devant le fait que les plus hautes autorités avaient exigé de lui qu'il aille chercher un homme noir de 24 ans, n'ayant jamais commis aucun attentat et dont le seul crime était de tenir des propos publics systématiquement *borderline*. Ils m'interrogèrent sur ma philosophie, ma vision de la lutte. Je leur donnais tellement l'impres-

sion d'être à l'aise dans mes déclarations que les flics qui prenaient ma déposition me demandèrent en souriant de faire des réponses plus courtes, que ce n'était pas une interview, même si on parlait beaucoup de moi et de la Tribu KA dans la presse. Tout le monde rit. Au final, les policiers étaient vraiment interloqués de constater qu'avec mon casier judiciaire vide, ma culture générale, ma politesse et ma capacité à m'exprimer dans un parfait français (cas rare selon eux), je puisse me retrouver là. De plus, la manière dont le « gamin » que j'étais avait pu monter une structure de jeunes Noirs si disciplinée les fascinait (à part l'un des inspecteurs dont je devais par la suite apprendre qu'il était juif). Et tout ce qui avait trait au kemitisme, qui leur était totalement étranger, les amusait beaucoup. Je dus passer soixante-douze heures en garde à vue dans les cellules de la SAT. Le commandant Lorient était en contact direct avec le ministre de l'Intérieur, et ils parlaient de moi. Cela faisait bizarre. Il s'agissait, pour ces hauts fonctionnaires de police, de prouver que mon communiqué était un appel à la violence et au terrorisme. Mais étant doté d'un zeste d'intelligence, je savais que chaque mot employé allait peser pour éviter les poursuites. Pour cette raison, dans ce texte, brutal il est vrai, j'avais habilement mis l'accent sur le « SI » : « *Que notre frère soit coupable ou pas, nous vous prévenons que SI d'aventure il vous prenait l'envie d'effleurer ne serait-ce qu'un seul de ses cheveux au lieu de le laisser avoir un procès équitable, nous nous occuperions avec soin des papillotes de vos rabbins* ». Le « SI » revêtait un caractère vital, car il signifiait que nous exigions que Youssouf Fofana ait un procès et qu'il ne soit pas agressé avant. Ma prise de position était, certes, à contre-courant (personne à cette époque n'osa cette démarche, alors que ce que je disais relevait du simple principe de justice), mais sincère. Et, surtout, non condamnable. J'avais réussi à passer entre les mailles du filet et, de ce fait, aucune poursuite ne pouvait être engagée contre moi. La section antiterroriste me relâcha, toujours avec courtoisie. J'avais été bien traité, je dois le reconnaître. Mais nous allions nous retrouver quelques mois plus tard.

Cette affaire accrut la reconnaissance dans la *street*. À ma sortie de GAV Quai des Orfèvres, proche de Châtelet, je me dirigeai vers mon parc qu'était le Forum des Halles. Beaucoup de frères et sœurs me reconnaissaient et me saluaient. J'avais, en réalité, exprimé tout haut ce que beaucoup n'osaient dire. Aucun, bien sûr, n'allait rejoindre la Tribu KA (trop fermée, trop paramilitaire et trop sectaire pour eux), mais le succès d'es-

time grossit de manière exponentielle. J'étais pour beaucoup ce jeune Noir de 24 ans, radical et passionné, éloquent, mais surtout sincère, trop sincère selon certains. Je croyais en mon bon droit. J'avais la vérité avec moi. Je le pensais. Et malgré mes méthodes brutales d'un point de vue politique, je le pense toujours aujourd'hui. Le buzz n'était pas du goût de tout le monde, et bizarrement, au moment où tous les gros médias français parlaient de nous, le seul média de la communauté qui jouissait d'une petite notoriété avait décidé de faire une croix sur mon actu. Et je le comprenais. C'était le site grioo.com (paix à son âme, il n'a plus aucun buzz aujourd'hui, même s'il tente désespérément de continuer à exister). J'avais en effet, quelques mois plus tôt, croisé un certain Paul Yange, journaliste à grioo.com, qui me détestait et ne s'en cachait pas, contrairement à son rédacteur en chef Hervé Mbougou, qui sans doute pensait la même chose, mais avait au moins le tact de ne pas l'exprimer en public. Je le vis donc à la Fnac des Halles, mon coin (j'avais dragué trop de filles à cet endroit). Il était en train de discuter avec des frères qui consultaient des livres au département Afrique. Me reconnaissant, ces derniers me saluèrent, et là, Yange voulut faire son intéressant. Il déclara que j'étais un brasseur de vent, que j'avais peut-être du buzz, mais que j'étais un pur démagogue. Ce que disait Yange ne me faisait ni chaud ni froid, et je souriais en le regardant avec un profond mépris. Mais soudain, j'eus un petit déclic : comment ce type pouvait-il me parler avec aussi peu de respect ? Était-ce normal ? La réponse étant non, en une fraction de seconde, toujours avec le sourire, pendant qu'il s'excitait et parlait fort, je le cognai au visage faisant voler ses lunettes. Il roula par terre comme un gros tonneau vide. C'était plus fort que moi, Le Nerveux avait repris le dessus. Il ne pouvait pas me manquer de respect sur mon terrain sans que je le cogne. Ainsi soit-il. La police de Châtelet arriva sur les lieux – j'étais une vieille connaissance pour eux, et même si je n'avais jamais été condamné, ils m'avaient contrôlé une centaine de fois quand j'étais plus jeune. Mais je m'étais volatilisé, à la Batman après une opération réussie. Hors de question pour moi de me retrouver encore dans les faits divers pour avoir toisé ce vieux type. Plus tard, j'appris que dans tout le magasin on racontait que Kemi Seba avait tabassé un mec dans le Forum. Cet acte allait mettre un terme définitif à toute relation avec Grioo. Cela ne me posait aucun problème, car je savais les propos très hostiles qu'ils tenaient sur mon compte dès que j'avais le dos tourné. Je

n'avais, de toute façon, plus besoin d'eux pour fonctionner. Les médias de l'ennemi, même en me diabolisant, me relayaient bien plus puissamment que ces détracteurs noirs...

La presse avait un tel effet de résonance que tout cela finit par arriver aux oreilles du directeur de l'école dans laquelle je travaillais comme surveillant depuis ma majorité. Il me fit part de son inquiétude de savoir qu'au sein de son établissement travaillait quelqu'un dont les positions étaient si extrêmes. Tout le monde dans l'école savait que j'étais un militant défendant les droits des Noirs, et m'avait vu à la télé, mais jamais on ne m'avait entendu tenir dans les médias des propos aussi radicaux présentés comme antisémites. L'atmosphère était plus que tendue. De nombreux collègues animateurs, suite à l'entrevue avec le directeur de l'école, me conseillèrent de quitter ce boulot, arguant qu'on allait tôt ou tard me coller une affaire créée de toutes pièces où je serais accusé d'avoir tabassé des enfants juifs, ou d'en avoir abusé sexuellement (le comble vu mon parcours)... Sentant le danger, je consultai l'état-major de la Tribu KA, qui m'encouragea vivement à démissionner. La Tribu pourvoira à mes besoins.

À cette période – je serais presque tenté de dire « logiquement » – les menaces de mort augmentèrent de manière significative, 90 % d'entre elles provenant de juifs d'extrême droite (Betar et Ligue de Défense Juive). Sans doute voulaient-ils se faire les dents sur moi, avant de vieillir et de se présenter comme de respectables et paternalistes juifs philanthropes. Leurs menaces de mort inondaient ma boîte mail, je n'avais jamais donné le numéro de téléphone de mon domicile, mais tous les juifs extrémistes de France et d'Israël l'avaient. La police était parfaitement au courant, mais ne faisait rien. Avec cette lettre, j'avais mis un grand coup de pied dans la fourmilière et je ne comptais pas en rester là... Je ne craignais pas pour ma vie, mais il était hors de question que quiconque touche à un seul cheveu de ma famille. Etuma était enceinte de mon premier bébé, ma fille Sathérou. Il était impensable que je laisse un désaxé venir faire je ne sais quelle folie chez moi. Je me procurai donc, sans en avertir personne, une arme à feu que je gardais constamment sur moi. J'avais mes medzatonnes, mais j'étais bien conscient que face à une arme à feu, ils ne pourraient rien pour moi. Il fallait donc que je me protège.

Entre-temps, je décidai, avec Etuma, de créer l'École d'Hor (du dieu égyptien et messianique, Horus ou Herou, fils du roi Osiris/Ausar et de la

reine Isis/Aset), une école pour enfants noirs, rattachée à la Tribu KA. Le but étant de faire de ces petits des adultes solides, responsables. Très vite, les enfants des personnes assistant aux assemblées de la Tribu KA furent inscrits, et les séances commencèrent avec un certain succès.

Les web médias juifs eurent tôt fait de déclarer que ces jeunes noires étaient des nazis. Peu m'importait. Le plus crucial était d'éduquer nos petits sur l'Histoire du monde noir. La Tribu KA continuait ses réunions hebdomadaires, moi mes sermons et mes communiqués provocateurs, avec, toujours, l'objectif de réveiller les miens (du moins ceux qui dormaient) et les revaloriser. Quant à mes ennemis, leurs menaces de mort allaient crescendo. Sans doute pensaient-ils m'intimider. Ils m'amusait. Parfois, quand ça se passait au téléphone, je tapais la discute avec mes courageux interlocuteurs cachés au bout du fil, et je les provoquais. Je les faisais sortir de leurs gonds. Et au fil de la discussion, ils avaient de moins en moins de choses à dire. Ils ne comprenaient pas comment je pouvais être rompu à tout ça. Ces gens avaient l'habitude de terroriser les gens. Mais là, la terreur avait changé de camp.

Les policiers de la SAT avaient, depuis l'affaire Fofana/Halimi, reçu l'ordre de me surveiller (je devais l'apprendre lors de ma prochaine arrestation). Un dossier « Mouvance Kemi Seba » avait été tout spécialement créé. Il s'ajoutait à la pile de dossiers sur les Corses, les Basques de l'ETA, les islamistes... Il s'agissait, pour ces hauts fonctionnaires de police, de savoir si j'étais prêt à passer à l'action directe face aux philanthropes juifs et à leurs rejetons extrémistes de droite. Puis en mai, la démarche de mes ennemis virtuels passa à la vitesse supérieure. D'autres Noirs furent lâchement et violemment tabassés par le Betar Tagar et la Ligue de Défense Juive. Comme pour la première affaire, nous fûmes contactés par les frères agressés. De leur côté, nos amis juifs d'extrême droite continuaient à m'appeler pour, cette fois, se vanter de leurs faits d'armes. Ils me disaient que si je n'étais pas content et que je voulais leur demander des comptes, je pouvais très bien venir les rencontrer, il suffisait de demander. Je ne répondis pas... stratégiquement. Je voulais qu'ils se croient puissants au point de penser que nous n'oserions jamais les attaquer. Quoi de plus fort que de les prendre par surprise, à leur propre jeu ?

Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que ces milices étaient, avant notre intervention, considérées par la rue comme terroristes. Elles avaient déjà

poignardé des commissaires, tabassé des journalistes, et brisé les os d'innombrables bandes de banlieue (du 94 ou du 93) dites violentes. Elles ne pouvaient donc pas imaginer une seconde que je relève le défi.

Etuma était enceinte jusqu'au cou. Je me disais que partir demander des comptes à ces cafards était risqué, mais que je ne pouvais pas faire autrement. J'étais un homme, ou je ne l'étais pas. Deux semaines avant la date que j'avais choisie pour notre riposte, je réunis tous les membres de la Tribu KA, pour leur expliquer mon plan face à ces ordures. Je demandai à tout le monde d'être présent. Et bien sûr, le jour choisi pour l'action, beaucoup de medzatonnes avaient autre chose à faire... La semaine suivant la réunion, il y avait déjà des défections. Certains s'étaient trouvé d'autres occupations, et séchaient l'assemblée, ce qui ne s'était jamais produit... J'en souriais... L'être humain peut faire tout ce qu'il veut, gonfler ses muscles, mais le mental dépend d'autre chose que des haltères. Il dépend souvent du vécu. Le mien s'était forgé depuis tout petit, à l'époque où en la vie je ne croyais plus. J'eus tout de même la surprise de voir que d'autres, présents depuis peu et qui étaient loin d'avoir gagné ma confiance (je savais que les autorités cherchaient à nous infiltrer de manière maximale), étaient partants pour participer à l'action. Cela me touchait. Chacun était conscient du côté périlleux de cette expédition, qui pouvait s'avérer punitive pour tout le monde. Ceux qui en sortiraient perdants verraient leur légitimité s'effondrer définitivement.

Le 19 mai, après avoir mené une enquête minutieuse, nous trouvâmes le principal lieu d'entraînement de la LDJ. Un club de krav maga dans Paris. Dans ce genre d'affrontement, je savais depuis toujours que celui qui remportait la bataille psychologique était celui qui surprenait l'autre. Plus jeune, combien de personnes physiquement plus fortes que moi avais-je défaites en les brisant psychologiquement? Le mental est la clef du succès. Plus on s'approchait de l'événement, plus je pensais à ces frères agressés pour la seule raison qu'ils étaient noirs. J'en faisais des cauchemars. Beaucoup des nôtres, aujourd'hui, ne sont plus solidaires. Pour ma part, je ne supportais pas de ne pas intervenir, et je dois reconnaître que le fait que la Ligue de Défense Juive soit crainte de tous augmentait ma volonté de la remettre à sa place. Ses membres agissaient dans l'impunité la plus totale. Sans doute n'étaient-ils jamais attaqués parce que leur papa était ministre du gouvernement français? La question méritait d'être posée...

Le Jour J, nous nous déplaçâmes à environ quarante (dont beaucoup de nouveaux medzatonnes, la moitié des medzatonnes habituels ayant disparu comme par enchantement...) au centre d'entraînement de la LDJ. J'envoyai un éclaireur pour voir s'il y avait quelqu'un dans la salle. L'éclaireur confirma que la salle était remplie de gens qui s'entraînaient au krav maga, l'art martial israélien, utilisé notamment par le Tsahal (armée israélienne). Nous descendîmes donc, de manière pyramidale (c'est-à-dire une tête, suivie de deux, suivie de quatre, ce qui donne une impression de triangle massif qui fond sur vous). Je voulais un mélange visuel entre terreur et virtuosité. J'avais pensé à la mise en scène depuis des jours et des jours. Faire stresser les vautours. À notre arrivée, tout le monde se liquéfia. Je me frottai les mains, puis les claquai, histoire de faire comprendre que la fête était finie. Je demandai qui était membre de la LDJ dans la salle. Évidemment, à cet instant précis, je savais que personne ne pourrait répondre par l'affirmative. Mon plan « terreur psychologique » avait fonctionné. Je haussai le ton, exigeant que les membres de la LDJ s'avancent d'un pas. Tout le monde tremblait. L'un s'avança, et déclara que personne appartenant à la LDJ n'était présent ce jour-là. Je lançai alors un avertissement: avertir leurs cousins de la LDJ de notre passage. Aucun des krav magistes présents ce jour ne revendiqua de lien avec la LDJ, mais à peine rentré chez moi, mon téléphone se mit à sonner sans interruption. Toujours les mêmes. Les chevaliers fantômes de la Ligue de Défense Juive avaient été informés, et enrageaient littéralement que j'aie osé venir avec les miens exiger d'eux des excuses pour avoir agressé des frères.

Ils hurlaient au téléphone, je souriais. Ils me disaient qu'ils allaient venir me chercher là où je dormais (ils me sortaient mon adresse perso), qu'ils allaient m'assassiner, décimer ma femme et le gosse qu'elle portait. Et de conclure leur logorrhée avec des menaces de, tôt ou tard, me brûler vif car « *c'est comme ça que les sales Négros devaient finir* ». Et ils raccrochaient. Le degré de tension me prouvait que j'avais réussi mon opération « La terreur change de camp ». Ces nervis étaient descendus de leur petit nuage, et on n'allait pas en rester là. À leur attention, je rédigeai un communiqué dont moi seul avais le secret, histoire qu'ils comprennent que la récréation était terminée. En substance, le texte contenait ceci: « (...) *Nous irons vous chercher là où il faudra, multipliant, si besoin est et le temps nécessaire, rondes et filatures (...). Vous avez voulu la guerre, vous l'avez, de surcroît face à des gens*

*qui veulent vous karchériser.* » Ulcérés par notre visible et déconcertante insolence, les miliciens de la LDJ s'empressèrent de nous recontacter, cette fois pour nous fixer rendez-vous rue des Rosiers. Ils étaient connus pour faire la sécurité dans ce coin. Ils n'auraient pas dû m'inviter. Quand je suis convié quelque part, je n'ai pas l'habitude de faire attendre. Objectivement, je pense qu'ils étaient certains que cette fois on ne viendrait pas, dans la mesure où on ne les prenait pas par surprise. Immédiatement, je contactai les membres du noyau. La décision fut prise. Nous irions les chercher dans leurs quartiers une semaine plus tard.

Fort intéressant il est de noter que cette annonce amoindrit nos rangs. Je n'en veux pas aux frères. Beaucoup avaient peur. Au final, nous étions trente-deux membres, soit huit de moins que lors de la sortie dans le gymnase. Ce jour-là, je dis au revoir au pilier de mon existence, Etuma. J'embrassai son ventre comme si je pouvais ne pas la revoir. Je n'avais aucune peur physique de ces gens. Mais une arme à feu, ça ne prévient pas. C'est la règle des affrontements de rue. Pour aller rue des Rosiers, notre groupe passa par Châtelet. Tous les *youths* s'écrièrent : « *Eh regardez ! C'est les renois de la Tribu KA, s'ils sont là en boul-dé (en nombre), c'est que ça va chier.* » Ils n'avaient pas tort.

La rue des Rosiers était située juste derrière Châtelet, en plein Marais, le quartier homosexuel de Paris (un hasard?)... Une fois dans cette artère juive, le groupe commença à scander à l'unisson (ce qui donnait vraiment une impression de terreur) que nous voulions la LDJ. Que ces négrophobes sortent de cette cachette. Instantanément, nous vîmes, cette fois clairement, les membres de la LDJ, avec leurs brassards, leur casque de moto, et leurs scooters (leur tenue officielle en zone de contrôle), s'enfuir dans les magasins à chaque extrémité de la grande rue dès qu'ils nous apercevaient. Ils s'écartèrent tous si vite du chemin occupé par nous que l'on croyait à un remake de Moïse s'avançant devant la mer Rouge qui s'écartait...

La puissance ne respecte que la puissance. Et face à nous, de la puissance il n'y avait pas. Pour éviter toute poursuite, car je me savais attendu au tournant, je demandai à un membre du service d'ordre de filmer l'intégralité de notre déplacement rue des Rosiers. J'avais vu juste. Car à peine notre visite terminée, suivie, vingt minutes après les faits, d'un contrôle massif de la police (qui confirma que nous ne portions aucune arme), je devais vivre le plus gros matraquage médiatico-diabolisant de ma carrière.

Nous étions venus chercher des criminels, et les médias nous présentaient comme des nazis noirs partis faire un remake de la rafle du Vel d'Hiv. Une chasse à d'innocents petits juifs...

TF1, France 2 et 3, toutes les chaînes de télévision à grosse audience y allaient de leur reportage. En titre : « *Le groupuscule des nazis noirs de la Tribu KA mène une descente rue des Rosiers dans le but d'y ratonner des juifs.* » Notre but n'était pas exactement celui-ci, mais après tout, je n'avais pas le temps de m'encombrer de détails. Mon premier *Journal de 20 heures*. France 2 nous faisait cet « honneur ». L'un des journalistes faisant l'interview avait lui-même déjà eu affaire au Betar. Il ne nous aimait pas particulièrement, mais de toute évidence, nous préférait de loin à la LDJ et au Betar. L'interview fut courte, synthétique, et eut l'effet d'une bombe. On nous voyait partout. Dans tous les journaux, avec toujours, bien sûr, en introduction : « *Kemi Seba, leader noir du groupuscule extrémiste Tribu KA* »... Je notai d'ailleurs, à ce moment précis, que nous étions systématiquement qualifiés péjorativement de « groupuscule », alors que le nombre de nos militants actifs était de loin supérieur aux associations fantoches intégrationnistes telles AC le Feu, Ni Putes Ni Soumises et autres associations sans queue ni tête, et surtout sans but, qui fleurissaient en France sous la houlette de l'oligarchie (comprenez qui pourra). Mes parents, à qui je ne parlais plus à cette époque, virent l'info aux nouvelles. Ils stressaient. Nous ne pouvions plus faire un pas à Châtelet sans nous faire arrêter par un frère ou une sœur qui nous avait reconnus.

Les semaines passaient, et les médias, toujours en nous diabolisant, relayaient notre action. Sarkozy, à l'époque ministre de l'Intérieur, se mêla bien sûr de l'affaire, promettant de mettre la Tribu KA hors d'état de nuire. Il demanda au ministre de la Justice, Pascal Clément (il portait mal son nom, me direz-vous) d'entamer une enquête. Le gouvernement voulait interdire la Tribu KA. Évidemment, je fus de nouveau convoqué par la SAT et placé soixante-douze heures en garde à vue. Je ne devrais pas le dire, mais deux d'entre eux, un Français et l'autre d'origine serbe, étaient très heureux qu'on ait osé demander des comptes à ces gens-là. La SAT connaissait très bien la LDJ, mais, bizarrement, n'avait jamais reçu l'ordre d'arrêter ses membres... Le but de cette nouvelle et cette fois très tendue GAV (à part les deux policiers suscités, les autres étaient particulièrement remontés, il faut le dire...) était de savoir si mes partisans ou moi avions

commis des violences sur les passants ou tenu des propos antisémites. Il n'en était évidemment rien, et ravi d'avoir anticipé leurs questions, je leur remis la vidéo de notre opération « militaire ». Je fus innocenté et relâché, mais bien sûr, Sarkozy ne pouvait s'arrêter là. Dans son clientélisme politique à destination de la communauté juive, il demanda l'interdiction de la Tribu KA. Nous avions un mois avant que la sanction ne tombe.

Un mois pendant lequel je ne comptais pas chômer. Comme d'habitude, je guettais les infos dans la presse pour savoir si la communauté afrodescendante avait fait l'objet d'une quelconque agression en France ou ailleurs. Et là, stupeur, je tombai sur une information relatant une barbarie sans nom. À Compiègne, le 18 juin 2006, un dénommé David Merar, après avoir déclaré publiquement en avoir « *marre des Noirs et des Arabes* », s'était mis à tirer sur tous les Noirs qu'il avait trouvés dans la ville. Deux frères avaient été blessés, dont un sérieusement à l'épaule. Ce dernier se nommait Mohamed Diakité. Avec ou sans la surveillance de la SAT, je n'étais pas décidé à laisser passer cela. Il fallait transmettre un message fort aux négrophobes quels qu'ils soient et où qu'ils se trouvent (au sommet de l'État, ou chez les prolétaires...).

Je déclarai sur notre site avoir pris connaissance des événements scandalement « anti-noirs » à Compiègne, et exprimai ma grande surprise de constater que Sarkozy et le gouvernement français de manière générale, si prompts à réagir quand on se contente de marcher (sans aucune violence ni propos antisémite) dans une rue juive, ne font rien quand des Nègres se font tirer dessus comme dans le Mississippi. Je conclus mon propos en annonçant que je comptais descendre avec mes troupes à Compiègne, histoire de voir de près si les frères blessés par Merar étaient traités et soutenus psychologiquement par l'État, ou si ce dernier continuait à ignorer cette affaire. Bien sûr, toute la presse reprit *illico* mes déclarations, en titrant : « *Le leader extrémiste noir Kemi Seba menace de faire descendre la Tribu KA à Compiègne.* » Le plus spectaculaire fut *le Parisien*, qui n'hésita pas à mettre son article en une, dans la rubrique Terrorisme. Pour tout vous dire, il n'avait pas tort de voir les choses ainsi. En effet pendant des siècles, la pensée de la suprématie blanche fut (et reste, il est vrai de manière plus hypocrite et diffuse aujourd'hui) une arme de terrorisme systémique en Occident, dans les Caraïbes, en Afrique, en Océanie et en Asie. Je voulais que la terreur change de camp. RMC, RTL, tous nous contactaient. Je

répondis seulement en disant que des militants noirs allaient rendre visite à leurs frères blessés, et faire du grabuge s'ils constataient que ces derniers étaient laissés à l'abandon. Les journaux amplifièrent mes déclarations (c'était exactement ce que j'attendais d'eux, je commençais à savoir comment ils fonctionnaient), donnant vraiment la sensation que j'étais prêt à faire sauter la ville. Politiquement et d'un point de vue symbolique en tout cas, c'était mon souhait...

Je pris vingt soldats avec moi, répartis dans cinq voitures, et le groupe quitta Paris. À peine sur l'autoroute, je repérai deux voitures de flics banalisées derrière nous. Les frères, jamais avares de coups de pression psychologique sur les officiers de police (toujours dans les limites du légal) voulaient s'arrêter sur l'autoroute, et demander à ces flics quel était leur problème. J'ordonnai à tout le monde de poursuivre sa route et d'arrêter de fulminer pour rien. « *Les policiers ont un job, assurer la sécurité de leur territoire. Le nôtre est d'assurer celle de la communauté noire.* » S'ils devaient nous surveiller, qu'ils le fassent. C'était normal. Tout comme il était normal que nous partions à Compiègne voir de plus près cette ville où apparemment n'importe qui pouvait, en guise de défouloir, broyer du Noir...

C'est en arrivant que nous découvrîmes concrètement ce que l'on appelle le « plan Vigipirate », les mesures antiterroristes. Compiègne avait, semble-t-il, été déclarée ville morte. À l'entrée, des policiers motorisés façon *chips* (NDRL) nous suivaient, certains postés debout avec leurs talkies-walkies, d'autres à moto. Pas un chat dans la *street*. Visiblement, notre venue en avait intimidé beaucoup. Et la presse avait accentué le coup. Notre destination était le lieu de la fusillade. Le quartier populaire où avaient été mitraillés des membres de notre communauté. Nous étions suivis par une ribambelle de voitures de police, sans qu'aucun flic ne songe à sortir de sa caisse pour nous interpellier. La situation était intéressante. Au final, nous étions massivement escortés par la police. À peine arrivés dans la cité, les « Huggy les Bons Tuyaux » (NDRL : informateur de la série des années 80 *Starsky et Hutch*) compiégnais du quartier populaire de la ville vinrent à nous tout excités et parlant à voix basse (comme si, avec le dispositif policier en place, une quelconque discrétion était possible), pour nous annoncer que le plan Vigipirate avait été installé. Je lui demandai où se trouvaient les frères blessés. Il nous répondit que l'un n'était plus en ville, et que l'autre, le plus gravement atteint, était à l'hôpital de Compiègne. Il

nous indiqua le chemin. Le groupe décolla. Les policiers, en effervescence et munis de jumelles, nous suivaient. Ils étaient tous à environ 100 mètres de nous. Sur France Info, une journaliste rapportait que nous étions arrivés dans la cité et que nous cherchions sans doute les familles des blessés.

La tension était à son paroxysme. C'est à notre arrivée à l'hôpital que les policiers semblèrent enfin consentir à prendre « leurs testicules à deux mains », pour ne pas remettre notre interpellation au lendemain. Ce qui fut effectué avec une politesse et délicatesse telles que j'en étais presque gêné pour les policiers. Leur chef me demanda ce que je comptais faire à l'hôpital. Je lui répondis que je voulais voir comment allait mon frère Diakité. Il me demanda de ne pas faire trop de raffut. Il me dit (peut-être pour m'amadouer) qu'il me trouvait très efficace pour me faire entendre. Tout en précisant qu'un débordement dans l'hôpital serait très contre-productif pour nous... Je lui rendis l'amabilité en le tranquillisant, lui faisant comprendre que je n'avais rien à gagner à commettre une exaction dans l'hôpital. Il me serra la main. Ce monsieur subissait une grosse pression, je le sentais. Il le confirma par la suite en nous avouant qu'il avait le ministère de l'Intérieur en ligne toutes les dix minutes... Une fois dans l'hôpital, le groupe se dirigea vers l'accueil. On nous indiqua la chambre du frère Diakité. Le chef départemental de police se voulait rassurant face au personnel évidemment stressé de voir vingt hommes noirs vêtus de noir et au déplacement martial déambuler dans l'hôpital.

Arrivés dans la chambre du frère, ce dernier nous salua. Il était évidemment au courant (comme tout le monde dans la région) de notre venue. Diakité, comme la plupart des Noirs, n'était pas disciple de la Tribu KA, mais il était touché par notre geste. Il nous confia d'ailleurs qu'il suivait les faits à la radio. Je lui demandai s'il était bien traité. Conscient que nous ne serions pas là tous les jours, il commença instantanément, devant toutes les infirmières et médecins qui s'étaient rués aux abords de sa chambre, à nous énumérer tout ce qui n'allait pas. Il se plaignit des infirmières qui, d'après lui, ne s'occupaient pas assez de lui (je sentais qu'il exagérait légèrement, mais après ce qu'il avait vécu, comment lui en vouloir...). L'une des infirmières voulut l'interrompre pour dire qu'il mentait. Je regardai froidement la dame, et lui conseillai de ne plus lui couper la parole. Elle obtempéra. À sa place, j'aurais fait la même chose. Nous n'étions pas méchants, mais le rapport de force allait dans notre sens. Détermination, mise en scène,

tension politique, tout était réuni pour que tout le monde marche droit. Un médecin s'approcha et me dit qu'ils faisaient tous de leur mieux pour le patient. Je lui fis comprendre que je lui faisais confiance; derrière mon personnage public sulfureux se cachait un fils de médecin, admiratif de cette profession où le personnel dédie sa vie à tenter d'aider l'autre.

J'insistai pour que le frère Diakité puisse bénéficier d'une prise en charge psychologique. À l'attention des journalistes présents – qui, ayant perçu une once d'humanité chez moi lors de l'échange avec le médecin, s'approchaient – je remis mon masque de froideur politique et leur signalai que si Sarkozy ne venait pas en personne rendre visite à ce frère qui s'était fait tirer dessus parce que noir, nous reviendrions à Compiègne, et cette fois-là, aucune promesse d'intention ne nous empêcherait d'y faire du grabuge... Le message passa car, à peine rentrés dans nos voitures, nous entendions la radio relayer mes propos, en exagérant toujours bien sûr, et en assurant qu'il y aurait des blessés lors de notre retour (je n'avais jamais rien dit de tel) si les représentants de l'État ne venaient pas voir un frère qui s'était fait tirer dessus à coups de fusil par Merar (sans doute un cousin de Sarkozy, mais moins philanthrope sur ce coup-ci). Je n'attendais pas des médias qu'ils fassent notre hagiographie après ce coup de pression politique, leur diabolisation glissait donc sur moi et allait justement dans le sens du principe que « la terreur change de camp ». Pendant des siècles, l'oligarchie avait utilisé mon peuple comme crash-test et punching-ball, l'heure était pour moi venue d'inverser l'ordre des choses.

À notre retour à Paris, l'effervescence médiatique était toujours palpable et dura quelque temps. Dans la *street*, les gens me demandaient comment ça se passait par rapport à l'interdiction de la Tribu KA, je leur répondais qu'interdite ou pas, je continuerais. J'étais décidé à décimer l'adversité. Les jours passaient, et on se rapprochait de l'échéance. Je savais qu'il fallait profiter de cette surexposition médiatique matinée d'ultradiabolisation pour propager au maximum notre message de revirilisation de l'Homme Noir, fauché et castré depuis si longtemps par quelques accidents de l'Histoire.

Je jetai alors mon dévolu sur le Musée du Quai Branly, connu pour réunir les vestiges des populations d'Afrique, et des nations originelles de manière générale. Il avait été inauguré par Jacques Chirac cette même année 2006. J'avais remarqué que lorsque les Africains fouillaient leurs sols pour y découvrir nos trésors, ils étaient qualifiés de « pilleurs de tombes ».

Et que quand il s'agissait d'Occidentaux, on les appelait « archéologues ». Il était pour moi important de dénoncer ce pillage culturel qui ne disait pas son nom, et qui était évidemment perpétré avec l'aide des « vassaux » africains, se présentant comme des chefs d'État alors qu'ils n'étaient que des cocontractants de l'oligarchie mondialiste.

Je réunis une vingtaine de frères de la Tribu. Puce de téléphone enlevée, discrétion obligée, nous convînmes qu'il serait plus stratégique d'aller au musée séparément. Tout le monde devait faire la queue incognito, puis se retrouver à 15 heures au centre du musée. Le jour du rendez-vous, je constatai une fois sur place que, malgré les précautions prises, les RG étaient là. Avec l'expérience, je commençais à les repérer facilement...

Je sus dès lors qu'il y avait, au sein de notre fraternité, des « fuites » volontaires, et que tout le monde n'allait pas dans le même sens que la Tribu. Peu m'importait, le tout était de réaliser l'opération, et je savais qu'il fallait se lever de bonne heure pour nous empêcher de faire ce que nous avions à faire. Une fois réunis au centre du hall du musée, après avoir enlevé nos blousons nous scandâmes tous, tel un seul homme: « *Chirac, et tous les traîtres qui participent à ce pillage de la culture africaine et des peuples premiers, rendez-nous ce que vous nous volez.* » Pendant dix bonnes minutes, les gens furent tétanisés. Les quelque cinq flics en civil furent rejoints par des policiers en uniforme, qui mirent vingt minutes à intervenir. Intervention qui se résuma à un simple contrôle d'identité. Légalement, ils ne pouvaient rien faire. Comme d'habitude, nous n'avions rien dégradé, ni bousculé personne. À la sortie, les journalistes, qui nous attendaient, me questionnèrent sur la raison de notre venue dans CE musée. « *Nous sommes venus exiger que ce qui a été arraché aux peuples premiers, sans que ces derniers soient consultés, leur soit rétribué tôt ou tard. Nous dénonçons le pillage culturel, qui n'est, en réalité, que le pendant du pillage économique* », fut ma réponse. L'info circula, comme d'habitude, de manière exponentielle...

Les semaines passèrent et le Jour J arriva. La Tribu KA se trouva face à une décision qui n'avait rien de surprenant. Sous la pression de lobbies, le gouvernement répondit favorablement à la requête de Sarkozy. Et le 28 juillet 2006, sous la signature du président de la République Jacques Chirac, la Tribu KA fut la première organisation noire interdite sous la V<sup>e</sup> République. Déjà avant la dissolution, j'avais annoncé que je ne respecterais pas les mesures de l'interdiction et que je continuerais. Ne nous

y trompons pas, comme l'avait très justement écrit *Jeune Afrique* de 2006, le gouvernement, en interdisant la Tribu KA, cherchait à me mettre hors d'état de nuire. L'État français avait ses plans, j'avais les miens, Dieu avait les siens. Et Dieu est le meilleur des planificateurs.

En braquant exagérément ses projecteurs médiatiques sur ma personne, le système avait fait une grosse erreur, et je comptais en profiter. Dans l'entourage de Sarkozy, certains admettaient devant les médias que cette dissolution et cette surmédiatisation avaient sans doute été des fautes stratégiques. Face aux journalistes de M6, qui souhaitaient faire un reportage « objectif » sur moi pour la première de l'émission *66 Minutes*, et qui sera finalement annulé, comme par hasard...), Claude Guéant reconnaîtra plus tard que « *la médiatisation excessive du leader de la Tribu KA n'aura servi qu'à une chose: le créer médiatiquement* ».

Cette même année naissait le trésor de ma vie, ma fille Sathérou Seba Capochichi. La dissolution allait marquer le commencement d'une nouvelle ère. Les rangs de la Tribu KA, en dehors de la direction, s'étaient, du côté des medzatonnes, considérablement réduits (par pression sociale et médiatique). Et même chez ceux qui restaient, je sentais que beaucoup de choses avaient changé... Lors d'une des réunions clandestines qui suivirent, l'un d'entre eux (qui se reconnaîtra) déclara d'ailleurs: « *Même s'il est diabolisé, le Fara s'en sort bien, on parle de lui partout dans la presse, dans la rue, et les sœurs lui font les yeux doux* »... Je sentais comme une pointe de jalousie. Dommage. Mais humain. Car rien dans ma façon de vivre n'altérait ou ne diminuait l'efficacité de mon travail. Sans doute faisait-il allusion au fait que depuis la surmédiatisation, de plus en plus de femmes noires (en tout cas beaucoup plus qu'auparavant), toutes plus magnifiques les unes que les autres, me tournaient autour...

Des mannequins, des danseuses, des ex de rappeurs en vue (ce qui expliquera sans doute l'animosité, encore aujourd'hui, de certains rappeurs à mon endroit...), des petites-filles d'anciens présidents africains, et même certaines femmes noires bien placées dans l'establishment médiatique (une, notamment, très connue) dont je tairai le nom pour qu'elles ne perdent pas leur place, m'approchaient par mail ou par téléphone sans que je leur aie jamais rien demandé. Et je dois avouer que j'avais laissé tomber la rigueur de ce côté-là. Parfois, je ne les repoussais pas... plus... Depuis les événements politiques de l'année, j'étais devenu, aux yeux de pas mal de sœurs,

un phénomène de société, et pour certaines « le militant noir radical et antisystème francophone ».

Etuma était très consciente du grand nombre de femmes qui tournaient autour de son homme. Elle savait que j'avais toujours attiré la gent féminine et comprenait donc que la médiatisation ne pouvait qu'empirer les choses. À un frère faisant des allusions à ce sujet, elle répondit textuellement : « *Je sais quel homme j'ai épousé. Beaucoup voudraient être avec mon mari, mais son pilier, c'est et ce sera toujours moi. Notre amour dépasse la simple relation physique, ça vient de plus loin. Elles peuvent bien essayer de l'avoir pour quelques heures ou une nuit. Moi, je l'ai pour la vie, et notre amour a déjà conçu la vie.* » Ces propos me touchèrent aux larmes. Je réalisai à quel point ma femme était une grande Femme. Ce n'était pas Etuma qui avait de la chance de m'avoir, c'était moi qui étais béni d'être avec elle. La médiatisation n'avait rien à voir avec les rappeurs ou les footballeurs, mais le simple fait que les médias, même hostiles, répétaient encore et toujours qu'il existait un militant pro-black, excitait les gens positivement ou négativement.

La tension restait palpable. La section antiterroriste me surveillait toujours plus, et se cachait de moins en moins. Certains me disaient de m'arrêter, car tôt ou tard, on me retrouverait dans un ravin. J'avais trop d'ennemis. Au sein même de l'État français : les proches de Sarkozy comme Claude Guéant et Brice Hortefeux, notamment, m'avaient en horreur. Ainsi que les oligarques de la communauté juive. Et certains militants noirs (jusque dans mes rangs) aigris, qui n'acceptaient pas ma surexposition médiatique. Je ne faisais rien pour aiguïser leur irritation, mais je dois avouer que je ne faisais rien non plus pour les calmer. Je les méprisais profondément. Mon père, avec qui je n'étais plus en contact depuis longtemps à cause de mes prises de position politique, prit son téléphone et m'appela pour me demander d'arrêter, de prendre du recul.

Ce qu'il ne comprenait pas, c'est que je ne pouvais pas arrêter. Au-delà de ma vision des choses, j'étais pris dans un engrenage. Kemi Seba, ce n'était plus moi, c'était un personnage, considéré comme fou par certains, audacieux par d'autres. Je donnais du courage (ou des cauchemars) à beaucoup. Je sentais que mon personnage public était dans l'excès, mais je n'avais pas de frein à main politique. Au rythme auquel allaient les choses, je savais que j'allais passer par la prison (ou le cimetière). Le temps allait

me donner raison... Cinq mois après la dissolution, j'annonçai, à Tours, la constitution d'un nouveau mouvement nommé « Génération Kemi Seba », en réalité, la Tribu KA déguisée. C'était un vrai pied de nez à la justice. Le gouvernement français m'avait interdit de nous reformer, un peu comme à l'époque de l'esclavage où l'on interdisait aux Nègres rebelles de se réunir. Je n'avais que faire de la loi. Une seule valeur supra-législative comptait : mon instinct, qu'il ait tort ou raison...

À partir de la période GKS, j'entrai dans une spirale qui ne s'arrêta plus. L'étau s'était resserré. De partout. Chacune de mes déclarations politiques, même celles qui, au regard de mes avocats, étaient légales, me valait une garde à vue, et un procès. Et dans les procès, j'avais toujours contre moi la clique des philanthropes... Tous souhaitaient me voir sous les verrous une bonne fois pour toutes. Pour mes mots. Pour mon insolence. Plus ils essayaient de me noyer, plus ils m'apprenaient l'apnée. Plus ils essayaient d'en découdre, plus je voulais les mettre à genou.

Je me disais que je n'avais pas le droit de plier. De nouveaux soutiens rejoignirent le rang des sympathisants dans mes procès : des nationalistes français et des pro-Palestiniens, qui tous avaient une dent particulière contre les prétendus philanthropes de la communauté... En réaction à ces appuis et ce succès d'estime soudains, qui dépassaient le cadre de la seule communauté noire, je lançai un appel à l'union en direction de ceux que je considérais comme les « damnés du sionisme », le sionisme étant l'idéologie juive de colonisation la plus atroce en cette fin de XX<sup>e</sup> siècle, chérie aussi bien par les juifs philanthropes que par les juifs extrémistes de droite. Et d'autres. En ce temps-là, je n'aimais pas particulièrement les Blancs, ni les Maghrébins, mais je jouais le jeu des alliances politiques naissantes... Ce qui, visiblement, contrariait la presse et l'État français, qui redoublèrent leurs attaques... Chaque procès était pour moi une tribune pour un meeting, l'occasion de joutes oratoires, de matchs de boxe intellectuels. Ce qui comptait n'était pas d'être acquitté, mais d'impressionner et de semer le doute ou la peur idéologique dans la tête de la partie adverse. À la fin des audiences, même certains policiers censés faire la sécurité venaient discrètement me serrer la main. C'est que, pour eux, ça changeait du procès du « délinquant nègre » classique, j'étais un militant politique dont beaucoup parlaient et qui défendait ses idées. J'étais à l'aise. Sans doute mes meilleurs meetings se déroulaient lors des procès. Je n'ai jamais compris qu'une

personne dans le box des accusés puisse être impressionnée par le prétendu juge. Il suffisait donc que des gens lambda à la vie insignifiante décident de mettre une robe pour faire office de sévérité... d'autorité. Cela, à mes yeux, n'avait aucun sens. Plus j'étais condamné pour mes discours, plus je récidivais. L'engrenage du combat. Cette même année, j'annonçai ma candidature aux élections municipales de 2008 à Sarcelles... Voulais-je être maire? Pas le moins du monde, je méprisais l'intégration et tout l'attirail qui allait avec. Mais politiquement, Sarcelles était pour moi un symbole. Cette ville comptait 80 % de Noirs, prolétaires pour la plupart, et 20 % de juifs vivant dans l'opulence. Sarcelles représentait parfaitement le deux-poids deux-mesures que je dénonçais avec vigueur depuis des années. Pour me faire entendre, et surtout marquer définitivement les esprits, toujours la même stratégie, la promotion par le scandale. Je lançai le slogan: « *Sarcelles 2008, par les urnes ou par les armes* », empruntant en partie ce slogan à Malcolm X. Évidemment, les réactions ne se firent pas attendre. L'hystérie des philanthropes allait en s'intensifiant. Les journaux amplifièrent mes déclarations, suggérant que je pourrais mener des actions terroristes à Sarcelles. Pupponi, maire (PS) de Sarcelles, décida alors de faire, à l'attention du président de la République, un communiqué qui disait que cette fois, il fallait en finir politiquement avec moi. Que mes multiples provocations étaient insupportables, intolérables pour le vivre-ensemble. Que j'étais un homme dangereux. Plutôt que de débattre avec moi sur le fond du problème, qui était ce refus du partage des richesses et la domination d'une communauté sur l'autre, la solution trouvée par mes ennemis était que je sois mis hors circuit, de manière politico-juridique. Je ne me plaignais pas, c'était là les règles du jeu politique.

La requête de Pupponi allait être entendue et acceptée par les autorités françaises. Le 18 février 2007, je me déplaçai pour ouvrir une cellule de GKS à Chartres. Ce qui m'attendait était la prison. Le matin de ma venue à Chartres, j'appris que le propriétaire de la salle où notre conférence devait avoir lieu, suite aux pressions des philanthropes et de la police, avait retiré son accord pour notre réunion. Les autres me demandaient: « *KS, tu es sûr de vouloir y aller? On est grave attendus là-bas...* ». Ils avaient raison, mais je ne voulais pas plier face à la censure. Hors de question. À notre arrivée, un dispositif spectaculaire nous attendait: une trentaine de camions CRS et des chiens policiers. On était douze. Douze membres de GKS venant de

Paris. Pour tant d'adversité... Évidemment, le lieu du rendez-vous avait été interdit d'accès. D'entrée de jeu, contrôle d'identité. Brutal. J'étais ulcéré. Avec le recul, tout ceci était prévisible, mais je n'avais, de toute évidence, plus la lucidité pour anticiper cela...

S'ensuivirent des échanges vifs entre les flics et nous. Et avec ma langue bien pendue, je ne les loupai pas. Je les accusai d'être les valets du lobby philanthrope. Ils me donnaient la nausée. Visiblement, ordre avait déjà été lancé de m'arrêter. Ce qu'ils firent. Ce fut aussi le cas d'Hery et de Konga, mon meilleur soldat. Une fois dans le fourgon, je leur jetai, sarcastique: « *Vous faites une grosse erreur en m'arrêtant.* » Puis ce fut la comparution immédiate, et dans un simulacre de procès (où les journalistes locaux de France 3 collaborèrent avec la police contre nous), je fus condamné à cinq mois de prison, dont trois avec sursis pour « incitation à la haine raciale et violence » (je n'avais commis, à mon sens aucun de ces délits, mais peu importait). Konga prit un mois de prison, tout comme Hery. Je ne stressais pas. Quelques mois de prison, c'était pas la mort, c'était pas les vingt-sept piges de Mandela. Je me disais que ça allait passer vite. On nous emmena à Bois-d'Arcy, de nuit. Le premier week-end, je fus placé avec Hery dans une cellule pour arrivants. On était dégoûtés d'être séparés de Konga. Il était loin le temps où je ne supportais pas Hery. Au départ de notre histoire commune, je le jugeais de l'extérieur, ce que lui n'avait pas fait avec moi. J'avais appris à le connaître depuis. On n'était pas d'accord sur tout, mais c'était vraiment un type bien.

Le lendemain matin, direction les douches. Et là, grande stupeur, en contact avec les autres détenus, Hery et moi apprenions que notre intervention avait été retransmise sur France 3, et que la plupart des détenus avaient suivi notre arrestation en direct. Les motifs (violence contre policier et incitation à la haine raciale) qui me valaient d'être honni par la justice suscitaient au contraire un respect énorme chez les détenus. Nous étions traités en « héros », arrêtés pour positions politiques, qui avaient défié les puissants. Tout le monde nous saluait. Les matons observaient ces faits qu'ils rapportèrent au directeur de la prison.

La convocation du « dirlo » ne se fit pas attendre, et je fus emmené dans son bureau. Il me fit signe de m'asseoir. On m'enleva les menottes. Sur son bureau gisaient, tels des corps inanimés, des piles et des piles d'articles me concernant, que ce soit par rapport à mon parcours ou, plus récemment,

mon incarcération. Je n'avais pas lu les derniers, d'où mon attention particulière pour ces bouts de papier. Le directeur me laissa jeter un coup d'œil. Évidemment, le fait de les avoir étalés (plus de trente, en comptant les articles en ligne et la presse anglophone ou israélienne) avait un objectif : me faire comprendre qu'il savait qui j'étais, et qu'il me connaissait bien, politiquement en tout cas. Il me déclara solennellement qu'il avait eu vent du fait que beaucoup de détenus parlaient de moi en bien depuis mon arrivée. Il n'aimait pas le bruit ni le désordre. Il était contre l'antisémitisme (inutile que je lui fasse comprendre que je m'attaquais à une partie de la communauté juive, les puissants, pas les autres), et contre le suprématisme, qu'il soit blanc ou noir. Ça m'amusait d'être qualifié de « suprématiste » parce que je disais que les Noirs étaient à la base de la civilisation, alors que l'école française endoctrinait les enfants pour qu'ils croient que les Caucasiens et les sémites blancs avaient tout inventé. Eux, pourtant, n'étaient jamais accusés de suprématisme, ni de quoi que ce soit d'ailleurs... Le directeur (qui avait une longue barbe façon Maimonide... Mais évitons la monomanie; -)) me fit savoir qu'il comptait me placer en isolement durant toute ma détention. Il ajouta que j'étais spécialiste pour troubler l'ordre public dans les rues françaises, mais qu'il ne me laisserait pas faire la même chose à Bois-d'Arcy. J'allais purger toute ma peine en isolement, privé des autres détenus avec qui le contact passait plus que bien. Je m'énervai intérieurement, mais c'était de bonne guerre. Je les avais défiés intellectuellement et physiquement avec insolence pendant des années, ils me voyaient (et me voient toujours) comme une menace. Faire de la prison pour mes mots était le prix à payer (même s'il était cher, au vu des faits reprochés). Je fus séparé d'Hery, qui subit le même sort, et placé dans une cellule, isolé. J'irais en promenade seul, je mangerais seul... De la fenêtre de ma cellule, je voyais les autres détenus dans la cour de promenade.

Pour la première fois depuis des années, j'étais seul, comme le voulaient les autorités. Malgré le nombre de lettres que je recevais chaque jour (les matons d'ailleurs s'en étonnaient), rien ne pouvait combler ma solitude. Etuma me manquait éperdument, et je pensais à Sathérou, qui n'avait que quelques mois et que je voulais tenir dans mes bras. En isolement, le temps passe deux fois plus lentement. Ceux qui savent vous le diront. Au bout de trois jours, miné par l'ennui et saturé de télévision, j'entrai en introspection. Comment m'étais-je retrouvé là? Avais-je fauté? Si oui, à quel moment?

Je faisais un bilan. Je recevais beaucoup de lettres de frères et sœurs qui voyaient en mon combat celui d'un résistant de la cause noire. Ça me touchait... Mais pour moi, quelque chose clochait. Je visionnais dans ma tête les articles que j'avais vus dans le bureau du directeur, me repassais les actions que j'avais effectuées ces dernières années. J'avais fait preuve d'audace, j'en avais effrayé beaucoup, mais surtout, de mon point de vue, j'avais donné de la dignité à des gens qui le méritaient énormément. Je pensais à Dieu, celui à qui j'avais donné le nom d'Atona. L'Unique, auquel je pensais tout le temps, mais que j'invoquais à ma façon.

À ma façon... je faisais tout à ma façon. Était-ce la bonne façon? C'est ce que je me demandais au fil du temps... Je me regardais dans le miroir. Je voyais autre chose que ce que mes sympathisants décelaient en moi. Je revoyais le jeune frère Stellio et ses débuts au sein de la Nation Of Islam, puis qui avait fait son chemin. J'avais développé une idéologie atypique (le kemitisme atonien), je défendais ma communauté, conscientisais les miens, j'avais fondé la Tribu KA, je me considérais comme une encyclopédie vivante sur le monde noir, nombre de mes semblables me connaissaient (qu'ils approuvent ou pas mes actions), mais était-ce le bon chemin? Est-ce que je me connaissais vraiment? Ne m'étais-je pas trompé en route?

À la NOI, j'étais dans un cadre qui me disciplinait, m'obligeait à être meilleur, poli, mesuré, à l'écoute, et à aimer tous mes frères (sans exception), même ceux qui fautaient ou qui n'étaient pas d'accord avec nous... J'avais un esprit autoaccusateur qui me poussait à une remise en question perpétuelle... Depuis mon départ de la NOI, je m'étais rapproché de Dieu à ma façon, après qu'on m'eut interdit de l'évoquer si je m'éloignais du frère Kim. Je parlais donc à Dieu comme je le souhaitais, mais est-ce que ma manière de faire était épurée de mes démons intérieurs, de mes passions, de mon instinct, de cette fierté excessive qui me guidait? Celle-ci m'avait permis d'accomplir de bonnes choses, de tenir tête à ceux qui se nourrissaient de la famine des autres. J'avais défié l'oligarchie, je tentais de donner quotidiennement de la dignité aux miens, mais est-ce que ma façon de faire était bonne? J'avais giflé, blessé ou humilié des frères qui m'étaient hostiles... Mais est-ce ainsi qu'il fallait procéder? J'étais loin du Kemi Seba grand public, rempli de certitudes, que les gens connaissaient dehors. Au fond de moi, je doutais. Je doutais, donc j'étais. Loin des certitudes, mon âme montait en altitude. En isolement, les heures paraissaient

interminables... Je demandai à aller à la bibliothèque. Il fallait bien que je tue le temps. Je pris le *Quid*, puis des revues traitant de spiritualité de manière globale, la revue *Historia*, la Bible et le Qur'an.

Je commençai par le *Quid*. Sans vraiment savoir pourquoi, je ressentais l'envie de lire sur les pratiques spirituelles des populations aborigènes d'Australie, puis des populations originelles d'Amérique. Et je fus fasciné. Je me sentais concerné. Lié à chacune des cosmogonies originelles que je découvrais. Mieux, j'y trouvais des points communs avec le kemitisme atonien que nous avions reconstitué. Bien plus encore, dans chacune d'entre elles je voyais les traces de l'islam originel tel qu'enseigné par l'Honorable Elijah Muhammad. Souvent, c'était la même structuration cosmogonique qui revenait... Je commençai à me remémorer des speechs du Dr Khallid Muhammad sur la spiritualité que je me passais à mes débuts en VHS dans mon magnétoscope. Le Dr Khallid disait que dans toutes les traditions des peuples premiers se trouvaient les résidus de la sève de l'islam originel, tel qu'abordé par l'Honorable Elijah Muhammad et l'Honorable Ministre Louis Farrakhan... Et seule la connaissance de ces traditions pouvait permettre à des peuples psychologiquement brutalisés de renouer avec eux-mêmes. De tout temps, même quand, après m'être séparé de la NOI, je condamnais (plus par déception que conviction) les enseignements de l'Honorable Elijah Muhammad, au fond de mon cœur, j'avais toujours été d'accord avec ses thèses qui, pour toutes celles que je connaissais, me semblaient irréfutables... D'ailleurs ne m'étais-je pas fondé, pour constituer la Tribu KA, sur la structuration de la Nation Of Islam (medzatone pour *FOI*, aset pour *MGT*)? Je lisais, dès lors, en permanence... Je retrouvais une raison de me nourrir intellectuellement et, plus encore, un moyen de me perfectionner. Le confort de la Tribu KA avait fini par me faire croire que j'avais toujours raison, que j'étais désigné pour dire la vérité, que je savais quasiment tout, ce qui, bien sûr, était faux. Il est vrai que je connaissais beaucoup de choses sur l'Histoire, mais pas au point de m'ériger en celui qui savait tout... De plus, j'aurais dû faire usage de mon savoir à des fins plus humbles que celles d'aller parfois jusqu'à écraser mes adversaires, alors que le simple échange aurait pu permettre de me faire comprendre, surtout des membres de ma propre communauté...

Une fois l'étude des cosmogonies achevée, je décidai de m'attaquer au Qur'an sacré... Il fallait que je sache. N'ai-je pas été, moi, Kemi Seba,

leader de l'ex-Tribu KA (reconstituée ou pas), dans mon rôle de polémiste afrocentriste, le pourfendeur des religions dites « révélées », au motif que les autorités pratiquant ces religions avaient, en leur nom et au nom de leurs livres, validé l'esclavage? N'avais-je pas, moi-même, conseillé à bon nombre de gens de se détourner de l'islam, du christianisme, du rastafarisme, au motif que ces religions (ou philosophies) aliénaient les Noirs? Ne m'étais-je pas, à l'instar du courant afrocentriste, placé en juge de ma communauté, en déclarant les uns « aliénés », et les autres « conscients », en fonction de leurs pratiques spirituelles ou de leurs choix de vie? Je n'arrivais même plus à dormir. La nuit je transpirais, malgré le froid hivernal. Je me sentais mal. Avais-je conduit, malgré mes bonnes intentions, mes sœurs et frères dans l'erreur? Non seulement celles et ceux de la Tribu KA, mais aussi tous les autres, qui me soutenaient de loin? Il fallait que j'affronte mes peurs, et qu'à la lecture réelle du Saint Qur'an je reconsidère les déclarations du courant afrocentriste. Que je puisse savoir si, oui ou non, compte tenu de tout ce que je redécouvrais petit à petit, je m'étais trompé sur la question religieuse. Comme je vous l'ai précisé en début d'ouvrage, à mes débuts au sein de la NOI, mon rapport au Qur'an n'était pas fusionnel. Le livre ne me parlait pas. De fait, je l'avais lu une seule fois et en une seule traite, tel un devoir que le frère Kim m'aurait donné. J'avais cette obligation de l'étudier régulièrement, mais sans doute n'étais-je pas prêt, trop jeune... Je n'en pensais pas grand-chose. Je n'avais d'ailleurs pas tout compris. Et une fois sorti de la NOI de Paris (le groupe d'étude de Kim Muhammad), je m'étais encore plus éloigné de l'islam, puisqu'« on » m'avait signifié que je ne pouvais être musulman si je ne restais pas soumis au frère Kim... Il m'avait, dès lors, été facile de m'imprégner des thèses anti-islam et antichrétiennes du courant afrocentriste, qui s'appuyaient sur le constat d'une négrophobie réelle, car les Noirs vivent, de fait, de terribles discriminations au sein de ces communautés dites « religieuses ». J'avais trouvé, dans ce courant idéologique purement réactionnaire, des réponses faciles aux plaies de mon peuple, et aux miennes.

Mais la facilité n'est pas toujours preuve de réalité. Le dogme afrocentriste selon lequel le Qur'an légalisait l'esclavage des Noirs et avalisait la malédiction de Cham ne s'appuyait sur aucune sourate, après une lecture attentive et rigoureuse de ma part. S'il est vrai que la traite arabe, d'une excessive barbarie, a existé et continue d'exister, il faut dire qu'elle n'était

pas racialisée de la même façon que la traite négrière en Occident, puisque, dans la traite arabe, les Blancs étaient, au moins au début, esclaves comme les Noirs, voire certains Arabes (bédouins et autres)... Je comprenais, au fil de mes interminables journées de lecture en isolement, que plutôt que de contextualiser les propos où l'on traite de l'esclavage arabe (dans le sens antique du terme) dans le Qur'an, les « docteurs de la loi » afrocentristes, avaient préféré, justement, les extraire de leur contexte et leur attribuer une fausse filiation avec la malédiction de Cham biblique, malédiction qui avait servi au pape Nicolas V et aux autorités chrétiennes à justifier l'esclavage en 1454 apr. J.-C... Après l'étude de ces thèses, j'ai répété, popularisé cette idéologie avec énergie, acharnement, obsession. Mais l'heure était, et devait être, celle de la sincérité avec moi-même. Avais-je adhéré à ces idéologies par dévotion ou par déception (par rapport à la Nation Of Islam)? Je le savais, mon cas n'était pas unique. En effet, trois quarts des personnes qui rejoignent ce petit courant qu'est l'afrocentricité francophone le font par déception, après avoir eu des problèmes, notamment de négrophobie, avec des Blancs ou des Arabes.

Dans l'abondance de mes lectures portant sur la question religieuse, je tombai sur l'œuvre intellectuelle et spirituelle de René Guénon, qui insistait sur les liens entre la tradition originelle des peuples aborigènes de la planète et l'islam. Immédiatement, sa pensée me renvoya aux enseignements de Maître Fard qui insistait sur la connaissance de la racine de la spiritualité (la tradition), pour ensuite pouvoir remonter aux feuilles de l'arbre que sont les religions révélées. Je me promis d'acheter et de lire tout René Guénon à ma sortie. Je me sentais dopé spirituellement, car j'avais conscience d'ingurgiter non pas du vent, mais de la science qui ne pouvait que me faire monter en degré sur le terrain de la sagesse.

Je pensais à tous ces frères que j'avais attirés vers l'afrocentrisme... Qu'allaient-ils me dire quand je leur annonçais que je m'étais trompé? J'avais quasiment créé des fanatiques afrocentristes kemites atoniens (anti-musulmans et antichrétiens). Comment expliquer à des gens qui seraient prêts à « tuer » pour la cause du kemitisme que nous avions fait fausse route? Je me sentais mal. Seul, dans cette maudite cellule... Je pensais à Dieu. Lui seul savait à quel point je l'aimais sincèrement. Mais on peut être sincère et avoir sincèrement tort. En pensant à l'enseignement de l'Honorable Elijah Muhammad, je me disais que le peu que j'en avais étudié étant

plus jeune m'avait rendu fort. C'était la seule période de ma vie où je m'étais discipliné plus que de raison, jusqu'à connaître le dépassement. L'Honorable Elijah Muhammad, tel que l'enseignait l'Honorable Ministre Louis Farrakhan, nous montrait la nécessité d'avoir l'esprit autoaccusateur pour percevoir la flamme de Dieu qui est en nous.

Je continuais de recevoir des lettres, estampillées du slogan « *Hotep mon bien-aimé frère kemite* ». Je réalisais que j'avais contribué à construire une mini-communauté (qui allait bien au-delà de la Tribu KA) qu'étaient les afrocentristes/kemites/kamites en m'appuyant sur des contre-vérités.

Pour ne rien arranger, je me retrouvai avec une rage de dents qui ne fit qu'accentuer mes céphalées de tension. J'appelai plusieurs fois pour aller à l'infirmerie, mais personne ne répondit. Au bout d'environ quarante-cinq minutes, le maton (un frère du Tchad) consentit à m'ouvrir et à m'accompagner à l'infirmerie. Pour la première fois depuis le week-end de mon arrivée, je voyais du monde. Je retrouvai ce Caucasien qui semblait paumé ici, un voleur à la tire qui commettait ses larcins pour survivre. On était arrivés à Bois-d'Arcy en même temps. On s'était vus le week-end de mon arrivée, et j'avais bien aimé le côté à la fois *trash* involontaire et paumé de ce type. Il s'appelait Bastien. On regardait l'infirmière (qui avait la taille fine de Laurence Boccolini...). Il me disait qu'il avait tellement la dalle qu'il serait prêt, je cite, « *à lui monter dessus* ». J'éclatai de rire. Sa dalle et sa folie étaient communicatives. Il était dans son délire et ça lui maintenait la tête hors de l'eau. Il fallait bien parfois être dans un délire pour psychologiquement tenir derrière les barreaux. Ce leucoderme (terme péjoratif que j'utilisais auparavant dans les médias pour qualifier les Blancs) permettait à l'extrémiste noir que j'étais de sortir de sa douleur, de son introspection, et d'atténuer ses maux. Derrière son côté hagard se cachait évidemment un homme exclu du système, une tristesse d'être là, pas pour les mêmes raisons que moi, certes... Ce Blanc était là parce que pauvre, moi pour mes idées politiques. On parlait dans la file d'attente, moi de ma famille, lui de la sienne. Son frère était braqueur. Une affaire de famille quoi... Sa fille allait avoir 10 ans dans quelques jours. Il n'avait pas de permission pour la voir. Il est peut-être difficile de le comprendre à travers ces quelques lignes, mais cette discussion, qui me sortait de mon isolement, m'apporta beaucoup en humanité. J'en avais même oublié ma rage de dents. On se sépara. Je revis Bastien deux jours plus tard à l'infirmerie, avec tout l'avant-

bras gauche gravement ouvert cette fois. Bastien, malgré les fils de barbelés électriques, avait essayé de s'échapper. Pour voir sa fille...

Il pissait le sang et riait en même temps... C'était un dingue. Mais je peux vous dire les quelques leçons de vie qu'il me donnait en quelques instants. Je ne le reverrai plus après cette journée. Mais mon essentialisme globalisant et provocateur « *les Blancs ceci, les Blancs cela...* », dès lors, était décédé. Je ne voulais plus que mes discours futurs puissent heurter des gens n'ayant rien à voir avec l'oppression de mon peuple, tel Bastien, prolétaire blanc, mais lui aussi opprimé par le système.

Je me remémorai les mots de l'Honorable Ministre Louis Farrakhan au sujet du Père Pleafgher, un Caucasien chrétien qui, selon lui, de par sa droiture, apportait énormément à l'humanité. On était là, loin de la caricature médiatique du film *Malcolm X* où la NOI passait son temps à dire que l'homme blanc est le diable. La contextualisation du discours est importante, et le père Pleafgher, prêtre chrétien caucasien, ou Baby Gee, la mère caucasienne de Maître Fard Muhammad, que la NOI considère comme le « messie », étaient là pour prouver que les choses sont plus complexes qu'elles n'y paraissent. Je m'étais moi-même laissé aller à l'essentialisme anti-blanc, non pas à cause de l'enseignement de l'Honorable Elijah Muhammad, mais à cause de ma colère contre l'Occident. Médiatiquement parlant, j'étais décidé à rectifier le tir, avec finesse cette fois, mais je savais que ma communication marcherait sur les œufs, car j'étais allé très loin dans mes discours politiques publics visant et l'Occident et les Blancs dans leur ensemble. Je savais aussi que l'abandon de mon essentialisme ne plairait pas à certains de mes partisans. Mais je ne voulais plus fauter. Du moins le moins possible.

Je passai le reste de ma peine à relire le Qur'an Honoré, à percevoir la puissance de sa vérité. Par ailleurs, le Tout-Puissant avait enfin permis les visites. Je pouvais voir la sève de mon existence, Etuma et ma « mini-moi », Sathérou Seba, qui me ressemblait comme deux gouttes d'eau. Je retrouvais l'épanouissement. Les journées étaient toujours aussi longues à l'isolement, mais je les occupais pleinement. Par la fenêtre, j'entendais pendant les promenades les *freestyles* de frères qui s'entraînaient à rapper, car quand ils sortiraient, ils vendraient leurs *mixtapes* (disaient-ils). J'avais de l'amour pour eux. De l'amour pour mon peuple. Mais aussi pour le reste des détenus. Car, quel que soit son crime, personne ne méritait de

finir dans une boîte de conserve comme Bois-d'Arcy, où le taux de suicides est élevé, et la tristesse démesurée. Personnellement, j'ai facilement supporté les conditions de détention. En même temps, ce n'était que quelques mois, pas cinquante ans. Plus les jours avançaient, et plus je comprenais la nécessité de ne pas confondre le Qur'an Honoré (et même, sur un autre terrain, la Bible), et les abrutis arabes ou blancs spirituellement indigents, négrophobes, qui tentaient de justifier leurs inepties par ces livres saints. Ce n'est pas parce qu'un criminel prend un diamant que celui-ci devient de la boue. Il fallait dissocier les criminels perdus dans la négrophobie (qui n'étaient pas tous les Blancs, ni tous les Arabes) et les livres sacrés. L'aliénation revenait non pas à critiquer les racistes musulmans ou chrétiens, mais à confondre l'islam ou le christianisme avec le racisme de ceux qui s'en revendiquent.

Je recommençai à faire la prière islamique. Souvent, dans mes invocations, je voyais le visage noir charbon du héros de mon adolescence, le Dr Khallid Muhammad, celui dont les actes m'avaient poussé à intégrer la Nation. En revenant à la raison (et à cette maison) spirituellement parlant, c'est à ce parent que je rendais aussi hommage, lui qui avait fini plus ou moins en conflit avec la NOI, alors qu'en réalité, il l'aimait tant... Petit à petit, je me retrouvai à nouveau dans cette démarche d'auto-amélioration et de censure de mes démons que j'avais adoptée intensément à mes débuts au sein du groupe d'étude de la Nation. Je me sentais mieux. Et je me promettais qu'à ma sortie de prison, je trouverais le moyen d'expliquer en quoi l'islam n'était pas la religion d'Arabes racistes (comme j'avais pu le dire auparavant), et, bien plus encore, en quoi l'islam ne faisait en réalité qu'un avec la tradition originelle des peuples premiers. Je passai les derniers jours de mon isolement à la prison de Bois d'Arcy à écrire des poèmes, matinés de medu netjer et de mots africains, tout en continuant à lire le Qur'an.

Je me sentais plus âgé à l'approche de la fin de ma détention. J'avais grandi. On avait voulu me noyer, on m'avait appris l'apnée (comme ce fut le cas à chaque épreuve de ma vie). J'arrivais à mieux respirer. Le jour de ma sortie, les matons me souhaitèrent bonne chance (le Tchadien le fit d'ailleurs chaleureusement). En sortant du placard, j'avais pris beaucoup en masse, et ma barbe avait poussé comme celle d'un Tchétchène.

Un comité d'accueil m'attendait devant la prison. Mené par Etuma, les enfants et tout mon staff, Kwame, Fari Taharka, Sechen, Hery et Konga,

les deux derniers ayant, eux aussi, fini leur peine. Il y avait aussi pas mal de nouveaux visages de sympathisants. En voyant Etuma, Satherou et Imhotep, je ne pus retenir des larmes de joie. Je pensais aux rares fois où nous avions pu nous voir pendant notre détention. Je pensais au courage de ma femme durant cette épreuve. Imhotep, garçon valeureux et brillant, l'avait bien aidée dans ces moments difficiles. J'étais heureux de retrouver les miens, en étant moi-même libre. Tout le monde me fêtait avec un « *hotep* » victorieux. J'étais touché, mais je savais que le plus dur allait arriver... À savoir, expliquer et faire comprendre ce sur quoi je m'étais trompé...

## RECONNAÎTRE SES TORTS OU LES IGNORER ?

J e remarquai que les médias qui s'étaient empressés d'annoncer mon incarcération avaient, en revanche, soigneusement évité de diffuser l'information de ma libération.

Nul besoin d'être un « prix Nobel d'intelligence » pour savoir que le système voulait donner à la rue la sensation qu'il en avait fini avec moi. Dès lors, il n'était pas rare de croiser, à mon retour dans mon lieu de résidence en banlieue parisienne, des frères et sœurs qui, me reconnaissant, étaient tout surpris que je sois dehors. À part ceux qui suivaient les infos sur le net, tous étaient convaincus que j'étais toujours cloîtré en taule, enterré sous une pluie de verrous...

Après ma sortie du *hebs* (prison), chaque jour était consacré aux rencontres avec mes sympathisants qui venaient me rendre visite à mon domicile familial. Dehors, le rythme était le même qu'avant, à la différence près qu'au regard des miens, l'incarcération pour raison politique m'avait fait prendre une autre dimension, comme me le confirmera Hery, qui lui-même avait analysé les réactions de mes partisans.

Au bout de trois jours, je pris mon courage à deux mains, en soirée, pour parler de ce que j'avais sur le cœur à celle qui me comprenait le mieux, en l'occurrence mon double, Etuma. Je me disais que la première personne qui devait savoir où j'en étais, c'était elle. Je la pris dans mes bras, la regardai dans les yeux, et commençai à lui expliquer que ma vision sur la spiritualité s'était densifiée, avait évolué. Pour contextualiser les choses, vous devez savoir qu'Etuma, comme la plupart des frères et sœurs d'Afrique centrale, était à la base hostile à l'islam. Car la colonisation chrétienne de la quasi-totalité de l'Afrique centrale avait transmis à ses nouveaux sujets la haine de l'islam. Ainsi, même lorsqu'elle s'était, dans sa démarche de retour aux sources, éloignée du christianisme, Etuma avait gardé ce rejet de l'islam. J'y allai donc progressivement, en lui expliquant ce que, moi-même,

j'avais découvert en prison. Elle lut avec moi différents passages du Qur'an qui, selon le dogme afrocentriste, étaient censés porter des propos négrophobes. Et elle vit, lors de cette lecture méthodique (jamais elle et moi n'avions lu le Saint Qur'an de cette façon), qu'en aucun cas cet ouvrage ne comportait ne serait-ce qu'un seul passage négrophobe.

Et, comme toujours, Etuma me surprit. Au bout d'un moment, chaque fois que j'entamais une explication, elle la terminait avant moi. Elle comprenait aussi bien l'absence de négrophobie dans le Qur'an (les passages censés être contre les Noirs étaient inexistantes ou sortis de leur contexte) que les parallèles entre l'islam tel qu'enseigné par l'Honorable Elijah Muhammad et les traditions. Elle me fit comprendre que mon introspection était chargée de densité, et qu'elle me soutiendrait de tout son être dans l'orientation que je prenais. Elle croyait en moi, malgré toutes mes erreurs, mes faiblesses, mes défauts passés... Je l'aimais/l'aime tellement. C'était/c'est mon aimant. Que ma femme me comprenne était, dans ce cas précis, un objectif pas simple, mais accessible. Mais que mon staff, qui avait basé son activisme politique sur le retour à Kemet, entende ma réflexion sur les livres révélés, plus particulièrement l'islam, était beaucoup plus compliqué.

Je contactai d'abord Fari Taharka, qui avait organisé plusieurs manifestations visant à dénoncer mon arrestation arbitraire, ainsi que celles d'Hery et de Konga. Nous considérions Fari, spécialiste des religions dans la Tribu KA, comme une encyclopédie sur Kemet et les cosmogonies africaines. Il était un fondamentaliste de l'atonisme, un théoricien du kemitisme d'un point de vue plus global. Et, surtout, c'était un anti-religions révélées extrémiste. Il attaquait méthodiquement et radicalement l'islam et le christianisme (ne parlons pas du judaïsme) partout où il le pouvait, et ce depuis des années. Dans le même temps, sans jamais avoir été membre de la Nation, Fari Taharka avait toujours admiré cette structure, qu'il considérait lui aussi comme la meilleure dans le monde noir.

C'est là-dessus que je comptais pour poser les bases de mes récentes réflexions. Nous entamâmes une discussion sur l'islam et le Qur'an. Je lui dis avoir relu le Qur'an Sacré, et ressentir comme une sorte de malaise interne, car je n'y avais pas vu ce qu'on répétait mécaniquement depuis des années, à savoir que le « Qur'an autorise l'esclavage spécifique des Noirs ». Fari m'interrompit, pour m'avouer que lui aussi s'était, depuis quelque temps, rendu compte que le Qur'an ne contenait pas toutes ces saletés

négrophobes, comme le courant afrocentriste voulait le faire croire. Fari avait compris cela depuis des mois, mais continuait à méditer sur le sujet en secret... Pour lui, c'était en effet une erreur de notre part, sans que pour autant cela le pousse à aller vers l'islam. Je lui expliquai alors qu'en prison, après avoir étudié les cosmogonies des peuples aborigènes de la terre, j'avais en chacune trouvé des points communs avec la notion d'islam originel dont parlait l'Honorable Elijah Muhammad. Je lui fis part, notamment, de mes lectures sur un certain René Guénon, ésotériste ayant défini les liens entre la tradition originelle et la religion. Il me dressa alors une liste de livres écrits par René Guénon et qui traitaient de ce dont nous parlions. J'en pris note.

Fari Taharka était au fait des choses. Mais il pensait être le seul à avoir cogité sur ces questions, à avoir évolué. Je lui fis part de mon souhait d'annoncer, tôt ou tard, mon retour à l'islam selon l'enseignement de l'Honorable Elijah Muhammad. Le frère me fit comprendre que c'était une décision importante, qui allait provoquer de gros chocs chez mes partisans mais qui, plus que jamais, était nécessaire. Il serait de la partie.

Il me fallait désormais passer au renouveau le plus froid de notre groupe (du point de vue de la rationalité), Hery Djehuty Sechat. J'appelai celui qui était mon meilleur conseiller politique, le plus cru, le plus dur avec moi. Celui qui détestait dire les choses pour me faire plaisir, qui ne me ménageait jamais, dans le but de nous faire avancer. Hery croyait en Atona. Du moins, il était déiste et donc croyait en Dieu, Dieu que nous avions baptisé Atona. Hery n'était pas un théosophe. Il croyait certes au divin, mais la rationalité lui importait plus. C'était l'exact contraire de Fari Taharka (qui est dans le transcendantal). Hery était un stratège politique, rugueux et glacial. Quand j'amorçai mon raisonnement pour lui avouer que je m'étais trompé, Hery m'écouta, religieusement. Une fois mon exposé terminé, il me déclara qu'il était surpris, mais pas tant que cela. Il me connaissait et savait que loin des caméras ou des micros, j'étais du genre à me remettre en question de temps à autre. Mais il me mit en garde. Et j'allais devoir en prendre compte : *« Se remettre en question, c'est louable, et ta démarche paraît méthodique, rationnelle et sincère. Mais quelle qu'elle soit, n'oublie pas que lorsque tu annonceras ton retour à l'islam selon les prescriptions de l'Honorable Elijah Muhammad, tu rencontreras trois gros foyers d'opposition extrêmement virulents : d'abord, le courant afrocentriste, qui verra cette évolution*

comme la plus grande des trahisons, et voudra en découdre avec toi. Ensuite, tes partisans, les kemites atoniens, plus ou moins afrocentristes, mais surtout qui t'aimaient, te protégeaient et comptaient sur toi. Et, enfin, le milieu arabo-musulman sunnite, qui percevra (à tort) ton retour à l'islam selon l'enseignement de l'Honorable Elijah Muhammad (transmis aujourd'hui par l'honorable Ministre Louis Farrakhan) comme de l'association (du *shirk*), et donc une grave transgression. » Selon Hery, beaucoup ne chercheraient pas à comprendre en quoi l'enseignement de l'Honorable Elijah Muhammad est, en réalité, l'islam originel. Compte tenu du fait que l'islam francophone est extrêmement influencé par une lecture Qur'anique « maghrebiniisée », et donc fondamentalement attachée au sunnisme (et, dans ses excès, au salafisme, à l'arabo-mondialisme, à l'arabo-suprématisme), il sera difficile de faire admettre à ses pratiquants que les Noirs sont les premiers *muslims* de l'histoire de l'humanité. Pour Hery, il était donc quasi impossible que les Noirs francophones musulmans et, plus généralement, la « Oumma francophone » (communauté islamique) comprennent ma démarche. Il fallait être stratégique et adapter un discours intelligible pour tous, afin d'éviter des tensions inutiles pour chacun. Il me disait de garder en tête que j'étais dans le temps présent, en pleine période d'affrontement intense avec l'oligarchie, et qu'il ne s'agissait pas de me retrouver esseulé dans le combat mené face aux puissants. Toutes ces remarques résonnaient dans ma tête, et me prouaient à quel point la situation était délicate. J'étais conscient de mes erreurs passées, mais encore plus au fait de la réalité: il me serait difficile d'être compris de la rue. Il me fallait dire ce sur quoi je m'étais trompé, sans briser ma base de soutien. C'était dense, intense, compliqué... Je cogitais. Le lendemain, nous commençons à mettre en place une stratégie de guerre sur le terrain de la communication. À ma sortie de prison, les menaces de mort sur mon téléphone couraient toujours, tout comme la surveillance des vautours qui me tournaient autour. Il s'agissait pour moi, dans les grandes lignes, de faire comprendre l'erreur et l'obscurantisme dangereux dans lesquels j'étais tombé en devenant le porte-étendard de l'afrocentricité, et d'enseigner le message de l'islam originel. J'avais remarqué que dans l'activisme noir (américain, francophone ou africain continental), la stratégie n'était jamais le point fort de celles et ceux qui disaient la vérité contre le système. Or c'est ce manque de stratégie qui, la plupart du temps, conduit à l'isolement des réels, puis à leur disparition.

Il me fallait réfléchir, et faire preuve de densité intellectuelle pour pouvoir à la fois assumer mes erreurs idéologiques passées, et dans le même temps, ne pas saccager ceux qui luttèrent sur le même front que moi contre la Bête, qu'ils soient des collègues, ou mes soldats. Notre réflexion était structurée en trois points. Primo, les afrocentristes. Les pousser à la réflexion, en expliquant en quoi l'afrocentricité s'était trompée (volontairement?) sur l'islam, et encourager les adeptes de ce courant à étudier le Qur'an en toute objectivité. Deuxio, mes partisans. Leur expliquer trois choses: la non-négrophobie du Qur'an, le lien entre les traditions originelles de notre peuple et l'islam. Et enfin que nous nous étions complètement trompés en opposant l'atonisme à l'islam. Puisque « musulman » signifie « soumis à Dieu l'Unique », il fallait faire comprendre qu'à partir du moment où nous étions kemites atoniens, nous étions, de fait, soumis à l'Être Suprême et surtout croyants en l'Unique. Et donc, de ce point de vue, musulmans. Selon Hery, les nôtres n'étaient pas prêts à cela, il ne fallait donc pas les bousculer. Il n'était pas nécessaire, dans un premier temps, de leur dire que j'étais psychologiquement revenu dans ma maison spirituelle qu'était la Nation Of Islam, car quiconque de mes partisans le saurait ne me le pardonnerait jamais. J'avais moi-même poussé tous ces frères à abandonner les religions révélées (islam ou christianisme). Ils ne comprendraient donc pas que je revienne brutalement en arrière, *a fortiori* pour adhérer aux enseignements de l'Honorable Elijah Muhammad, que la plupart d'entre eux (comme presque tous les Noirs en France) n'appréciaient pas, à cause de la propagande du film *Malcolm X* de Spike Lee, qui avait fait passer le guide et la NOI pour des charlatans. Il fallait donc encourager chacun à lire le Qur'an et les pousser petit à petit vers la vérité. Et à ceux ayant le plus de discernement, et étant plus habités par la quête de vérité que par le confort idéologique de l'afrocentricité, avouer que j'étais redevenu un disciple de l'Honorable Elijah Muhammad... Quant aux musulmans sunnites francophones (la majorité), il fallait les défendre avec sincérité (les non-négrophobes) et véhiculer progressivement les enseignements de l'Honorable Elijah Muhammad prônés aujourd'hui par l'Honorable Ministre Louis Farrakhan, qui ne sont rien d'autre que l'islam originel. Dans un premier temps, il était nécessaire d'utiliser le principe musulman légal, mais rare et dangereux, de *taqiya*, c'est-à-dire dissimuler islamiquement, voire rejeter, publiquement si besoin est, la NOI, afin de préserver

cette dernière de toute polémique stérile à laquelle mon nom était associé, tout en mettant en avant les concepts politiques propres au mouvement dirigé par le Ministre Louis Farrakhan, afin de les installer graduellement dans l'esprit des gens. Ces concepts étaient, entre autres :

- Certes, l'islam est une religion universelle, mais c'est d'abord la religion naturelle des Noirs, et la tradition originelle des peuples premiers.

- Cesser toute déclaration suprématiste noire (je n'avais, de toute façon, plus l'envie ni le temps pour cela), et prôner désormais l'ethno-différentialisme (la reconnaissance de la diversité humaine).

- Insister sur des références communément admises dans le monde islamique par rapport à la tradition primordiale et corroborant le message de l'Honorable Elijah Muhammad, notamment à travers René Guénon (qui reprend les thèses de Fard Muhammad).

- Se prononcer davantage sur le conflit israélo-palestinien, symbole de la résistance dans la communauté musulmane francophone, et qui prouvait que bien que revendiquant l'islam comme étant la religion naturelle des Noirs, nous n'étions pas fermés aux souffrances des autres peuples, bien au contraire (preuve que l'enseignement d'Elijah Muhammad est bien plus universel et moins caricatural que ce que Spike Lee a bien voulu faire croire dans sa production hollywoodienne de *Malcolm X*).

- Cesser d'indexer les Blancs dans leur ensemble (l'exemple de Bastien en prison m'encourageait à aller dans cette direction), et s'attaquer désormais à l'oligarchie, la seule véritable responsable de ce climat de suprématie blanche dans lequel vivaient les peuples sombres... Tout ceci, il est vrai, était complexe. Mais nécessaire, pour à la fois dire la vérité sur mes réflexions par rapport à l'islam et l'afrocentricité (sans tout dire pour ne pas non plus aller trop vite pour les gens), et ménager les sensibilités des miens. L'équilibre était difficile, mais important. Avant d'aller plus loin, il me fallait reprendre contact avec la NOI de Paris. Je l'avais quittée en 2001, nous étions en 2007.

À l'époque, nous étions sept, désormais, ils étaient cinq dans ce petit groupe d'étude, pendant qu'en à peine six ans, j'avais réussi à me faire entendre de bon nombre de gens (de manière brutale, certes...). Le frère Kim avait été démis de ses fonctions (pour manque de résultats, et problèmes internes récurrents dans le groupe d'étude), et remplacé par un frère nommé Roland Muhammad. Pour être franc, malgré le devoir d'amour entre

frères, je n'avais aucun atome crochu avec ce dernier. Et son attitude à mon rencontre me laissait deviner que c'était réciproque.

Le frère Kim, malgré un côté inadapté au terrain francophone (ce qui ne lui avait d'ailleurs pas permis d'émerger), avait une énergie communicative que je ne retrouvais absolument pas chez Roland Muhammad. Mais le plus important était qu'il aime son peuple, grâce aux enseignements. Ce qui semblait être le cas. Je me tournai alors vers un autre frère avec lequel je n'étais plus en contact depuis longtemps, mais pour qui j'avais de l'affection. Le frère Sidaty Muhammad, un frère grand, beau, rassurant, qui avait une véritable prestance. Je me suis toujours demandé, même à l'époque du frère Kim, pourquoi ce n'était pas le frère Sidaty qui était le leader. Il avait tout pour l'être, même si, à mes yeux, il était exagérément conciliant et sympathique avec tout le monde, même avec les plus méprisables de notre communauté. Pour moi, à l'image de Jésus, celui qui détient la vérité devait séparer le bon grain de l'ivraie, ne pas être gentil avec tout un chacun car, au final, en l'étant sous le prétexte de l'unité, on ne l'était avec personne. Le leader devait savoir faire preuve de pédagogie certes, mais surtout de fermeté. Après le frère Kim, Sidaty s'était rangé derrière Roland Muhammad ; bien que perpétuant la tranquillité et la stabilité du Paris *study group* de cinq personnes (avec ce nombre, en même temps, ce n'était pas difficile), ce dernier ne faisait, selon moi, pas davantage avancer la « voiture » de la Nation. Par la grâce de Dieu, j'appris quelques années plus tard que Sidaty accédait enfin à des responsabilités de son rang, en étant nommé coordinateur du *study group* de Paris, et allait développer la NOI à cet endroit de manière significative.

La prison m'avait redonné mon amour et ma volonté de faire en sorte que la Nation Of Islam occupe la place qu'elle méritait dans le monde francophone. Mais pour cela, je savais qu'il fallait faire preuve de stratégie. De pertinence politique, et d'adaptation, ce dont la NOI Paris manquait dramatiquement, à mes yeux... Je me disais que si une personne dans la NOI de Paris pouvait comprendre ma réflexion, c'était Sidaty. Je l'appelai donc et le retrouvai dans le restaurant qu'il tenait, appartenant à sa famille. Ce lieu était exceptionnel, par la nourriture africaine qu'on y dégustait et par la qualité du service. J'aimais trop. Après avoir bu le thé, nous roulâmes en voiture dans Paris. Je vidai mon sac. Je lui expliquai ce que j'avais compris en prison, en cellule d'isolement. Il était content, sa joie était visible. Il

retrouvait son jeune frère qui, avec le temps, était devenu un militant noir connu sur la place publique. Mais sa joie s'arrêta net lorsque je lui dis que, selon moi, la NOI de Paris devait faire preuve d'introspection et tracer un bilan. Comment un mouvement aussi légendaire que celui-ci pouvait-il se contenter, en 2007, de ne compter que cinq membres? Je lui avouai que je voulais officiellement, par son entremise, intégrer la Nation Of Islam, mais faire preuve de stratégie médiatique lorsque je l'annoncerais. Je lui expliquai donc point par point le plan de guerre de communication que j'avais mis sur pied. Mais le frère n'était pas chaud. Pas de manière cassante comme Kim (le frère Sidaty est un homme trop raffiné pour cela), mais il était en désaccord. Pour lui, si j'intégrais la Nation, je devais le dire publiquement et clairement, quelles qu'en soient les répercussions. Ou alors ne rien dire. Mais certainement pas cacher publiquement mon appartenance à la NOI au moyen du principe de la *taqyah*. Je ne lui en voulais pas. Sidaty ne voyait sans doute pas ce que nous voyions. L'isolement, politique comme médiatique, de la NOI de Paris, le fait de ne pas être en première ligne dans la sphère francophone faisait que le frère ne pouvait entrevoir les enjeux, pourtant clairs et explicites, que mon annonce de retour à l'islam revêtirait. Il consentit donc à me dire, en guise de conclusion, que tant que je n'annoncerais pas mon retour sans ambiguïté dans la Nation Of Islam, je ne pourrais pas y être admis. À cet instant, je pensai à toutes les personnalités qui avaient rejoint la NOI sans le crier sur tous les toits. En premier lieu, le grand Muhammad Ali, qui l'avait annoncé plusieurs mois après son arrivée. Mais ça, c'était aux *States*. Le *study group* de la NOI Paris était, sur ce point, aussi fermé que la mentalité française l'est sur bien des aspects.

Je ne lui en voulais pas, même si j'étais profondément déçu. Cela faisait six ans que j'avais quitté le groupe d'étude de Kim parce que, à la base, je voulais faire avancer le mouvement. Je retrouvais en 2007 les mêmes limites, les mêmes obstructions. Devais-je pleurer? Faire la victime auprès de la maison mère aux USA (la seule, en réalité, apte à prendre des décisions)? Non. Je n'allais rien faire de tout cela. J'étais blessé, mais pas démotivé. Je mènerai ma stratégie politique comme je l'entendais, et tôt ou tard, les véridiques me rejoindraient. Le plus stressant dans tout cela, c'est que j'étais, à ce moment-là, en plein processus d'autocritique et d'auto-amélioration que seule ma présence dans la NOI pouvait me permettre de mener à terme. En dehors de la structure (même minuscule) de Sidaty

et Roland Muhammad, je n'avais pas, en réalité, toutes les armes pour m'améliorer sur la durée. Seuls les membres de la NOI, arrivés à un certain degré de formation, possédaient les clefs permettant de suivre le processus accusateur et d'épuration de nos défauts qui poussait chacun d'entre nous à une amélioration complète. À mon retour, j'expliquai à Etuma que les gars de la NOI Paris n'étaient pas opérationnels pour m'aider à mener ma stratégie à bien... J'allais donc devoir agir sans eux. Elle m'encourageait à aller de l'avant. Tôt ou tard, des gens plus hauts dans la hiérarchie que le petit groupe d'étude de la NOI Paris comprendraient ma démarche et me pousseraient à aller de l'avant.

En attendant, il me fallait agir méthodiquement, et continuer à étudier la religion islamique et ses liens avec la tradition africaine. En dehors des ouvrages de la Nation Of Islam à ma disposition (je les avais eus à mes débuts, mais ne les avais pas rouverts depuis mon départ de la NOI), je m'imprégnai cette fois-ci pleinement des écrits de René Guénon dont la pensée (que j'avais pu percevoir grâce aux extraits parus dans les magazines religieux de la prison) recoupait extraordinairement les enseignements de l'Honorable Elijah Muhammad. L'étude de ce Français, métaphysicien de son état, converti à l'islam et spécialiste de l'islam originel, ne fit que renforcer ma conviction quant aux travaux de l'Honorable Elijah Muhammad. Dans l'ordre, il y avait: *Autorité spirituelle et Pouvoir temporel, le Roi du Monde, la Métaphysique orientale, Aperçus sur l'Initiation, l'Homme et son devenir selon le Védânta*. De toutes ces lectures, l'ouvrage *le Roi du Monde* me parla gravement, et me fit penser profondément à Farad Muhammad, celui que la NOI considère comme le « bien guidé ». René Guénon était fort, et densifia plus encore mes convictions.

Sur le terrain politique, la répression continuait à aller bon train. Les médias avaient finalement annoncé que j'étais sorti de prison, tout en s'empresant de préciser que j'allais sans doute y retourner car j'étais poursuivi pour divers discours considérés comme de l'incitation à la haine raciale (sans doute mes propos sur mes amis philanthropes...). Mais surtout, l'État français avait entamé une enquête car il me soupçonnait d'avoir reconstitué la Tribu KA sous un autre nom. En l'occurrence, sous l'appellation « Génération Kemi Seba ». Ce qui était extraordinaire, c'est que GKS n'avait mené aucune action coup de poing, mais le simple fait que je continue à faire de la politique, et que j'aie repris mes meetings était, pour l'État, un affront.

Ce n'était pas injustifié. GKS, c'était la Tribu KA, sauf qu'on parlait de moins en moins de Kemet, et qu'on s'insérait de plus en plus dans la géopolitique. Le procès était annoncé sur à peu près tous les grands journaux. Je remarquai néanmoins que chaque article me concernant n'allait pas au-delà d'un cadre strictement juridique. Visiblement, une note venue d'en haut demandait aux rédactions françaises de ne plus relayer mes déclarations publiques, pour ne mentionner que les (nombreuses) condamnations auxquelles je devais faire face... Et la presse française, aux ordres, si agile sur le terrain anal, s'empressa d'absorber, ou plutôt d'encaisser les recommandations qui venaient sûrement du lobby de mes meilleurs amis, les philanthropes... qui connaissaient la dangerosité de mes mots. Je fus donc jugé à plusieurs reprises en 2007. De plus en plus de Blancs et d'Arabes venaient grossir les rangs de mes sympathisants noirs pour me soutenir au tribunal. Mon regard sur eux n'était plus le même. Je voyais chacun pour ce qu'il était, et pas simplement pour son appartenance caucasienne ou maghrébine. Ma compréhension de l'islam m'avait transformé. Certains me touchaient beaucoup, et étaient heureux que je ne les repousse plus. La plupart étaient derrière moi depuis l'époque de la Tribu KA, mais se disaient (ils n'avaient pas tout à fait tort) que je ne voulais pas de leur soutien. Les temps avaient changé. Je tenais à juger quelqu'un sur ses actes, et non plus sur sa couleur. L'année 2007 passa sans que j'annonce à quiconque, en dehors des individus précédemment cités, que je m'étais rapproché de l'islam. Tout juste dans mes prêches, mes sermons, j'évoquais régulièrement la notion de soumission à Dieu l'Unique, tout comme j'intégrais des données géopolitiques ayant trait à l'affrontement entre les oppresseurs et les opprimés au Moyen-Orient.

J'étais invité à diverses conférences de frères ou sœurs en banlieue parisienne qui n'étaient pas afrocentristes. Pour eux, l'important n'était pas de parler de pyramides ou d'Égypte toutes les cinq secondes, mais d'être dynamisés, poussés au dépassement en tenant compte du présent. Ces réunions en banlieue attiraient souvent des personnes issues d'autres communautés. Je ne les excluais pas. Et moins je les excluais, plus elles venaient. C'était logique. Jusqu'au moment où, voyant que mes meetings captaient de plus en plus de monde, le lobby philanthrope associé aux services de police commença à exercer des pressions sur les propriétaires des salles...

La justice ne se cachait même pas du reste, je recevais des convocations

de police qui indiquaient clairement que mes activités politiques étaient illégales, dans la mesure où je faisais l'objet d'une instruction dans l'optique de savoir si, oui ou non, GKS allait être interdite pour cause de « reconstitution de ligue dissoute ». En août 2007, je fus amené à revoir Dieudo, qui m'avait beaucoup soutenu lorsque j'étais en prison. Face à toutes les salles qui se fermaient – paradoxalement, au moment où je m'ouvrais davantage et faisais converger la lutte de mon peuple avec celles d'autres peuples – il fallait trouver une parade. Selon mon avocat, le message implicite envoyé par la justice était d'arrêter l'activisme politique. D'ailleurs, il me prédisait une nouvelle condamnation à de la prison (il n'allait d'ailleurs pas se tromper). J'exposai la situation à Dieudo, et lui fis comprendre qu'au moins jusqu'au procès, je ne pouvais plus faire de meeting sous l'égide de GKS (qui allait aussi être interdite). Il me suggéra de mettre sur pied une sorte de stand-up politique, mais qui ne pourrait pas tomber sous le coup de la loi car il serait présenté comme un spectacle. Ma présence scénique et mes qualités d'orateur le permettaient largement. Je n'étais pas super emballé par l'idée, mais voir Dieudo se creuser la tête pour moi me touchait. C'était mon frère et il le sera toujours, malgré nos désaccords.

La vérité est que je n'avais pas trop le choix. Les occasions de diffuser le message se faisaient de plus en plus rares, et mes partisans commençaient à se décourager. Il fallait sortir de cette spirale. Je me lançai donc dans l'écriture d'un script où j'aurais le rôle d'un prêcheur, qui dirait tout haut ce que tout le monde pense tout bas (je ne m'étais pas fatigué pour le scénario). J'appelai ce spectacle *Politik Street Show*. Je le présentai à Dieudo. Il était emballé, moi beaucoup moins. Il me laissait deux représentations. J'étais content de me présenter, deux ans après mon dernier meeting, au Théâtre de la Main d'Or, mais peu enthousiaste car je savais parfaitement que je n'allais pas me contenter du script lisse que j'avais fait passer pour que Dieudo accepte de me laisser m'exprimer. Il y avait des tas de vérités à dire, à énoncer, et je ne me voyais pas fermer ma bouche à clef, et faire du stand-up, politique ou pas. Peu de temps avant, un frère nommé Irta, originaire des Caraïbes, avait rejoint mon staff. Il était nettement plus en recul par rapport aux autres membres du groupe, mais ses réflexions étaient le plus souvent de très bonne facture. Je l'appréciais beaucoup. En septembre 2007, tout commença pour le *Politik Street Show*. Le premier spectacle attira énormément de gens. La salle était pleine. J'eus l'occasion

de voir que la médiatisation et la prison avaient fait que mon public s'était élargi, diversifié, et féminisé. Un grand nombre de sœurs étaient présentes, mais pas seulement. Des femmes d'autres horizons, du Maghreb, d'Orient, et parfois même d'Asie, étaient venues pour me voir. Elles croyaient en moi, en ma capacité à résister face à l'oligarchie. Je le leur rendais. Je sais que ça jasait beaucoup, car certains haineux faisaient circuler des rumeurs selon lesquelles « *avant, les "starfuckeuses" noires et arabes allaient aux concerts de rap, maintenant, elles vont aux réunions de Kemi Seba* ». C'était des propos de gens jaloux du travail que je menais, et un profond manque de respect pour ces sœurs.

J'étais fier de donner, à travers mes discours et mes actions, de l'espoir et de la dignité à ces femmes, magnifiques pour la plupart. C'était des reines, qui avaient, il faut le dire, le sentiment que leurs hommes avaient perdu toute once de virilité, qu'ils étaient politiquement castrés face à un système qui les asphyxiant. À tort ou à raison, beaucoup d'entre elles reportaient leurs espoirs sur moi et ma façon de mener ce combat. Je me devais d'être fort. Dans ce premier *Politik Street Show*, auquel Dieudo, au milieu de la foule, assistait, je m'en tins au script, plaçant toujours quelques notions propres à notre stratégie politique, et portant donc sur la géopolitique actuelle au Moyen-Orient, à l'islam. Le tout dans un discours évidemment dissident et panafricain. Tout se passa bien, malgré un ou deux dérapages (ma spécialité). À la fin du show, ce fut un tonnerre d'applaudissements. Tout le monde m'attendait à la sortie des loges, j'étais touché. Mais je me sentais à l'étroit dans ce rôle plus proche du showbiz que de la politique. Le public semblait y trouver son compte. Mais moi, je n'étais pas bien du tout dans le carcan du stand-up, même si ça ne voyait pas. Je voulais me lâcher, être comme à mon habitude dans mes prêches. Je me sentais plus fort quand j'étais libre de mon verbe.

Le second *Politik Street Show* allait en être l'illustration. Au grand désarroi de Dieudo, je me lâchai, et lançai quelques déclarations politiques bien senties, et absentes du script, sur Sarkozy, les « philanthropes » et tous ceux qui m'empêchaient de faire mes meetings. Mes propos n'étaient pas pires que ceux de Dieudonné dans ses spectacles. Mais Dieudonné faisait rire, moi je faisais peur (à lui parfois). Dieudo craignait que mes dérapages lui coûtent des amendes ou des procès par rapport à son théâtre. À la fin du second et dernier *Politik Street Show*, où je m'étais, il faut le dire, lâché,

Dieudonné dut se rendre à l'évidence : j'étais fait pour dire la vérité de manière explicite, pas pour le spectacle. La collaboration avec Dieudo s'arrêta pour le *PSS*, ce qui n'empêcha pas que chaque mois (comme avant), j'allais au théâtre boire une canette de coca et discuter de la communauté avec lui.

Le mois de décembre approchait, et mon vingt-sixième anniversaire. D'autres procès s'annonçaient, j'étais toujours condamné, mais le plus gros allait se produire en 2008. En effet, en février 2008, je fus convoqué par la juge d'instruction chargée de l'enquête sur la reconstitution de la Tribu KA en Génération Kemi Seba. Les recherches de la police avaient abouti à la conclusion que c'était le même groupe, la même idéologie. Je risquais six mois de prison. On était loin des trois mois, dont deux fermes, que j'avais faits. Je savais que j'allais être condamné. Comme à leur habitude, les quotidiens *20 Minutes*, *Metro*, et *le Figaro* annonçaient cette future condamnation, et le procès avait, dans leurs articles, comme un goût de fête. Ça plaisait aux agents du lobby, aux agents de la Bête. J'avais décidé de me défendre seul. J'avais toujours eu goût à ces joutes oratoires, et j'aimais l'excitation provoquée par l'épée de Damoclès au-dessus de ma tête au moment où je défendais mes idées. Certains me considéreront comme fou à la lecture de ces mots, mais ces matchs intellectuels où je risquais ma liberté me passionnaient.

Ce jour-là, je fis probablement ma plus grosse plaidoirie. La salle était remplie, et le public, ami ou pas, captivé par le combat que je livrais face à mes ennemis. Ce procès allait tellement marquer les esprits que même France 3, qu'on ne peut pourtant pas soupçonner d'être tendre avec moi, rapporta que j'avais donné un petit cours d'histoire sur le monde noir, sur la nécessité de mon combat, sur mes adversaires, que j'avais identifiés comme tels et que je nommais (les oligarques, qui refusaient l'indépendance culturelle des Noirs, etc.). Sans doute qu'un Nègre antisystème, antisioniste, sûr de lui, c'était trop pour ces maîtres de plantation modernes. Irrité par mes certitudes et par ma foi, le procureur demanda six mois fermes. Face aux caméras de France 3, je déclarai que, quels que soient ma condamnation et le temps que je (re) passerais en prison, nul ne pourrait arrêter notre lutte pour la revalorisation des nôtres. J'ajoutai : « *J'ai dans mes gènes le sang d'aïeux (du côté de ma mère, parmi mes ancêtres directs du Dahomey, déportés en Haïti) qui ont vécu quatre siècles de prison. Je ne vais donc pas pleurer pour six mois de plus. Je continuerai, quoi qu'il arrive, à énoncer des*

*vérités dérangeantes, et tout faire pour redonner la dignité à mon peuple, mais aussi aux Blancs, aux Arabes, aux Asiatiques, et aux juifs antisémites.* » Pour la première fois, médiatiquement, je tenais un discours visant un public anti-impérialiste au-delà de la communauté noire. Ce discours, fédérateur, n'allait pas tomber dans l'oreille d'un sourd, renforçant l'idée, déjà présente chez mes nouveaux sympathisants, tout comme dans l'esprit d'Hery, de créer une supra-structure anti-impérialiste, qui réunirait différentes communautés, autonomes et unies à la fois. Dans la rue, mon énième procès sur France 3 n'était pas passé inaperçu. Beaucoup de frères et sœurs nous félicitaient et nous souhaitaient bon courage. Pas mal de Maghrébins aussi. Et chez les Caucasiens, c'était les trois quarts du temps des nationalistes français qui se sentaient (logiquement) proches de ma volonté d'indépendance des Africains, et de rapatriement des afrodescendants.

Quelques jours après le procès, je fis une belle rencontre. Lors d'un déplacement dans Paris, une jeune fille prénommée Samantha vint me voir. Elle précisa son ascendance juive, comme pour planter le décor, mais se dit sensible à mon combat. Elle-même luttait pour davantage de justice sociale, condamnait le racisme anti-noir qui sévissait dans sa communauté, et agissait pour dénoncer activement le colonialisme juif en Palestine occupée. Elle m'encouragea à continuer. J'étais touché. Depuis ma sortie de prison, j'avais vraiment la sensation que mes œillères avaient disparu, et que la providence mettait sur mon chemin des activistes de chaque peuple qui se battaient pour faire valoir la justice. Fin février, porté par cet élan, et en concordance avec ma stratégie d'élargissement de la lutte et de préparation psychologique de l'opinion publique à mon retour à l'islam, je réunis des militants nationalistes français, panafricains (mes sympathisants), et des dissidents maghrébins. Tous convenaient de la nécessité de constituer ce front anti-impérialiste au XXI<sup>e</sup> siècle, qui reprendrait l'énergie militante de la Tribu KA, sa capacité de communication, mais qui, cette fois, réunirait des branches d'autres communautés en plus du groupe d'activistes noirs. Ces branches seraient autonomes dans leur gestion (pour conserver l'esprit d'indépendance des peuples représentés à l'intérieur de cette structure), mais agiraient tel un seul homme lorsque cela serait nécessaire. Le groupe s'appellerait « Mouvement des Damnés de l'Impérialisme » (MDI). Le personnage politique que j'étais devenu aux yeux de tous ces dissidents et, surtout, ma capacité à me faire entendre médiatiquement amenèrent le

bureau, qui s'était constitué ce soir-là et comptait deux représentants de chaque communauté, à m'élire à la majorité absolue pour être le secrétaire général et le président du MDI.

Le combat prenait une nouvelle dimension. Je sentais l'émulation, l'énergie autour de ma personne. Petit à petit, ma démarche, consistant à faire admettre aux militants anti-impérialistes le fait que j'avais beaucoup évolué sur le rapport des afrodescendants aux autres fonctionnait. Je les sentais de plus en plus aptes à intégrer l'annonce de mon retour à l'islam. De toutes les structures que j'ai pu diriger (avant qu'elles soient interdites), le MDI était, de loin, la plus organisée, et celle qui comptait le plus grand nombre d'adhérents. Nous étions quatre cents militants, plus précisément trois cents cotisants et quatre-vingt-dix militants actifs. Les analyses avaient désormais un contenu géopolitique dense, et les auteurs, noirs, maghrébins et blancs, allaient tous dans le même sens. L'exaltation des racines, la lutte contre le mondialisme et le nomadisme dégénéré, les critiques du dumping social. Hery et moi validions et rédigeons au moins 50 % des textes. Nous avions aussi un technicien génial du nom de Fabien, Français d'origine italienne, nationaliste de gauche, concepteur de tous mes sites internet. Après avoir été cadre du MDI, il demeura dans mon staff et devint un ami proche.

Le MDI s'organisait en sections. La plus importante, évidemment, était celle de Paris. Chaque section comportait toujours différentes branches ethniques, mais était coordonnée par un secrétaire du Mouvement. Paris était dirigé par Fari Taharka. Notre angle de tir consistait aussi à démystifier les partis politiques traditionnels tels que le PS, le PC, et l'extrême gauche, qui se prétendaient proches des minorités et qui, bien souvent, étaient les plus paternalistes à notre égard. Les déstabiliser en infiltrant leurs structures, les confronter politiquement en caméra cachée, en les poussant à dire ce qu'ils pensaient réellement des Noirs qui, en général, votent naïvement pour eux. C'était intense, palpitant, salé.

Ce même mois de mars vit naître un certain Khonsou Seba, fils de son père, qui allait s'avérer être, en grandissant, la copie conforme de son papa. Ayant moi-même été un adolescent extrêmement turbulent, à la base, je n'étais pas vraiment chaud pour avoir un fils. Mais lorsqu'Etuma m'annonça qu'elle attendait un garçon, mon cœur fit immédiatement volte-face. À sa naissance, j'étais fou de joie (en grandissant, Khonsou allait se

rapprocher de plus en plus de moi). Quelques mois plus tard, en avril, ma condamnation fut prononcée: six mois, dont deux fermes. À cette occasion, je déclarai à la presse: « *Les procès sont la preuve, pour la rue, pour les nôtres, qu'on s'attaque au système. Plus le système nous attaque, mieux c'est* ». Mes paroles traduisaient un simple constat: la crédibilité dissidente dans la rue que ces multiples condamnations nous apportaient augmentait chaque jour. Alors que les médias se plaisaient à dire et redire que nous étions groupusculaires, que personne ne nous suivait (des mensonges à répétition pour tenter de convaincre les gens), la réalité du bitume était tout autre. L'émergence des réseaux sociaux et le nombre des soutiens sur ces supports, parfois supérieur à celui d'acteurs politiques de premier plan, prouvaient que le fantasme de la presse était loin de la réalité du combat mené. Je fis évidemment appel de cette condamnation. Le procès fut reporté au 3 octobre 2008. L'effervescence de cette nouvelle génération de militants anti-système, et l'humanisme réel (et pas BHL-iste) qui se dégageait de toute cette mouvance me donnèrent confiance pour passer à la prochaine étape qui était l'annonce, que je vivais comme une nécessité, de mon retour à l'islam et de la reconnaissance de mes erreurs.

Il était évident que, comme prévu, je devais à tout prix éviter de dire que j'étais redevenu un partisan de Farad Muhammad. Vital était l'usage de ce principe controversé de *taqyah* (dissimulation ou mensonge licite, dans le but de protéger notre choix spirituel, et l'éloigner de toute controverse). Le but, dans un premier temps, était que les gens retiennent le fond de nos arguments. La forme réelle suivrait après, d'autant que ma stratégie n'était pas soutenue par les membres de la NOI en France. Au final, j'étais beaucoup plus libre de mes mouvements, et plus apte à promouvoir implicitement l'argumentaire de la NOI, sans être identifié comme l'un de ses représentants, à ce moment précis.

Les réunions avec Hery et Fari durèrent une semaine, pour bien définir le contenu de mon discours, qui allait reprendre point par point les axes de la stratégie que nous avions précédemment mise en place. Depuis un an pour être précis. L'allocution devait être sobre et me permettre de reconnaître mes torts. Je savais que mes adversaires ne me rateraient pas, et présenteraient ma démarche d'introspection comme un « retournement de veste ». Pour quelqu'un comme moi, qui n'a pas pour habitude de mettre son ego de côté, cette démarche d'auto-humiliation n'était pas facile.

J'avais, durant des années, propagé la doctrine afrocentriste, car elle me semblait être la plus rationnelle. En prison, je m'étais rendu compte que je m'étais féroce ment trompé. Il s'agissait de l'admettre, et d'avancer. Je voulais combattre avec les bonnes armes. Ne pas me mentir à moi-même à cause de mes passions. Il me fallait trouver un juste équilibre entre raison et passion. Cet équilibre, c'était la quête de science dans l'islam. J'enregistrai mon discours avec Djeser, notre cameraman, et Hery aux commandes de la réalisation. Fari et moi faisons face à la vidéo. Mon discours se devait d'être synthétique, d'aller droit au but.

En relevant chacun des points (mentionnés plus tôt dans le livre) dans notre plan de guerre de communication, je m'assurai de tout faire pour toucher chaque branche de mon audience. Aux panafricains, parler de la science de la tradition primordiale. Insister auprès des Maghrébins sur l'urgence de corriger l'idée, trop commune en France, selon laquelle l'islam est la quasi-propriété des Arabes, qu'il est mieux maîtrisé par les Arabes et Maghrébins que par les autres communautés, qu'elles soient africaines, asiatiques, ou autres. C'est cette fausse vision, stupide et ignorante, qu'ont, malheureusement, trop de Maghrébins, et qui fait qu'aujourd'hui, nombreux sont ceux qui ont un rejet viscéral de l'islam, alors même que l'islam est la religion naturelle de l'être humain. Enfin, rappeler aux Caucasiens la différence naturelle des communautés, cette diversité étant inscrite dans le Qur'an sacré comme la volonté de Dieu.

Je pris soin d'écarter toute idée d'appartenance à la NOI, pour éviter que mon speech soit réduit à: « Il dit cela parce qu'il est de la NOI ». Je voulais que mes mots soient écoutés, et que soit jugé non pas celui qui les prononce, mais le message de vérité qu'ils contenaient. Car l'Honorable Elijah Muhammad était haï en France. La propagande « jewllywoodienne » sur le film *Malcolm X* avait violemment caricaturé le messenger de la NOI. Dans un premier temps, l'oligarchie avait boycotté la préparation du film de Spike Lee, de peur que le véritable Malcolm X, dissident et profondément anti-philanthrope ne soit dévoilé. Mais elle avait quand même fini par en faire la publicité, découvrant lors du visionnage que la Nation Of Islam et son messenger Elijah Muhammad étaient traînés dans la boue. En France, tout ce qui avait trait à la Nation Of Islam relevait de l'émotionnel, la plupart des gens étant incultes sur le sujet, se contentant de prétendre (après avoir vu le famélique biopic de Spike Lee sur Al-Hajj Malik Al-

Shabazz) que Malcolm X avait déclaré que la NOI était une secte après en être parti. Et qu'il aurait rajouté, après son pèlerinage à La Mecque, que la couleur de peau n'avait plus d'importance (alors que tous les discours se doivent d'être contextualisés, au risque de passer à côté de la portée historique des réflexions de celui qui les prononce). Les gens ne lisaient pas, ne s'informaient pas à la source. Et ça arrangeait tout le monde (à commencer par les oligarques) d'accuser la NOI de l'assassinat de Malcolm X. Ainsi, vouloir montrer la pertinence de l'enseignement de l'Honorable Elijah Muhammad en scandant son appartenance à la Nation Of Islam aurait été suicidaire et clairement pauvre en termes d'art de guerre médiatique. Il fallait d'abord convaincre de la pertinence des thèses, avant d'annoncer (quelques années plus tard, et si les choses se passaient bien) que j'étais membre du mouvement qui avait fait briller les Muhammad Ali, Joe Tex, Khalid Muhammad, Malcolm X, aka Al-Hajj Malik Al-Shabazz, l'Honorable Louis Farrakhan, et l'humoriste à succès en Angleterre, le dénommé Leo Muhammad. Mon discours était affûté. Une fois tourné, il fut posté sur le net. Sa diffusion provoqua comme une onde de choc, bien au-delà de toutes nos prévisions. Les réactions – positives comme négatives – dépassèrent l'entendement. Le leader de la Tribu KA, militant afrocentriste, condamnant depuis des années l'islam et le Qur'an, tout comme le christianisme et la Bible, reconnaissait s'être trompé sur ces ouvrages, et adhérait à l'islam suite à l'étude du Qur'an en prison. Je fus inondé de messages venant de musulmans, et de non-musulmans, sympathisants de mon combat pour la revalorisation des miens, et qui voyaient là (à juste titre) la toute-puissance du Créateur remettant quelqu'un sur la voie de la vérité. Quelqu'un qui s'en prenait à tort à l'islam, alors qu'en réalité, il en avait uniquement après les négrophobes arabes. Ceci attira aussi l'affection et le soutien de très nombreux Noirs chrétiens (à qui j'avais indirectement présenté des excuses en expliquant que si la Bible avait en effet été manipulée à divers endroits, cela ne pouvait en aucun cas rendre le message du Christ caduc, contrairement à ce que j'avais pu déclarer à l'époque de la Tribu KA). Les rastas se rapprochaient eux aussi de mon travail.

Mais trois camps allaient, de manière coordonnée d'ailleurs, se montrer extrêmement hostiles à mon retour à l'islam. Les juifs philanthropes et extrémistes, qui voyaient dans cette annonce le danger potentiel de rallier à notre combat une partie de la Oumma, frontalement anti-oligarchique.

D'ailleurs, il était marrant d'observer que pour ces derniers, ma conversion ne pouvait pas être sincère. Ils croyaient réellement que je m'étais rapproché de l'islam par pur opportunisme politique, dans le but d'élargir de manière significative ma base militante. Ce sont d'ailleurs eux qui répandirent dans la presse nationale l'idée que ma conversion était totalement machiavélique, et qu'au fond, je considérais toujours le Qur'an comme un livre négrophobe. Ils étaient totalement à côté de la plaque, loin de ce que je planifiais, avec l'aide du Tout-Puissant, à savoir la propagation de l'enseignement diffusé aujourd'hui par le Ministre Louis Farrakhan. Pour tout dire, l'égarement médiatique des philanthropes me réjouissait.

Le deuxième foyer d'opposition était celui des salafistes, Maghrébins de France pour la plupart, qui ne goûtaient que modérément ma grille de lecture reliant l'islam à la tradition primordiale des peuples aborigènes de la terre. Ces derniers, arabo-mondialistes (et suprématistes?) pour la plupart, ne pouvaient accepter l'idée que l'islam préexistait de manière naturelle chez les peuples originels, à une époque où il n'y avait encore aucun Arabe sur terre. Parmi les musulmans (noirs, blancs et maghrébins) réagissant à ma conversion, ces salafistes étaient minoritaires, mais je sentais leur très forte hostilité. Car certains avaient déjà deviné que j'étais en réalité redevenu un Fruit de l'islam du Ministre Louis Farrakhan, et ce malgré toutes mes précautions pour garder mes distances par rapport la NOI, afin de ne pas divulguer mon appartenance idéologique à ce mouvement.

Le troisième foyer d'opposition, le moins fourni, était pourtant le plus hostile, le plus virulent: le milieu afrocentriste. Je vais m'attarder un peu sur cette mouvance, le système m'ayant désigné, via ses médias, comme en étant le porte-parole. Évidemment, je me doutais qu'il ne serait pas aisé pour un courant idéologique dont l'existence s'appuie quasi uniquement sur la critique de l'islam et du christianisme d'accepter ma compréhension des livres saints (Qur'an, Bible, Kebra Nagast), et donc de tolérer mon retour à la religion musulmane. Et bien sûr, mes anciens détracteurs afrocentristes, qui, déjà au départ, ne supportaient pas ma médiatisation, s'empressèrent de dire: « *Vous voyez? Kemi Seba nous a trahis, trop attiré par le buzz et la célébrité, il a préféré une communauté de plus de 1 milliard de personnes à notre petite communauté afrocentrique qui n'en compte que quelques centaines...* ». J'étais devenu l'« Anakin Skywalker » de la communauté afrocentriste. L'enfant prodige qui s'était finalement détourné

de ce à quoi il était destiné, pour rejoindre le côté obscur : l'islam. Si, certes, la nouvelle les surprenait, les simples militants étaient, eux, beaucoup plus à l'écoute parce que sincères. Ma démarche – reconnaître mes erreurs, tracer des ponts entre les religions révélées, la tradition primordiale et le kemitisme, comme l'enseignaient le Dr Khallid Muhammad, ou René Guénon – les intéressait, carrément. Seuls les Anti-Kemi Seba historiques/hystériques (ils se reconnaîtront, inutile de les sortir de leur total anonymat) me vouaient une haine objectivement sans précédent, et irraisonnée, qu'ils essayaient d'ailleurs de transmettre à toute personne afrocentriste de base, qui m'avait aimé, mais qui se posait des questions légitimes face à ma conversion.

À mes medzatonnes encore présents (la minorité qui n'avait pas fui après les premières répressions politico-juridiques), j'expliquai patiemment, comme convenu, que si je m'étais en effet réellement trompé sur la nature du Qur'an, cela ne changeait pas le fait que nous étions kemites atoniens, les atoniens originaux ayant eux-mêmes été monothéistes à Kemet, donc des musulmans. Malgré mes efforts, là aussi, logiquement, quelque chose se cassa pour quelques-uns. Leur haine de l'islam (que j'avais, il est vrai, contribué à entretenir, ma responsabilité, et mon fardeau) n'allait certainement pas disparaître d'un coup de baguette magique. À l'annonce de ma conversion, certains décidèrent de s'éloigner de moi. Déjà échaudés par le concept du MDI, qui était de travailler avec plusieurs communautés côte à côte (pas mélangées, mais solidaires), ils ne pouvaient que ressentir ma démarche religieuse comme la goutte d'eau qui faisait déborder le vase. Ils choisirent donc de rejoindre le camp de mes pires détracteurs afrocentristes. Et d'apporter de l'eau à leur moulin en racontant qu'en privé, je leur avais dit que je me considérais toujours comme kemite atonien, alors que mon message était précisément de dire qu'en réalité, s'il comprenait la véracité du Qur'an, un kemite atonien était un musulman qui s'ignorait.

Mon côté sanguin refit surface. Lorsque je me sens attaqué à tort, je clashe, je méprise, j'attaque, souvent avec sarcasme, ou j'« asphyxie intellectuellement » mon adversaire. Les « pharisiens » ou « docteurs de la loi de l'afrocentricité » s'étaient mis à publier sur le net des articles insultants et affirmant qu'en me rapprochant de l'islam, je trahissais la tradition africaine. Ils ne comprenaient pas que, comme l'expliquaient Amadou Hampaté Ba, Khallid Muhammad, ou René Guénon, dans la tradition

primordiale africaine se trouvait en réalité l'islam. Je leur répondais dans la presse, contrairement à eux qui ne pouvaient s'exprimer qu'à travers leurs blogs sous couvert de pseudos. J'expliquais avoir quitté le courant afrocentriste non seulement parce que j'avais en effet découvert que l'islam était la religion naturelle de l'homme, mais aussi parce que l'afrocentricité était une micro-secte, hystériquement ethnocentrée, et tenue par des gens conscients de mentir sur la religion, mais qui rêvaient de devenir de futurs prêtres ou « messagers » de leur courant philosophique hybride grâce à leur imposture. Ils s'enrichissaient grâce aux adeptes qui avaient du cœur (les trois quarts de la base de quelques centaines de militants afrocentristes francophones), mais ils ne maîtrisaient pas l'Histoire. Les médias français avaient fait de moi la figure de ce courant, j'avais d'ailleurs, aux yeux de tous, risqué beaucoup au nom de mes idéaux parce que j'y croyais. Mais maintenant que j'avais compris mon erreur, je ne voulais plus être de leur côté. J'étais décidé à répandre au maximum la lueur de la vérité, en diffusant la clarté de la rationalité. C'est à cette période que je sortis des décombres un terme qui n'était plus vraiment présent dans la diaspora, en l'occurrence le « panafricanisme révolutionnaire », qui, pour beaucoup dans la nouvelle génération de militants afrodiasporiques francophones, faisait partie du passé. Dans le milieu noir militant du début des années 2000, les débats opposaient le plus souvent « conscient » (prétendument) à « aliéné », kemite à non kemite, intégrationniste à séparatiste.

Mais absolument personne dans le milieu, surtout afrocentriste, ne parlait de panafricanisme, concept qui, pourtant, revêtait une véritable importance géostratégique. Le panafricanisme, c'était l'unité, dans un cadre politique, des peuples afros du continent et de la diaspora, du Nord au Sud, de l'Ouest à l'Est. La nécessité des alliances pour tenir le choc dans ce concert des nations impliquait que, concrètement, le panafricanisme s'éloigne radicalement de l'ethnocentrisme. Il n'était pas rare en effet, du temps des pères fondateurs de ce courant, qu'un panafricain s'allie avec des révolutionnaires issus d'autres peuples pour, ensemble, lutter contre l'impérialisme.

Des trois courants qui m'étaient hostiles, mes opposants afrocentristes étaient les moins nombreux, mais les plus hystériques. Quiconque sait à quel point le Nègre peut être haineux envers son frère ne peut pas ignorer cette réalité. Avec le recul, je me dis que j'ai eu tort de répondre à leurs

provocations, j'aurais dû leur opposer de l'amour, mais je n'étais sans doute pas prêt ou pas encore assez sage pour ça...

Ces trois fronts d'opposition ne pesaient pas grand-chose face à l'ampleur du soutien que la rue me témoignait, et les services de renseignements le savaient pertinemment. Mais je devais les avoir à l'œil. Je savais depuis longtemps jusqu'où la haine pouvait mener. Des nationalistes français aux indépendantistes basques ou corses, en passant par certains membres de l'ambassade du Venezuela ou de Libye (du temps de feu Kadhafi), ou encore des Biélorusses, sans compter l'ancien Premier ministre centrafricain Abel Goumba (décédé un an plus tard) et son équipe politique, tous avaient à cœur de travailler, d'une manière ou d'une autre, avec les dissidents noirs que nous étions. J'étais scotché par la vague de fraternité que je ressentais dans la rue. À Paris, des centaines et centaines de frères, mais aussi de très nombreux Maghrébins, tous de banlieue, me reconnaissaient et venaient me saluer ou me prendre dans leurs bras. C'était fort.

Des militants chiites pro-Iran vinrent aussi à ma rencontre. Ils étaient sensibles à mon combat activiste contre le pouvoir oligarchique en France qui, bien évidemment, soutenait de toutes ses forces les colons sionistes en Palestine occupée. Nos motivations étaient différentes, mais nos ennemis étaient les mêmes. Ils me mirent en relation avec ce que les RG eux-mêmes savent être, sur le terrain financier comme religieux, la base de soutien numéro un du Hezbollah en France, à savoir le Centre Zahra. Cette connexion laissait Hery à la fois sceptique et enthousiaste. Sceptique car il savait que les chiites étaient mal vus des sunnites, largement majoritaires dans la communauté musulmane de France. Et enthousiaste, car ces milieux nous mettaient en relation directe avec des membres et responsables politico-religieux du Hezbollah et ça, ça n'arrivait pas tous les jours.

Pour ma part, j'étais cent pour cent enthousiaste. Toujours dans ma stratégie d'envoi de messages subliminaux aux dissidents *muslims*, je savais que ce contact leur ferait comprendre qu'être sunnite n'était pas LA condition pour résister au nouvel ordre mondial. L'Iran et le Hezbollah en étaient la preuve. Je voulais les bousculer un peu, et préparer le terrain à l'annonce prochaine (quelques années plus tard) de mon affiliation à la Nation Of Islam. Sincérité et stratégie, telle était ma devise. Mon rapprochement avec les pro-Hezbollah atteint son but et réveilla, comme prévu, la défiance des salafistes, qui voyaient en moi quelqu'un dont le but était de détourner les

musulmans de la « vraie vision ». La seule vision dont je voulais en réalité débarrasser la Oumma, c'était, et ce sera toujours, celle de l'« arabo-suprématisme », que le sceau des prophètes lui-même condamnait.

La section antiterroriste, de son côté, voyait toutes ces connexions d'un très mauvais œil. J'étais régulièrement convoqué, et les policiers, de plus en plus nerveux, cherchaient à savoir ce que me voulaient tous ces gens qui souhaitaient me rencontrer. Et le fait de voir, lors de leurs filatures dans Paris, tous ces frères et sœurs aller vers moi ne pouvait pas les laisser de marbre. Quand j'étais convoqué, je n'avais rien à leur dire. Terminé, le temps des interviews et de la courtoisie. Je pense que c'est à cette époque que la police décida d'accentuer ses méthodes d'infiltration du MDI. Déjà à l'époque de la Tribu KA, le bureau avait remarqué les « frères » qui, en réalité, étaient là pour ensuite faire des comptes rendus aux autorités. La stratégie policière était simple : soit les gens qui nous espionnaient/infiltraient étaient des agents formés pour nous observer de l'intérieur 24 heures/24, soit la police approchait des Noirs ou Maghrébins qui avaient un casier judiciaire. Elle leur faisait miroiter la promesse de vider ledit casier et les peines de prison qui vont avec en échange d'espionnage pour le compte des flics, contre nous, contre moi. Deux frères eurent l'honnêteté de m'avouer avoir été engagés dans ce but. Dans les deux cas, ils s'étaient débrouillés pour écourter la mission et rassurer leur supérieur hiérarchique dans leurs rapports en ne divulguant pas toutes nos connexions, et en ne révélant pas toutes les opérations politiques que nous menions officieusement. Seuls deux se « dénoncèrent », mais chacun me confirma que cinq autres infiltrés, dont ils ne connaissaient pas le nom, étaient bien présents dans les rangs du MDI. Et ils savaient, par leurs supérieurs hiérarchiques, que leur rôle était d'être des agents provocateurs, tandis que d'autres étaient chargés de créer des tensions entre certains militants et moi, ou à l'intérieur même de mes troupes. Je gardai cette information en tête. Nous avions des présomptions, qui allaient se révéler exactes, notamment chez les militants(e)s les plus bruyant(e)s, et les plus décidé(e)s à, d'après eux, « tout faire péter »...

Cette effervescence autour de nous allait pousser les médias à s'intéresser comme jamais auparavant au travail que je menais. La consigne qui, à l'époque de la Tribu KA, était de ne pas parler de nous sauf pour les procès était désormais obsolète. Les plus gros journaux faisaient des enquêtes de deux pages sur mon parcours, mon message panafricain dissident et ethno-

différentialiste. Le journal *le Monde*, notamment, sortit un dossier qui avait le mérite de tout faire pour être objectif (sans pour autant se départir de l'éternelle diabolisation à mon endroit). Ce qui semblait le plus intriguer le quotidien, c'était la convergence des intérêts entre nationalistes noirs et nationalistes blancs. Connaissant mes discours « pro-africains », extrémistes selon eux, les journalistes s'étonnaient de mes alliances ponctuelles à des nationalistes français, pourtant considérés comme racistes. Ce qu'ils ne comprenaient pas, c'est que ma démarche s'inscrivait dans la longue tradition du *Black Nationalism*, le nationalisme afrodiasporique dont le fondement était l'organisation des afrodescendants de la diaspora en tant que peuple autonome, d'un point de vue économique, culturel, sociétal, et politique et, surtout, la séparation d'avec les Occidentaux. Les nationalistes noirs rejetaient historiquement l'intégration à la société caucasienne dont résulte inéluctablement la perte de l'identité afro. Si les nationalistes blancs ne pouvaient que voir cette démarche d'un bon œil, ils n'étaient pas naïfs. Nous non plus d'ailleurs. Aucun camp n'appréciait l'autre, mais une alliance temporelle contre l'oligarchie faisait bouger les lignes. Tous mes aînés nationalistes noirs étaient passés par là : Marcus Garvey et le Ku Klux Klan, Malcolm X et l'American Nazi Party, et Louis Farrakhan et la National Alliance de Tom Metzger.

Le plus intéressant, d'un point de vue sociologique, était que cela montrait aussi aux marionnettistes mondialistes que les Noirs et les Blancs, anciennement manipulés dans la haine de l'étranger noir pour l'un et du raciste blanc pour l'autre, savaient désormais qui tirait les ficelles de tout ce cirque racial. Discuter et s'allier avec eux présentait des risques indéniables. J'en avais fait l'expérience lors de la rencontre avec Thomas Werlet, un jeune militant nationaliste français présent à tous mes procès et qui, comme d'autres, se retrouvait dans mon discours d'indépendance, d'exaltation et de fierté de chaque peuple. J'avais dû échanger, en tout et pour tout, dix minutes avec lui. Il avait également rencontré Dieudonné (plus tard, il sera même invité en Iran, par le ministère des Affaires étrangères, pour son combat antisioniste). Werlet me proposa de mener ne serait-ce qu'une action conjointe ensemble. J'étais d'accord, mais pas pour n'importe quelle thématique. Je réfléchis une semaine, puis lui proposai une manif conjointe pour dénoncer la présence de l'armée française en Afrique et en Afghanistan. Le fait que des nationalistes français et des panafricains

dissidents s'unissent pour tenir un discours anticolonialiste fondamental était intéressant et iconoclaste.

Le Jour J, je me rendis à ce sit-in Place Saint-Michel. Des tas de flics en civil étaient déjà sur le lieu du rendez-vous. Pas de quoi stresser. Ils faisaient leur boulot. Je saluai Werlet, et prononçai, entouré de quelques camarades du MDI, mon allocution qui allait durer cinq minutes, top chrono, après quoi je me rendis à une autre réunion, panafricaine cette fois. Ce que je ne savais pas, c'est qu'en dehors de la surveillance habituelle des services de police, des agents du lobby des philanthropes, très inquiets de cette manifestation (qui, symboliquement, ébranlait le contrôle des manipulateurs qu'ils étaient), vinrent filmer la manif, pour réaliser ensuite le montage qu'ils voulaient. Comme dans tous les groupes nationalistes français, vous trouverez toujours un ou deux *boneheads* (skinheads) repenti(s) ou pas, ayant agressé un Noir ou un Arabe par-ci par-là, tout comme, chez les militants noirs, l'un d'entre nous pouvait avoir dépouillé un Blanc parce qu'il était blanc. La manifestation de Werlet dura une heure, et plusieurs militants nationalistes français arrivèrent longtemps après notre départ. Parmi ces derniers, des « ex-racistes » blancs récemment repentis (à l'*American History X*, d'après eux...), dont un crâne rasé membre d'un groupe ayant agressé des jeunes Noirs quelques mois plus tôt, et que j'avais promis de rouster si j'avais la chance de le(s) retrouver. Les agents du lobby, des militants soi-disant antifascistes, filmèrent cette séquence, et firent ensuite un montage pour faire croire que ce crâne rasé et moi étions au même endroit au même moment, et donc, en réalité, complices de l'agression des petits enfants noirs. Montage grossier, mais qui allait prendre auprès de ceux qui ne supportaient pas le buzz médiatique autour de moi.

La médiatisation de mes actions allait toujours s'accroissant, notamment à travers le reportage (mi-sincère, mi-diabolisant) de la très offensive et efficace journaliste de Canal +, Anne-Sophie Lapix, vu par plus de 3 millions de personnes. Ce reportage, centré sur mon parcours et mes réseaux politiques, tentait de parler du « symbole politique de l'extrémisme noir que symbolisait Kemi Seba » (c'est ainsi que les journalistes l'avaient présenté), tout en insistant sur le fait que les gens qui nous suivaient n'étaient pas si nombreux que ça. Répétez un mensonge plusieurs fois et il deviendra vérité. Cela, mes ennemis le savaient très bien. L'effet fut tout de même très positif pour nous. Le MDI voyait son nombre de donateurs (pas d'acti-

vistes) augmenter considérablement, ce qui me valut une énième convocation à la section antiterroriste et le blocage de notre compte Paypal.

Le MDI était vraiment une structure néonationaliste révolutionnaire, dans la mesure où elle mettait en avant la nécessité que les différentes communautés revendiquent une indépendance propre, tout en résistant collectivement à la pieuvre. Cela nous valut, à tort, d'être placés à l'extrême droite de l'échiquier politique, alors que notre mouvement réunissait autant de gens de gauche que de droite. L'efficacité activiste du MDI nous permit, au-delà de nos alliances, de recueillir d'autres personnalités politiques en vue sur la scène dissidente : Serge Thion, militant français anticolonialiste de 68 ans, ancien chercheur au CNRS (qui en avait été exclu pour négationnisme), et Ginette Skandrani, cofondatrice du Parti National des Verts. Tous deux faisaient partie de la gauche historique, pourtant ils nous rejoignaient, car ils croyaient en notre capacité à faire bouger les choses.

Fin 2008, malgré la diabolisation médiatique et une énième peine de prison avec sursis, notre activisme était au zénith. Mais une chose clochait. Je sentais que parmi les personnes présentes aux conférences que nous organisions un peu partout en France, nombreuses étaient celles qui voyaient le MDI comme une forme de résistance pouvant légitimer leur présence en France. Tous aimaient mon côté antisystème, mais ne partageaient pas forcément ma vision d'indépendance réelle des peuples. Pour ma part, j'insistais de plus en plus sur le rapatriement en Afrique. Mais chez les frères, le sentiment, partagé par la majorité de la communauté, était qu'ils ne se voyaient pas rentrer en Afrique. Or je savais depuis mes débuts que la meilleure façon de revaloriser notre peuple, c'était de nous retrouver « seuls » face à nos responsabilités. Rebâtir notre terre était la condition *sine qua non* pour regagner l'estime de nous-mêmes et le respect des autres dans le concert des nations.

La tendance « Damnés de l'impérialisme » n'était en réalité qu'un axe, une étape dans mon discours politique devant amener les Noirs du continent ou de la diaspora à comprendre le message de la Nation Of Islam sur le développement séparé (le Ministre Farrakhan encourageait les afrodescendants hors des USA, non pas à organiser des communautés pouvant prospérer en Occident, mais à rentrer construire chez nous, en Afrique) et sur l'anti-impérialisme que je voulais leur faire accepter petit à petit. Mais je ne comptais pas rester bloqué dans cette mouvance qui, si elle restait

figée dans le temps, aurait fini par être assimilée à un mouvement politique de nationalistes « bénéthon ». Je partageais la souffrance de chaque peuple, mais j'étais avant tout concerné par la souffrance des miens. Ainsi, il n'était pas rare de voir, dans les actions ne concernant pas les Noirs, mon entrain commencer à diminuer. En restant au même poste, je risquais de devenir froid et cynique. C'est dans cet état d'esprit que je consentis à aller dans le sens des autres membres de mon staff (ceux qui étaient philosophiquement proches de la NOI), qui souhaitaient qu'on soit de plus en plus explicites sur notre ligne religieuse.

Ainsi, début 2009, l'Institut Shabazz vit le jour. Le but de cette « école » était d'y diffuser encore plus clairement les enseignements de l'Honorable Elijah Muhammad. Toujours dans ce cadre de prudence et de palier, la figure qui nous servait de guide était le docteur Khallid Muhammad, lui-même grand élève de l'Honorable Elijah Muhammad, mais qui avait l'avantage d'être moins connu médiatiquement que le messager de la NOI, et donc de ne pas braquer les gens d'entrée de jeu. Il était par ailleurs celui qui, comme expliqué précédemment, avait bâti de solides ponts de réflexion entre les cosmogonies africaines et l'islam. Il faisait office de bonne interface. Nous diffusions les enseignements dont nous disposions (ceux que j'avais depuis mes débuts dans la NOI, c'est-à-dire 40 % du processus d'intégration des FOI). Irta fut, dans un premier temps, le directeur de l'Institut Shabazz. Puis Fari lui succéda.

Cette fois, la réaction des salafistes fut claire et nette : Kemi Seba, le Noir extrémiste et égaré (MDR...), ne cache plus son appartenance à la NOI. Seba mérite de connaître l'enfer pour s'être associé aux mécréants de la NOI. C'était, dans les grandes lignes, leurs mots. Là encore, les menaces par mail furent désormais quotidiennes, mais je suivais ma feuille de route. Quelques Maghrébins (pas tous) du MDI apprécèrent modérément notre démarche religieuse, clairement indépendante de toute influence arabe. Certains quittaient le navire. Nous ne les retenons pas, seuls les plus pertinents, prêts aux divergences religieuses, restaient. Parmi eux, le plus efficace et charismatique, Sidiqq, un jeune Syrien étudiant en pharmacie. Il était bouillant et d'une sincérité extraordinaire (plus tard, il allait briller dans la défense des intérêts de son pays et le panarabisme de manière plus générale). Au final, je m'épanouissais beaucoup plus à l'Institut Shabazz. J'étais désormais de plus en plus libre d'enseigner et de communiquer sur

l'enseignement de l'Honorable Elijah Muhammad. Mais la différence qu'il y aura toujours entre un membre de la NOI et quelqu'un qui s'y rattache sans y être officiellement, ce sont les leçons secrètes pour se réguler, se contrôler, s'améliorer, maîtriser ses pulsions, qui ne sont à la disposition que des membres enregistrés dans la Nation (à dissocier des éléments qu'on trouve ici et là sur le net, sur les ouvrages écrits par le *Messenger*). Même si quelques-unes de ces leçons pouvaient être glanées sur internet, elles n'avaient aucune utilité sans la validation d'un responsable de la Nation. J'en avais pourtant grandement besoin pour contrôler mes démons. La prison m'avait permis de reconnaître mes fautes, mais pas de les corriger totalement une fois sorti. Seule la Nation, et ma présence à l'intérieur de la maison de l'organisation, me permettrait de me nettoyer humainement et spirituellement. Savoir qu'on se drogue est une chose, se donner les moyens d'arrêter en est une autre.

Car mes deux principaux démons (le sexe et mes pulsions de violence) refaisaient surface, et m'éloignaient clairement de l'islam tel que prescrit par Elijah Muhammad. Pour le sexe, je séparais drastiquement la base de ma vie qu'était mon amour illimité et éternel pour Etuma des relations strictement charnelles que j'avais avec certaines « fans » qui me tournaient autour, certes toutes plus belles les unes que les autres, mais qui m'éloignaient de la voie du juste milieu. Je me perdais dans la fornication, le plaisir de la chair. Et elles avaient la sensation d'avoir une partie du militant noir diabolisé par le système. Ma médiatisation associée à mon physique avait pour effet d'attirer beaucoup de sœurs. Je n'étais pourtant que l'ombre de moi-même en dehors de mon combat dans lequel je tentais de repousser chaque jour les limites de l'excellence. Les femmes du XXI<sup>e</sup> siècle sont le reflet des hommes. Plus l'homme s'éloigne de la voie, plus la femme lui répond sur la même fréquence. Sexuellement, en termes d'égarement, je faisais tout ce qu'il est possible de faire avec les femmes. Les tentatrices qui me tournaient autour regorgeaient d'ingéniosité et de prédation sexuelle. Moi-même, j'étais sans aucun doute accro sur ce point-là... Il n'était pas rare que certaines femmes me proposent de passer un moment ensemble, et qu'en cas de refus de ma part, appellent des copines en renfort, pour me convaincre de les rejoindre dans des séances d'excessive débauche (chose que je ne refusais que rarement en drogué du sexe que j'étais devenu). Certaines étaient mariées à des Blancs, à des juifs ou des intégrationnistes

noirs. Pour elles, passer quelques heures avec moi symbolisait, à tort ou à raison, une revanche personnelle et intérieure vis-à-vis de celles et ceux qui les traitaient d'« aliénées » parce qu'elles ne semblaient pas engagées dans le processus de revalorisation de notre population. Et c'était la preuve, selon elles, qu'en se rapprochant de moi, qui symbolisais la branche dure de la conscience noire, elles se rapprochaient de leur peuple. Je compris à cette période à quel point les apparences étaient souvent trompeuses, et que ce n'était pas forcément celles qu'on croyait les plus aliénées, ou les plus *biatchs* qui aimaient le moins leur peuple et étaient les moins conscientes de la situation dans laquelle les nôtres étaient plongés. Bien au contraire. « L'afro ne fait pas le black pro ». J'en avais la confirmation aux contacts de toutes ces sœurs. Au-delà de nos égarements sexuels, j'apprenais énormément à leur contact, et inversement. Certaines enfin, dans un tout autre registre, étaient de solides amies, plus magnifiques encore, auxquelles je tenais énormément, sans pour autant avoir jamais eu une quelconque relation d'ordre charnel avec elles, telle une sista dénommée Nini, à laquelle je resterai lié pour la vie. Je retombais dans ce lien qu'enfant j'avais avec les femmes, mais adapté à la vie adulte, avec ses excès, ses beaux côtés, et ses errances...

Je redevais fusionnel avec les sœurs d'un côté, animal de l'autre, à une période où j'avais pourtant grandement besoin de me laver du mal. J'avais l'impression de me noyer. La femme noire est la prunelle de l'humanité. Rien n'était plus enivrant que de me trouver dans les bras de chacune d'entre elles. Mais cette drogue, si je continuais, tôt ou tard, me détruirait et détruirait mon amour avec Etuma. Etu était patiente, fermait les yeux, car elle savait que notre relation était unique et qu'elle serait *ad vitam eternam* la base de ma vie; mais il fallait tout de même que, tôt ou tard, j'arrête d'agir comme une pâle copie de *black rock star*. J'étais un militant noir politique, qui voulait relever mon peuple, il était donc nécessaire de cesser d'avoir un comportement d'égarement du showbiz... Je voyais en l'islam le moyen de me relever. Mais je n'appliquais pas les règles. Je me consumais à petit feu. Les Noires n'étaient pas les seules à me tourner autour. Les autres aussi. Certaines étaient objectivement magnifiques, mais aucune n'égalait (à mes yeux) la beauté de la femme noire. Je comprenais parfaitement ce que le boxeur légendaire Muhammad Ali disait et ressentait par rapport aux très nombreuses aventures qu'il avait hors mariage, et dont il n'était pas

fier, lui qui tenait pourtant des sermons à la mosquée dès qu'il le pouvait. Il savait que c'était des erreurs. Sur ce point, je ne voulais pas lui ressembler. Il me fallait, tôt ou tard, m'éloigner de ce chemin qui respirait l'odeur de la géhenne. Mon second vice (probablement le plus dangereux) était ma violence intérieure. « Le Nerveux » de la fin des années 90 n'avait pas disparu, il était juste enfoui derrière le personnage public de Kemi Seba. La prison m'avait permis de condamner ce côté sombre de moi-même. Mais une fois ressorti de ma cage, et face à la jungle, la même violence de la vie, les mêmes tensions créèrent, sans mon chaperon qu'était la Nation (malgré l'ISA, qui n'était qu'une structure qu'on voulait ressemblante à la NOI), les mêmes réactions. Il suffisait qu'un badaud m'ayant reconnu dans la rue me parle mal pour que je vienne à sa rencontre et le cogne. C'est ce qui arriva, en 2008, quelques mois avant le début de l'ISA, un vendredi soir où je me rendais avec Fari, Hery et Sony, un membre du MDI, à une réunion panafricaine du MDI que je devais surveiller. Sur le chemin, je rencontrai un certain Ahmed Meghini, jouet des oligarques devant l'Éternel, protégé de la lesbienne sioniste hystérique Caroline Forest, reporter free-lance qui avait fait un film sale et violemment mensonger contre moi. L'ayant reconnu, je ne loupai pas l'occasion d'aller lui demander au nom de quoi il se permettait de diffamer ma personne. Il me recracha, en guise de réponse, toute la fumée du shit qu'il était en train d'ingurgiter. Son ami, philanthrope juif déclaré (et qui se présenta comme encarté au PS du reste), s'interposa, profitant de l'occasion pour dire ce qu'il pensait des Noirs comme moi. Il ne fallut pas longtemps pour que je cogne le philanthrope, et le harki de Meghini. J'étais, dans cette pluie de coups, accompagné d'Hery, de Fari, et de Sony. Sony, le tout nouveau, pourtant la quarantaine passée, exagéra dans l'ensemble des coups qu'il donna à Ahmed Meghini. La police arriva sur place, nous prit sur le fait et nous plaça en mandat de dépôt pendant quarante-huit heures. Arrivé au dépôt du tribunal de Paris, je saluai beaucoup de gens que je connaissais, comme les gardiens (certains très cools, beaucoup d'Africains notamment, qui suivaient mes actions à la TV ou sur le net), mais aussi des prévenus que j'avais croisés lors de précédentes gardes à vue et qui, comme nous, allaient être jugés en comparution immédiate. Pour s'en sortir, Sony, qui de nous tous, s'était le plus acharné sur le dénommé Meghini, avait raconté en pleurnichant qu'il n'avait rien fait, qu'il était innocent, que nous seuls

(Fari, Hery et moi-même) avions agressé les deux sionistes, pendant que lui essayait de nous retenir... La trahison ne prend jamais de pause. Ce jour-là, ce n'est que grâce à notre plaidoirie que nous ne fûmes condamnés qu'à de la prison avec sursis et à un an de mise à l'épreuve. Heureusement que j'avais insisté sur le fait qu'ils avaient les premiers, notamment le philanthrope, posé la main sur nous, après quoi, à tort ou à raison, nous nous étions sentis obligés de réagir (notre tentative de faire croire que nous n'avions frappé personne ne tenait pas devant les traces de coups de Meghini et de son ami). À l'annonce du délibéré, tous les prévenus détenus dans le box (noirs et arabes pour la plupart) explosèrent de joie. Par eux, nous étions perçus comme des « délinquants honorables », des « hors-la-loi politiques ». Ça parlait beaucoup aux condamnés, comme à Bois-d'Arcy. Cet enfer, me présentant sous mon visage violent, devait, bien sûr, faire la une des journaux... Le système attendait mes faux pas, et la réalité était que je n'arrivais pas à m'en départir.

En 2009, les membres du cabinet d'Abel Goumba (décédé en mai de cette même année), invitèrent mon staff en République Centrafricaine, pour travailler à propager le panafricanisme à Bangui, et surtout honorer la mémoire de l'ancien Premier ministre. Je voyais cela comme une occasion en or. L'urgence de rentrer en Afrique se faisait trop grande, trop intense pour moi. Je commençais à étouffer en France. Je m'y sentais étranger. Je l'étais. J'avais ce besoin de l'Afrique, que je n'avais visitée qu'enfant.

Je voulais rentrer concrètement, pour provoquer un électrochoc dans la tête des Noirs qui pensaient que le paradis ne pouvait se trouver que dans « le pays des Blancs ». Je voulais rentrer pour contribuer à la reconstruction de mon continent. Me séparer de ce que je considérais comme un système infernal, dans lequel j'allais, moi Nègre rebelle, me noyer aussi. C'était risqué, mais ça en valait le prix. Je voulais (et ce depuis 1999) que les nôtres s'éloignent de la plantation du XXI<sup>e</sup> siècle pour construire leurs propres maisons. J'avais là l'occasion de le faire par moi-même. Mais les autorités françaises ne voyaient pas les choses sous le même angle, et me considérant sans doute plus dangereux que je ne l'étais, m'arrêtèrent au moment du départ pour Bangui. Ce fut la section antiterroriste qui s'en chargea. Pour eux, il était inimaginable que je veuille rentrer en Afrique comme je l'annonçais depuis des années. Ils pensaient que j'allais chercher d'autres financements à Bangui, dans le but de revenir en France pour y mener des

opérations séditieuses. Ils se trompaient du tout au tout. Je comptais rentrer en Afrique définitivement. À l'aide du plan juridique qu'ils avaient mis en place, les oligarques allaient, cette fois, non pas me tuer physiquement, mais m'écarter le moral profondément. La juge d'instruction sur laquelle je tombai cette fois, Stéphanie Forax, ne cacha pas son intention de mener une guerre contre mon combat qui représentait, je cite, « *une sorte de négritude antisémite et hyperactive, potentiellement terroriste* ».

Elle m'avait placé sous contrôle judiciaire (jusqu'à une date indéterminée), avec interdiction de sortir de France, interdiction de prononcer de discours politique sur Paris (où j'organisais l'essentiel de mes conférences), et impossibilité légale d'entrer en contact avec aucun membre de mon noyau (surtout Kwame, Konga, Karifa, Sechen, Fari, Hery, Djeser...), sous peine d'incarcération immédiate. J'avais également l'obligation de pointer chaque semaine au commissariat le plus proche de mon domicile. La juge me précisa d'ailleurs que c'était par clémence qu'elle m'évitait le bracelet électronique, mais qu'au moindre faux pas, elle me coffrait. Elle justifiait mon contrôle judiciaire par le fait le MDI serait une reconstitution déguisée de la Tribu KA. Il fallait oser. La Tribu KA était un mouvement politico-mystique afrocentriste, alors que le MDI était un mouvement pluriethnique néonationaliste et tiers-mondiste. J'avais mal, un peu comme un oiseau qui s'apprête à prendre son envol et qui est fauché en plein vol puis enfermé dans une cage. La prison de Bois-d'Arcy ne m'avait pas surpris, c'était les risques, les multiples condamnations pour mes mots ne me heurtaient pas, mes ennemis condamnaient mon combat.

Mais sur ce coup-là, je ne voyais pas en quoi mon retour en Afrique pouvait inciter la France à me tomber dessus. Et ne plus parler à mes frères et sœurs d'armes depuis tant d'années, ceux avec qui j'avais déjà tout partagé. Tout cela me poussait vers un état second, au-delà même de l'extrême nervosité et de la déception. Les médias furent unanimement silencieux sur mon arrestation et mon interdiction de sortir du territoire. Tout juste *le Nouvel Observateur* se contenta de mentionner une garde à vue par la police judiciaire. Dans le coin de la banlieue parisienne où j'étais confiné, les frères et sœurs me saluaient comme si de rien n'était. Ils ne savaient pas. Et même s'ils étaient au courant, il était normal, pour eux, que j'encaisse. J'avais présenté une image publique de moi-même tellement solide, folle et sulfureuse que tout le monde pensait que je pouvais tout encaisser.

Et c'est vrai, que j'avais tout encaissé depuis. Mais là, c'était la charge de trop. Nous étions fin 2009, début 2010. J'étais âgé de 28 ans. J'avais l'impression, avec tout ce que j'avais connu dans mon parcours politique, d'en avoir 50. Mon seul appui véritable, le gilet pare-balles de mon cœur durant cette épreuve (comme dans toutes), c'était Etuma. Elle me soutenait plus que jamais, moi qui étais pourtant un mari tellement imparfait. Je l'aimais plus que tout. Elle me disait que ça irait, qu'il ne fallait pas me décourager. La vérité était qu'à l'image de la société africaine, si l'homme était la voiture de la société, la femme en était l'essence, le carburant.

Cette femme était une torche dans l'obscurité de cette vie politique rugueuse dans laquelle je m'étais engagé depuis. L'année 2010 fut un tournant définitif dans ma vie. Une nouvelle fois, l'État avait voulu me noyer, mais une fois encore, l'apnée avait été ma bouée. Petit à petit, je reprenais ma force habituelle après cette petite baisse de régime. Le MDI était immobilisé, en attente d'interdiction. J'étais, pour ma part, décidé à ne pas rester à terre face à ces coups de pression. Je multipliai les contacts téléphoniques et surtout internet avec Fred Kano, un entrepreneur originaire du Congo par sa mère, qui voulait faire de moi le porte-parole de sa société africaine, Afrikan Mosaïque, qui construisait un village panafricain au Sénégal. Je n'avais aucune envie de faire de la maçonnerie, je me voyais plus dans la politique pour faire évoluer les choses en Afrique, changer l'immobilisme dans les sphères de décisions (un peu comme la proposition des collaborateurs d'Abel Goumba en République centrafricaine, proposition avortée après la répression étatique, nos hôtes politiques s'étant ensuite dégonflés). Mais l'idée de filer un coup de main à quelqu'un qui, financièrement, soutenait déjà notre lutte, me semblait importante. L'Afrique était brisée, rongée par la corruption et le manque criant d'infrastructures. Afrikan Mosaïque était une tentative de réponse concrète qui n'était pas à négliger. Je lui disais que je réfléchissais, mais que pour l'instant, j'étais interdit de sortie du territoire et qu'il fallait que je règle ma situation juridique avant d'aller plus loin.

Un proverbe sénégalais dit que quand tu baisses la tête, tu n'as pas l'occasion de voir les étoiles qui brillent dans la nuit. Dès l'instant où je relevai la tête, je vis une myriade d'opportunités stellaires se présenter sur mon chemin politique. Et par la grâce du Tout-Puissant, ces opportunités provenaient de La Mecque de l'activisme noir : les USA, le sol de naissance de la Nation Of Islam...

*ADAPTER L'ENSEIGNEMENT  
AU CONTEXTE FRANCOPHONE*

L'année 2010 sonnait pour moi comme une résurrection. L'oligarchie française pensait sans aucun doute qu'elle m'avait, à travers mon « incubation politico-médiatique », enfin terrassé. Je jouais le jeu. Sur la place publique, je n'étais plus présent comme auparavant. Ni dans les conférences ni lors des grands événements à Paris (là où quasiment tout se passait en France), même si je pouvais aller en province (chose que je ferais le moment opportun). Parmi mes détracteurs, certains haineux congénitaux afrocentristes (pas tous, certains frères et sœurs sincères ont un amour véritable pour le peuple mais, comme moi à une époque, se sont laissés avoir par ce dogme obscurantiste) m'envoyaient des messages pour me narguer, en me disant que l'heure de la retraite avait sonné. Que j'étais hors circuit. Ces pauvres frères, perdus dans leur haine et leur jalousie, ne se rendaient même pas compte qu'ils alimentaient mon moteur en carburant. Rien ne m'excite plus que l'adversité. Dommage que celle-ci vienne en partie de frères avec lesquels on devrait travailler, mais tant pis. Je relocalisai mon centre d'activités au Pont-de-Sèvres à Boulogne (92), où j'avais passé tellement de temps durant ma jeunesse. À défaut de Paris, je choisis une zone frontalière, pour que le trajet ne soit pas trop long pour mes sœurs et frères venant aux réunions.

À défaut de Tamery, mon lieu de rendez-vous était l'arrière-salle du restaurant grec l'Everest. Le fait d'être amputé de mon staff avait évidemment de grosses répercussions dans ma réorganisation. Dans mon équipe, tout était bien dispatché. Chacun connaissait ses attributions. Soudain, je dus à nouveau tout faire tout seul (comme au début du Parti Kemite ou de la Tribu KA). Depuis quelque temps, les frères Américains Hashim Nzinga

et surtout Zaid Muhammad m'avaient contacté. Ces deux aînés étaient plus que jamais engagés dans le processus de résurrection politique, économique et culturelle de notre peuple aux États-Unis et dans le monde. Tous deux étaient membres du New Black Panther Party, la structure qu'avait dirigée le Dr Khallid Muhammad à la fin de sa vie. Tous deux étaient disciples du Dr Khallid Muhammad. Et tous deux avaient entendu parler de moi depuis quelques années par le biais de reportages. Ils me firent comprendre que ce travail de défense et de revalorisation de notre peuple que je menais dans le monde francophone était suivi avec attention dans la galaxie du *Black Power US* du XXI<sup>e</sup> siècle. Les frères voulaient me mettre en relation directe avec Malik Zulu Shabazz, le leader du New Black Panther Party, et, surtout, le disciple numéro un du Dr Khallid Muhammad.

Cet homme, de treize ans mon aîné, meilleur élève de mon héros, voulait travailler avec moi. Derrière mon mur d'arrogance, j'étais très touché. Je me rappelais mes premiers pas à la recherche de l'histoire du monde noir, du *Black Nationalism*, de Khallid dans les années 90. Je suivais le parcours de Malik Zulu Shabazz depuis longtemps. À mes débuts, quand je n'étais qu'un jeune Noir à la dérive, qui cherchait sa rédemption dans l'activisme politique noir et la connaissance globale de l'Histoire. Quand j'avais 18 ans, j'admirais le frère Malik. Mais le temps avait passé. Ce que je souhaitais désormais, c'était une profonde collaboration. Mon vécu, les coups donnés au système et les coups reçus faisaient que j'allais vers lui dans une vraie démarche de fraternité où l'éblouissement n'avait plus sa place. Je trouvais que, dans la lutte pour nos droits, les frères des USA étaient avantagés par rapport aux francophones. Ils bénéficiaient d'un historique, d'un passé politique activiste. Ils avaient l'expérience des aînés sur le terrain de la défense de leurs intérêts. Dans la sphère francophone, mon staff et moi-même étions des précurseurs dans l'activisme nationaliste afro-diasporique. Eux avaient Malcolm X et, avant lui, Marcus Garvey, Noble Drew Ali, sans compter le Black Panther Party dans les années 70. Nous, en France, nous devions faire avec du Félix Éboué, du Léopold Senghor, ou du Gaston Monnerville.

Bien sûr, nous avons eu des aïeux plus vaillants, tels Aimé Césaire et mon favori, Léon-Gontran Damas. Mais eux étaient des poètes. Des esthètes des rimes en vers. La vérité était que la nouvelle génération de Noirs militants diasporiques et francophones du XXI<sup>e</sup> siècle avait besoin de plus

que ça. Les défis étaient politiques, médiatiques, physiques. Les drames de ma génération étaient psychiques. Mes petits frères et sœurs avaient, certes, à travers ces aînés, des pères. Mais nous avons surtout besoin de repères pour ne pas nous noyer dans cet occidental enfer.

Bon gré mal gré, avec mes certitudes et mes fragilités, mes forces et mes faiblesses, à tort ou à raison, beaucoup me considéraient comme étant ce repère balbutiant dans cette sphère francophone noire. Je sentais le poids de cette responsabilité. Des milliers de frères et sœurs voyaient en ma démarche une once de lumière dans cet océan d'obscurité.

Pour toutes ces raisons, je ne pouvais pas être béat devant le NBPP. Seule la NOI (pour des raisons spirituelles, historiques, et parce que c'était la meilleure organisation de l'Histoire des Noirs) suscitait ma totale dévotion. Le contact avec Malik se fit rapidement. Ce dernier connaissait mon parcours, et se disait impressionné par le fait qu'à tout juste 29 ans, j'aie à la fois ce background politique et cette réputation dissidente qui dépassait la seule sphère francophone. Il me voulait dans ses rangs, dans son organisation. Il était évident que je ne pouvais pas refuser. N'avais-je pas, à mes débuts, rédigé le programme politique du PK en m'inspirant grandement du NBPP du Dr Khallid Muhammad? De plus, presque toutes mes organisations (à l'exception du Parti Kemite que j'avais justement quitté pour des raisons d'ordre idéologique) avaient été interdites par le gouvernement français car jugées trop dangereuses. J'étais politiquement immobilisé, je ne pouvais plus agir avec mon staff, par rapport au MDI. J'avais laissé l'ISA à Fari, car nous ne pouvions plus donner des cours tous ensemble. Le NBPP, organisation filiale de la NOI, m'offrait de nouvelles perspectives, toujours dans mon optique de propagation par palier, dans la sphère activiste francophone, du message de l'Honorable Elijah Muhammad. À la différence de l'ISA, le New Black Panther Party avait une connotation officielle, et était basé aux USA, donc hors juridiction française. Et le frère Malik Zulu Shabazz était considéré par le système comme un protégé du Ministre Louis Farrakhan. Intégrer le New Black Panther Party me permettait d'être en contact direct avec le milieu du *Black Nationalism*, et *in extenso*, de la Nation Of Islam en Amérique. Je donnai mon accord à Malik, et ce dernier, après avoir effectué les formalités d'usage, me nomma « Ministre » (du latin *minister*, qui signifie « serviteur ») du NBPP dans le monde francophone. Mon discours d'investiture fut prononcé en duplex à

Atlanta lors de la Black Power Convention, devant Professor Griff, Erykah Badu, et d'autres artistes afros US proche du *Black Power* du XXI<sup>e</sup> siècle. Je n'étais pas dans l'euphorie, car je voyais plus loin, mais je mesurais le chemin parcouru, et la densification de notre destin. Cette nouvelle de mon intégration au sein du NBPP, alors même que j'étais censé être limité dans mes mouvements, se répandit dans la galaxie militante, via les réseaux sociaux, mais fut volontairement ignorée par les médias de Babylone.

À la différence du Black Panther Party originel, le New Black Panther Party était fondamentalement et résolument tourné vers l'Afrique. Les anciens Panthers étaient plus axés sur une révolution intra-américaine, à l'exception des véritables dissidents de l'organisation (Stockely Carmichael, Rap H Brown, Sundiata Acoli, etc.) qui, eux, pensaient à l'Afrique et étaient de vrais panafricains. C'est d'ailleurs dans leur sillage que le New Black Panther Party fut recréé, en 1989 aux USA.

Puis, dans les années 90, le Dr Khallid Muhammad, fut démis de ses fonctions de porte-parole du Ministre Farrakhan pour radicalisme, et rejoignit le New Black Panther Party, amenant avec lui les enseignements de l'Honorable Elijah Muhammad qui firent du NBPP une structure sœur, pour ne pas dire filiale idéologique de la NOI.

Panafricanisme et enseignements d'Elijah Muhammad, j'avais là les ingrédients mêmes de ce qui me motivait dans l'activisme depuis tant d'années. En siégeant au *Boarding Pass* (la direction) du NBPP, j'accédai à d'autres leçons de la Nation Of Islam que le Dr Khallid Muhammad avait diffusées à l'intérieur du mouvement. Et plus particulièrement, les liens entre les cosmogonies africaines et les leçons de Maître Fard que j'approfondissais, grâce aux codifications de Khallid. Évidemment, les clefs de l'enseignement portant sur l'auto-amélioration, l'autoaccusation, et toutes ces séries de lois restrictives présentes dans la NOI n'avaient pas été diffusées par le *Black Power General* (Khallid) au sein des Panthers. Sans doute qu'à cette période, ces lois n'étaient plus son principal centre d'intérêt, lui qui avait été démissionné de ses fonctions à la NOI pour discours extrémiste et indiscipline. En outre, ce nouveau poste permettait de recentrer publiquement mon positionnement sur la revalorisation du peuple noir, mettant poliment de côté la tendance tiers-mondiste du MDI dans laquelle je m'étais installé. J'étais et je serai toujours tiers-mondiste, mais cela me semblait moins urgent que la revalorisation des miens, qui

rencontraient des problèmes spécifiques et des obstacles partout, y compris dans des pays du tiers-monde. La ligne politique du NBPP était une ligne provocatrice, toujours dans le prisme de la confrontation noir-blanc. La provocation, j'avais signé un contrat à vie avec ce trait de caractère, mais j'avais depuis longtemps dépassé le cadre de la confrontation systématique et systémique entre Noirs et Blancs. Je me préoccupais davantage de l'oligarchie (noire ou blanche) qui opprimait le peuple (noir d'abord, mais le prolétariat blanc aussi). J'étais donc *de facto* mal à l'aise avec les discours des autres ministres du Mouvement, notamment ceux du dénommé King Samir Shabazz (un grand frère et un ami que j'apprécie beaucoup), qui appelait dans la rue à tuer « cette race de cinglés » que sont les Blancs. Seul l'aîné Zayid Muhammad et Hashim étaient beaucoup plus posés sur ce genre de prisme politique.

J'étais décidé à transmettre à la rue noire francophone les enseignements de la NOI que le Dr Khallid nous avait légués. Mais je laissai volontairement de côté la vision personnelle des Blancs qu'avait le *Truth Terrorist* (surnom de Khallid dans Harlem, qui signifie « terroriste de la vérité »). Je voulais élever la réflexion. Je comprenais la rage de mon aîné sur les Caucasiens, mais j'étais d'une autre génération, et d'un autre environnement. Et l'islam que je réapprenais partiellement n'allait pas dans ce sens. Je recrutai rapidement de nouveaux adhérents, et organisai tout aussi rapidement des meetings avec un message d'exaltation de soi, de dépassement de soi, et d'union économique communautaire.

Nos meetings étaient des lieux d'exposition pour les jeunes entrepreneurs noirs qui se lançaient et qui voulaient toucher une cible de frères et sœurs généralement galvanisés après mes speeches, et qui, dès lors, étaient prêts à investir immédiatement sur n'importe quel produit créé ou vendu par un Noir. Jamais les meetings n'avaient rassemblé autant de monde. L'auditoire redevenait noir (j'avais toujours mes fidèles partisans maghrébins et caucasiens, qui croyaient en moi comme je croyais en eux, mais ils ne représentaient plus que 20 % de mon public). Je n'avais toujours pas le droit de communiquer avec mon staff, mais petit à petit, malgré les surveillances, les pressions, nous trouvions des combines et autres stratégies pour nous retrouver. Puces jetables, réseaux de brouillage de lignes, discussions Skype sur faux compte dans des taxiphones. Si la police avait du vice, nous avions pour notre part de l'avance sur le terrain de la malice. Parfois

même, nous transmettions des messages codés à des intermédiaires reliés à des tierces personnes proches des autres membres du staff, et ainsi nous parvenions à nous fixer des rendez-vous quelques semaines à l'avance dans des caves de banlieue parisienne la nuit. À chacune des retrouvailles, j'étais ému, parfois aux larmes. Affectivement, je souffrais sans doute plus de la séparation que les autres membres du staff dont la plupart avaient levé le pied par rapport à l'activisme. Au final, lorsqu'on se voyait, on parlait très peu boulot, et plus vie privée, comment allaient les familles de chacun, etc.

C'était étrange, mais émotionnellement intense. Hery était devenu père d'un magnifique (et turbulent) petit garçon. La femme de Karifa était à nouveau enceinte d'une petite fille. Kwame avait créé son entreprise de costumes chics afros. Sechen était quelque peu harassée par ses ados adorables (mais fatigants), dans une banlieue du 94 pas facile pour une mère seule élevant ses enfants. Fari enseignait à l'ISA, s'épanouissait, mais souffrait lui aussi de la séparation. Les semaines défilaient. J'avais organisé une série de conférences en province, à la rencontre de mon public dans des coins comme Bordeaux, Lyon, Lille, Marseille, Besançon, Troyes. J'avais, à cette occasion, sorti un petit recueil de maximes africaines ésotériques mâtinées de medu netjer, que j'avais intitulé *Ma'at Ikh-s Philosophie*. Cet ouvrage sans grande prétention avait pris au dépourvu les gens de la *street* curieux de mon vécu, et qui s'attendaient plutôt à une autobiographie qu'à des poèmes. Je les comprenais. Mais c'était mon envie. Pour mon plus grand plaisir, quelques ésotéristes et philosophes africains (tel Grégoire Biyogo, professeur de philosophie) apprécièrent ces textes et m'encouragèrent à poursuivre dans l'écriture, en l'axant davantage sur moi et ma pensée. Partout où je passais, je découvrais un public plutôt jeune, ou, plus précisément, plus jeune que moi. J'avais vieilli. J'avais commencé l'activisme à 18 ans, j'en avais maintenant 29. La plupart des sympathisants de ma génération avaient fini par se décourager face aux obstacles, ou alors ils me soutenaient discrètement, traumatisés par les coups qu'ils m'avaient vu prendre depuis plus de dix ans. Ils me pensaient imbrisable parce qu'ils me voyaient tenir. En effet, des difficultés infimes par rapport aux montagnes d'obstacles auxquelles j'étais moi-même toujours confronté avaient suffi à beaucoup pour fuir et s'évaporer dans la nature. Les spectateurs présents étaient passionnés et venaient prendre un cours sur la négritude au XXI<sup>e</sup> siècle, m'entendre décrire leurs aspirations par rapport à l'avenir

de notre peuple. À part quelques plaisantins qui se déplaçaient dans mes meetings pour tenter de me contredire, dans la partie questions-réponses, sur ma vision de l'intégration – ils voulaient sans doute, en s'opposant à moi, convaincre l'assistance féminine qu'ils n'étaient finalement pas si lâches que ça d'aimer la France, et qu'eux aussi méritaient que les sœurs les voient... – et que je remettais froidement en place, la salle m'était le plus souvent acquise. Mon appartenance au NBPP était formelle, mais la plupart des gens présents venaient surtout pour entendre parler Kemi Seba. Ils ne connaissaient pas le « Nouveau Parti des Panthères Noires ».

Avec Etuma, notre histoire d'amour était à son zénith. Les épreuves m'avaient lié à elle de façon encore plus fusionnelle. Nos bébés grandissaient. Tout allait bien. J'avais arrêté toute relation adultérine (je voulais passer à autre chose), et transformé le charnel en amitié (certains l'avaient mal pris, d'autres l'avaient compris et acceptaient que nous devenions de réels amis), car je ne pouvais donner plus. Etuma possédait (et possédera à vie) le cadenas de la porte d'entrée de mes sentiments. En ce sens, nulle ne pouvait la déloger de sa place éternelle d'épouse, de premier amour, d'essence de ma vie, de pilier de mon existence.

Quelques semaines après mes meetings en province, une thématique culturelle particulièrement chère à mon cœur bouscula les médias nationaux : l'éducation des enfants afros. Pour moi, l'école fut à la fois un lieu d'apprentissage de la vie et où la méchanceté humaine se confirme, et aussi, d'une certaine façon, l'institution qui m'a poussé à errer dans la rue. Pourquoi? Sans doute parce que je n'y trouvais pas les réponses aux questions identitaires que je me posais. Sans l'aide du Tout-Puissant, mes errances dans les rues de Paris lorsque je commençai à flirter avec l'école buissonnière auraient pu mal se finir, comme ce fut le cas de tant d'autres personnes de ma génération (beaucoup ont fini en prison, dans la drogue, la prostitution, au cimetière...).

Dans ma perpétuelle stratégie du choc verbal, je décidais de créer le Black Pempers Center (jeu de mots avec les couches Pampers), un centre de loisirs enseignant la supra-négritude aux enfants. Si les Noirs étaient visés en priorité, nous ne refusions pas l'entrée aux chérubins d'autres ethnies. Le but? Clairement, que les nôtres puissent, dès le plus bas âge, trouver des repères. Aucun centre de loisirs inculquant la négritude n'existait dans la sphère francophone. Évidemment, celui-ci s'inspirait de ce que

nous avons déjà fait avec l'École d'Hor (liée à la Tribu KA), mais il était moins ésotérique, plus ouvert, œcuménique. Comme c'était déjà le cas avec l'École d'Hor, Etuma, qui en plus de ses compétences de commerciale avait une formation d'éducatrice, prit la direction du Black Pempers Center. Pour rendre publique l'ouverture du BPC, je choisis une date symbolique, le 14 juillet, fête nationale de la République maçonnique française, pour bien marquer la rupture d'une partie des enfants noirs nés sur ce territoire. Cette annonce provoqua une nouvelle hystérie médiatique, avec les éternels titres en une : « *L'extrémiste noir Kemi Seba ouvre un centre de loisirs ségrégationniste* », etc. Certains parlaient carrément d'« apartheid ».

Ce à quoi je ne m'attendais pas, c'est que la plus grosse chaîne d'info de France, en l'occurrence BFM TV, commette une erreur stratégique de premier plan en m'invitant sur son plateau pour débattre du bien-fondé de cette nouvelle initiative. Attention, dans leur tête, ce n'était pas un cadeau qu'ils me faisaient. Ils m'opposaient au journaliste Olivier Marshall, qui passait pour être un cadreur des confrontations télévisées en direct. D'ailleurs ce dernier avait déjà insulté la Tribu KA sans que j'aie jamais eu la possibilité de lui répondre en direct dans l'une de ses émissions sur RMC. Dans un excès d'orgueil, le très pédant Olivier Marshall pensait sans doute qu'il allait me clouer le bec. J'allais lui faire comprendre qu'il s'était trompé sur la marchandise. Arrivé sur le plateau, je jouai le Nègre extrêmement sympathique. J'attendais le gong annonçant le début du débat. Alors, je jetai le masque du bon Nègre aux orties, lui présentant mon vrai visage, celui que le milieu dissident connaissait depuis longtemps, à savoir celui d'un boxeur verbal. Mon sourire et mon amabilité avaient disparu, je prenais un malin plaisir à le déstabiliser, tout en affichant clairement mes positions sur la nécessité pour les afrodescendants de se prendre en charge culturellement. Plus le débat avançait, plus je sentais l'assurance de mon interlocuteur s'effriter. Dès que je sentais une faille, je m'y engouffrais. Je réglais mes comptes avec ce Caucasien arrogant. J'affirmai catégoriquement que seul l'un des nôtres était habilité à nous transmettre le savoir, vital pour l'élévation de notre peuple, choquant ainsi la bien-pensance dont le projet, logique, est que n'importe quel individu de n'importe quelle ethnie puisse enseigner la culture afro à des enfants afros. J'illustrai ainsi mes propos : « *Est-ce que vous voyez des Sénégalais mourides enseigner le Talmud dans les synagogues ? Non. Alors, appliquez déjà chez vous ce que vous voulez imposer aux*

*autres* ». À la question : « *Pourquoi avoir choisi le 14 juillet pour créer votre centre de loisirs ?* », je rétorquai que le 14 juillet 1789 (jour de la libération de la France sous la houlette des francs-maçons), les Noirs, dans l'espace français, étaient encore mis en esclavage, et que par conséquent, je n'avais aucune fête française à commémorer. Au contraire, je me devais d'insister encore et encore sur la nécessité absolue pour les Noirs de toujours plus se recentrer sur eux-mêmes, sans pour autant se fermer aux autres. Cette émission fut regardée par des millions de personnes dans la sphère francophone, qui pour la première fois purent m'entendre m'exprimer en direct, sans coupures et sans montages, et juger de la pertinence ou non de mes idées. Mieux encore, elle fut enregistrée sur CD puis sous-titrée par un frère et tourna énormément aux USA, dans la sphère militante afro-américaine. Le « *French Speaking Black Power of 21st Century* », selon les mots de Zayid Muhammad, ou, plus exactement, la supra-négritude avait là une exposition en adéquation avec son importance. Cette démarche enchantait de nombreux parents afros, conscients de l'évidente nécessité du BPC pour leurs petits, et bien sûr dégouta les aigris d'une infime partie du courant afrocentriste (toujours les mêmes), sans aucun doute trop vexés de rester cantonnés aux blogs sur le net.

Les menaces de mort reprenaient (comme à chaque fois que je réapparaissais dans les médias), mais la haine n'était, en réalité, pas vraiment idéologique. Certains « frères » ne supportaient tout simplement pas de me voir continuer à monter et à répandre largement mes idées (moins ethnocentrées que les leurs), malgré les épreuves que je rencontrais. Ma hargne vis-à-vis d'eux s'était avec le temps estompée (tant qu'ils ne franchissaient pas les limites). Je pensais à l'enseignement de l'Honorable Elijah Muhammad. Je m'étais, depuis mon intégration dans le NBPP, rapproché drastiquement de lui, sans m'être encore immergé dans la quintessence de ses principes. Ce dernier nous avait enseigné à aimer nos frères, même ceux qui ne nous aimaient pas. Si, avec son degré de science, ce grand homme avait trouvé la force de faire preuve d'humilité face à des gens ignorants mais sûrs d'être sur la bonne voie, je me disais qu'il me fallait mettre de l'eau dans mon vin (pas trop bien sûr). Les semaines défilaient, j'avais retrouvé mon rythme de croisière en propageant mon message de revalorisation du peuple originel, et ce malgré les obstacles politico-juridiques auxquels j'étais en permanence confronté. Mais au fond de moi, deux sentiments grandissaient de manière

vertigineuse. Le premier était que j'avais atteint le stade où je voulais être en Afrique, au milieu des miens, et contribuer au redressement économique de notre continent. Sans vouloir paraître leucophobe (antiblanco), je n'en pouvais plus de l'Occident, je ne supportais plus le pays des Blancs. Je me disais que m'opposer au système, c'était bien, mais proposer une alternative définitive et sérieuse, c'était mieux. L'Honorable Elijah Muhammad enseignait que la meilleure façon pour les Noirs de se développer, c'était de se séparer du système pluriséculaire qui nous avait, des siècles durant, diminués. La séparation, politique, intellectuelle, spirituelle et physique.

Aux USA, cela passait par un état séparé. Avec l'Honorable Ministre Louis Farrakhan, la séparation avait pris une autre tournure. En effet, l'homme du moment, le « pape » actuel du peuple noir, encourageait les masses dont les parents caribéens s'étaient installés aux USA à quitter le sol américain pour rentrer aux Caraïbes. La logique du rapatriement devenait pour la première fois présente dans la NOI. Farrakhan devait rajouter plus tard que celles et ceux dont les parents étaient nés en Afrique avaient aussi le devoir de rentrer pour propager l'enseignement.

Je sentais cela comme un appel de Dieu, car, justement, je voulais vivre ma spiritualité à un autre degré, loin de ce monde consumériste occidental, près du réel. Je sentais le danger de l'effondrement du système capitaliste occidental à venir, et les effets désastreux pour mon peuple en termes de tensions sociales puis, surtout, ethniques. Je savais que nous serions désignés par les marionnettistes oligarques comme étant, nous les Noirs, les premiers responsables de la crise économique. Je voulais éviter ce calvaire à mon peuple. Il lui fallait comprendre que nous devions rentrer dans des lieux majoritairement noirs (Caraïbes ou Afrique), au milieu des nôtres, pour être des agents du changement, plutôt que les boucs émissaires du chaos en Occident. L'Afrique étant qualifiée par les médias de la caste dominante de « sous-développée », cela impliquait (sans qu'ils le disent, bien évidemment) qu'elle était, en réalité, surdéveloppable. Il nous fallait être des agents d'une impulsion nouvelle. J'avais foi. J'en parlai à Etuma, qui tournait à plein régime avec le BPC et des enfants venant de toute la région parisienne. Elle était d'accord sur le fait qu'il nous fallait passer à une autre étape. Ayant eu son aval, j'appelai Fred Kano, mon grand frère, un afrodescendant très clair de peau mais « noir bleu » de cœur. Ce dernier était pour moi une sorte de mécène depuis des années. L'offre qu'il

m'avait faite, devenir le porte-parole de sa société Afrikan Mosaïque, tenait toujours. Je savais le défi – compter sur les actionnaires panafricains pour créer un village – risqué. Risqué, car le plus grand mal qui ronge ce courant politique, c'est que l'on est plus fort en bouche qu'en acte. Mais le plus important pour moi était de fouler ce sol, et une fois sur place, m'adapter aux difficultés locales et y trouver la force de développer l'Afrique. Étant toujours surveillé, je communiquais toujours de manière codée sur Skype.

Le contrat fut passé. C'était décidé, je partais. Je fis mes adieux temporaires à ma petite famille (je savais que tous me rejoindraient quelques mois plus tard au Sénégal). Il me fallait désormais déjouer les surveillances de la police pour quitter la France et atteindre la Belgique, où je devais prendre mon vol pour Dakar. Je quittai mon domicile en banlieue parisienne la nuit, en enjambant la porte arrière de la résidence. À ce lieu précis m'attendait mon chauffeur (dont je tairai le nom pour lui éviter une possible répression juridique). Je rentraï dans le coffre et y restai pendant plus d'une heure de route. Une fois éloigné de la région parisienne, je regagnai mon siège dans la voiture, jusqu'à l'approche de Bruxelles. Là, je priai pour ne pas tomber sur un contrôle d'identité, de peur d'être arrêté pour viol de contrôle judiciaire (j'étais toujours sous contrôle judiciaire et je n'avais pas le droit de quitter la France). Au moment de franchir la frontière, aucun policier. Une fois à l'aéroport, j'implorai le Tout-Puissant pour qu'il n'y ait pas de problème à l'embarquement. Ce fut le cas. Dans l'avion, je me mis à réfléchir. Je n'étais pas dupe. Malgré toutes mes précautions, il était évident que si j'avais réussi à sortir de France, c'est surtout parce que les autorités françaises avaient finalement compris que je comptais réellement et définitivement rentrer en Afrique, et non pas aller y chercher des financements pour ensuite revenir commettre des actes terroristes en Occident.

Je pensais à toutes ces années d'activisme pur en faveur de mon peuple, et je sentais qu'en rentrant en Afrique, cette lutte prenait une nouvelle dimension. J'allais au bout de mes objectifs. Je n'étais plus simplement dans la plainte envers l'Occident, je matérialisais l'amour véritable pour mon peuple, et la volonté de lui permettre d'avancer à mon petit niveau, économiquement en me jetant dans l'entrepreneuriat.

J'avais aussi toujours en tête la volonté de vivre ma spiritualité pleinement, et quoi de mieux que le Sénégal, où étaient installées les confréries musulmanes ésotériques africaines. Une fois arrivé à Dakar, je versai une

larne. Je me sentais bousculé par mes émotions. J'étais sur mon sol, sur mon continent. Mon père avait fait ses études ici, ma grande sœur y était née. Le Sénégal, c'était aussi la légendaire Université Cheikh Anta Diop, Touba, l'Île de Gorée (lieu symbolique de déportation des nôtres), la capitale de l'islam « noir » en Afrique. C'était également le lieu de villégiature de mes deux petits frères, mes protégés, des Muhammad Ali juniors sur un terrain de foot... les frères Jacques et Ricardo Faty, les internationaux sénégalais évoluant respectivement à Bastia et à Ajaccio.

C'était fort. Les premiers mois, avant l'arrivée de ma famille, ne furent pas faciles. Le dépaysement était réel. Les coupures systématiques d'électricité, l'eau qui ne coulait pas du robinet. Ce n'était pas simple. Ajoutons à cela une mauvaise expérience avec Amadou La Faille, ministre sénégalais du Panafricanisme, et véritable suppôt de Wade, qui m'avait fait la cour pour que je le rejoigne, afin de l'aider à propager le panafricanisme du XXI<sup>e</sup> siècle sur la Terre Mère. Une fois la collaboration entamée, l'intéressé n'avait supporté ni ma popularité auprès des jeunes étudiants de Dakar (qui me suivaient déjà en nombre grâce au net et aux réseaux sociaux où mes activités et mon parcours étaient retranscrits) ni mon refus de faire campagne auprès des jeunes panafricains sénégalais, dans le but de faire réélire l'ancien président Abdoulaye Wade. La collaboration s'acheva violemment au bout de deux mois, et pour me faire payer mon refus de l'aider dans la campagne de Wade, ce dernier revint dans la presse sur ses déclarations élogieuses me concernant pour me taxer de raciste et d'antisémite (tiens, ça faisait longtemps...).

Cette expérience malheureuse avait évidemment ravi les ratés haineux chez mes détracteurs qui, dans l'échec de leurs vies misérables, voyaient toujours dans mes épreuves une possibilité que je retombe à leur niveau. Durant quelques semaines je restai silencieux, après ce violent clash parti très loin, avec ce charlatan politique, membre des autorités sénégalaises. Puis les choses se stabilisèrent. Etuma et les enfants m'avaient rejoint. Petit à petit, mes idées se remettaient en place, toujours dans le but de faire avancer la situation de notre peuple. La période de doute et de tensions entre certains membres du gouvernement Wade et moi-même m'avait permis de prendre du recul pour mieux reprendre mon élan. J'étais décidé à frapper plus fort que jamais en diffusant mon message d'autodétermination noire dans toute la sphère francophone.

J'avais choisi mon angle de tir. Créer une radio sur le web – pour toucher le plus de monde possible dans la sphère francophone, qui soit à l'image du combat que je ne cesse de mener depuis plus de dix ans – panafricaine, dissidente, diffusant une négritude adaptée au XXI<sup>e</sup> siècle (la supra-négritude, qui sera expliquée de manière théorique dans la seconde partie du livre). Une radio humble avec les vertueux, insolente avec ceux qui le méritent.

Afro Insolent, j'avais trouvé le nom de cette radio avec laquelle je comptais électriser à la fois la jeunesse estudiantine du continent et la diaspora. J'y appelais les afrodescendants à investir pour la reconstruction de notre terre, et, je faisais des analyses géopolitiques de premier plan. Le tout saupoudré d'une insolence provocatrice pour faire stresser toutes celles et ceux qui me pensaient KO après mes dernières épreuves. Afro Insolent, c'était vraiment la synthèse de ma vie, de mon combat, et une manière décomplexée et indépendante d'aborder la culture noire. La machine radiophonique fut lancée à merveille, et grâce à une stratégie de sponsoring efficace (la génialissime marque de vêtements Noir et Fier, le journal afro qui monte *Negro News*, l'organisation dissidente française Égalité et Réconciliation d'Alain Soral, militant nationaliste de gauche, l'entreprise Claire Yves André, le site de rap N Da Hood firent tous partie des sponsors), elle fut apte à se hisser rapidement au rang de première web radio panafricaine en termes d'audience. Pour densifier la station, je me constituai petit à petit une équipe de web animateurs, tous plus puissants les uns que les autres. Dans cette équipe, celle que je tiens le plus à *big up*, est Sabrina, une Nord-Africaine éprise de culture originelle, qui devint mon assistante. À travers notre collaboration, Afro Insolent symbolisait la réunion du continent. À côté de l'appel aux investisseurs, et de la communication pour divers projets économiques pour l'Afrique, notamment Afrikan Mosaïque, j'entamai une série de conférences dans les universités les plus prestigieuses d'Afrique de l'Ouest. Moi, le militant panafricain du bitume parisien, qui avais prêché dans la rue comme j'avais prêché en prison, qui avait inondé de mon verbe nègre les salles de conférences parisiennes, j'étais là face à une autre étape de mon destin, en train d'enseigner ma discipline – le panafricanisme révolutionnaire et la supra-négritude – à cette nouvelle et prometteuse génération d'Africains. Le combat s'accroissait. Mais il me manquait quelque chose. La spiritualité.

J'avais prévu, en venant en Afrique, de vivre pleinement ma relation avec Dieu, en adéquation avec les enseignements de l'Honorable Elijah Muhammad que j'avais à ma disposition. Mais les difficultés d'adaptation, les premières tensions avec une partie du gouvernement sénégalais, m'avaient fait un temps oublier l'essentiel. Si j'avais définitivement abandonné mes passions destructrices (le sexe et la violence), je ne m'étais pas pour autant recentré sur Dieu.

Dès lors, conscient de ces besoins, je recommençai à prier cinq fois par jour sur la Terre Mère en honorant l'Autorité Suprême, que certains de mes frères appelaient Nzambé, ou Olodumaré, Atum, Atona, Jah... Toutes ces appellations étaient honorables et respectables. Pour ma part, j'appelais ce même Dieu Allah, conformément à l'enseignement de l'Honorable Elijah Muhammad. Plus je priais, et plus j'observais les bienfaits concrets dont le Tout-Puissant me faisait grâce, ainsi qu'à toute ma famille. Je me remémorai ces paroles d'une sœur de la Nation Of Islam à Los Angeles, qui m'avait déclaré, en 1999 : « *Quand tu cherches à te rapprocher de Dieu, ne panique pas. Tu le trouveras, car Dieu est en toi.* » Ces mots se matérialisèrent par la grâce du Tout-Puissant. Ce que j'attendais depuis mon éloignement « forcé » de la Nation Of Islam en 2001 se réalisa à travers ma plus belle rencontre humaine, politique et spirituelle, avec celui que j'allais dès lors surnommer mon « ange gardien », Mikail Yusuf Muhammad, l'un des responsables de la Nation Of Islam en Amérique du Nord, plus particulièrement au Canada.

Ce frère, métis, fin, profondément spirituel et doté d'une autorité naturelle, était originaire par son père de Kingstown, capitale de Saint-Vincent-les-Grenadines dans les Caraïbes. Il suivait mon actualité depuis des années dans les médias et sur le net, et attendait le bon moment pour m'approcher. Lorsque ce moment arriva, je revis chaque instant de ma relation tumultueuse et amoureuse avec la Nation Of Islam, depuis toutes ces années. Je pensais à chacune des étapes stratégiques que j'avais, depuis ma sortie de prison, effectuées afin d'adapter l'enseignement à la sphère francophone. Je me sentais revivre. Le frère Mikail me confia que ma place était dans la Nation Of Islam, en tant que relais, parmi d'autres, dans le monde francophone de l'Honorable Ministre Louis Farrakhan. Il compléta ma formation, me donna toutes les clefs de lois restrictives, m'enseigna les leçons secrètes (interdites aux non-membres) de la Nation Of Islam,

afin de tuer ce qui faisait de moi l'homme de tous les extrêmes et magnifier ce qui, en moi, avait fait vibrer des milliers de gens parmi les nôtres depuis toutes ces années.

Je sentais la puissance divine en moi. L'Honorable Elijah Muhammad, à travers son enseignement, nous permet d'aimer nos frères et sœurs, même celles et ceux qui à nous s'opposent. Il nous apprend à devenir des individus sages, qui respectent l'humanité dans son ensemble. Il nous pousse à analyser la tradition, et à en prendre la sève ayant trait à la soumission au Maître de la Création.

Il nous permet d'étudier toutes les Écritures saintes, afin d'avoir une culture générale spirituelle, et ainsi être aptes à communiquer de l'amour avec nos frères de diverses religions, qu'ils soient chrétiens, juifs, de philosophie rasta, de spiritualités africaines, bouddhiste, hindoue, ou encore athées. Il nous demande de véritablement respecter l'être humain dans sa diversité, et de donner la paix à toutes celles et ceux qui nous l'offrent. Loin des caricatures « spike leecienne » à propos de l'Anti-Blanc Elijah Muhammad, la réalité était que son message était une ode à l'amour intracommunautaire. Le but étant que cet amour, une fois propagé au sein de notre communauté, nous permette de mieux nous unir au reste de l'humanité. Une fois le processus terminé, il me fit passer les épreuves d'intégration officielle de la NOI (que le frère Kim ne m'avait pas fait passer). Par la grâce du Tout-Puissant, je réussis l'épreuve du premier coup, et devins membre de la NOI, sous le nom de Kemiour Shabazz (Kemiour en langue originelle de notre peuple, signifie « Grand Noir », et Shabazz est issu du nom de la première tribu ancestrale ayant peuplé l'Afrique). En réalité, ce nom fut le mien dès l'instant où j'intégrai le NBPP, de par les leçons ésotériques sur l'enseignement du Dr Khallid Muhammad, lui-même disciple de la Nation Of Islam.

Enfin, je me sentais tel un produit fini de Dieu. J'avais consacré la première partie de ma carrière activiste à me battre pour mon peuple, tout en tournant autour de la Suprême Autorité. Désormais, je me battais toujours pour les miens, mais j'avais à mes côtés l'autorité la plus sage, la plus pure. Je comprenais tous ces géants que la NOI avait formés : Muhammad Ali et sa foi indestructible dans tous ses combats, je comprenais Malcolm (tant qu'il était dans la NOI), je comprenais le légendaire humoriste du Royaume-Uni, Leo Muhammad, le docteur Abdul Alim Muhammad, in-

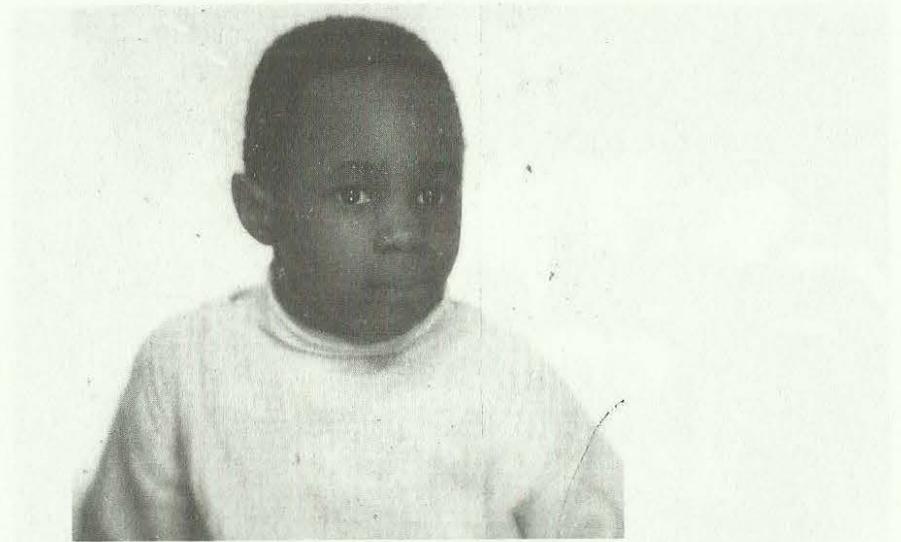
venteur du Kemron (médicament créé pour soigner en partie le sida), ou Ava Muhammad, l'une des meilleures avocates noires de tous les temps, aux USA. Je voyais désormais le monde pour ce qu'il était, un monde en sursis dans lequel certains, croyant briller, creusaient en réalité leur tombe, et d'autres, dans l'humilité, se rapprochaient de la protection infinie du Divin. J'avais fait beaucoup d'excès dans ma vie, et malgré cela, j'avais réussi à conscientiser beaucoup de gens.

Désormais, en tant que membre de la Nation Of Islam, je voulais être droit et relever mon peuple, tout en me tenant debout moi-même. J'étais décidé à l'aimer, à moins le brutaliser. À le revivifier et moins le traumatiser. Il y avait du bon et du mauvais dans mes actes passés. Dieu me permettait désormais de ne garder que le positif. Le frère Mikail me disait que si j'étais dans le droit chemin, il me fallait enseigner cette vérité aux frères et sœurs, ce que je n'avais que partiellement fait auparavant avec le MDI, l'Institut Shabazz et le NBPP.

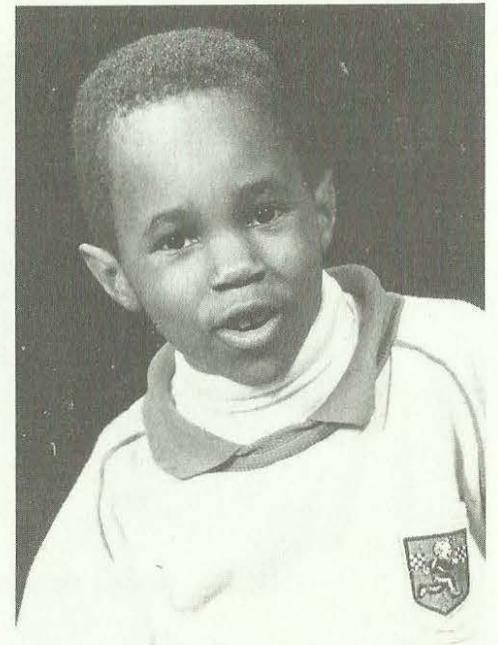
Si moi-même j'étais posé, avec ma radio et les petits commerces que j'avais montés en Afrique, il me fallait de nouveau voyager, faire le tour du monde francophone pour transmettre les enseignements de manière pure cette fois-ci, et, surtout, pousser les nôtres à rentrer de manière efficace, pour réinsuffler l'espoir au sein de notre continent qui, économiquement, ne cesse de saigner. J'étais prêt. Ma vie était dédiée à cela depuis le début. J'avais 31 ans (dont quatorze années passées dans l'activisme politique), et je savais que si la première partie de ma vie avait été auréolée de chaos initiatique et de lumière par rapport à mes réussites politiques, il me fallait désormais être le reflet de la force spirituelle de l'islam tel que professé par l'Honorable Ministre Louis Farrakhan. Et être ce reflet commençait par mettre de côté ma fierté et demander pardon, comme je veux le faire ici, à celles et ceux que j'ai pu blesser dans ma propre communauté: à mes frères et sœurs afrocentristes, à ceux qui me détestent comme ceux qui, malgré nos désaccords, continuent de m'aimer. Sachez que je vous aime, car je ne peux aimer mon peuple et en exclure une partie. Nous avons des désaccords effectifs, mais qui doivent, à mon sens, être mis de côté, afin d'examiner plutôt ce qui nous lie sur un terrain affectif. Quand l'oligarchie nous attaque, elle ne cherche pas à savoir si nous sommes afrocentristes, chrétiens, musulmans ou seulement des Noirs. Pardonnez-moi donc si mon arrogance a pu vous irriter, vous blesser. Ma fierté excessive est aussi

une façade derrière laquelle un océan de fraternité ne demande qu'à vous accueillir. À mes frères intégrationnistes, devant Dieu, je vous demande pardon. Des oppositions existent dans toutes les familles, mais ne doivent pas entraîner la guerre entre nous, qu'elle soit idéologique ou physique. L'un d'entre nous doit s'excuser. Je ne le fais pas par faiblesse, mais bien parce que je sais que Dieu nous a créés pour que nous soyons unis, non pas divisés. Je vous aime avec sincérité, et espère que vous saurez entendre mon message d'amour et de paix. Et à tous mes sympathisants, noirs en priorité, mais aussi maghrébins, caucasiens, asiatiques, tous ceux qui, depuis des années, ne cessent de me soutenir, je veux que vous sachiez que c'est en priorité pour vous que je me suis livré, pour que vous sachiez d'où je viens, et où je vais. Que cet ouvrage puisse vous faire, le plus intensément possible, comprendre mon parcours, mes bons choix et mes imperfections passées, le travail d'un homme noir éperdument amoureux des siens et de l'Humanité dans son ensemble, et qu'il puisse être un témoignage pour celles et ceux qui voudront m'emboîter le pas et, je le souhaite profondément, faire mieux que moi. Le combat pour la justice et la vérité est une course de relais que je n'ai pas fini de courir, mais j'espère que nous serons encore plus nombreux à avancer en équipe, de telle sorte que si l'un d'entre nous trébuche, les autres l'aideront à se relever.

Après cette partie consacrée à mon parcours, je vous propose d'analyser le concept de supra-négritude en théorie, et plus uniquement à travers ma vie, tout en sachant qu'en réalité, les deux sont intrinsèquement liés.



KEMI À 3 ANS

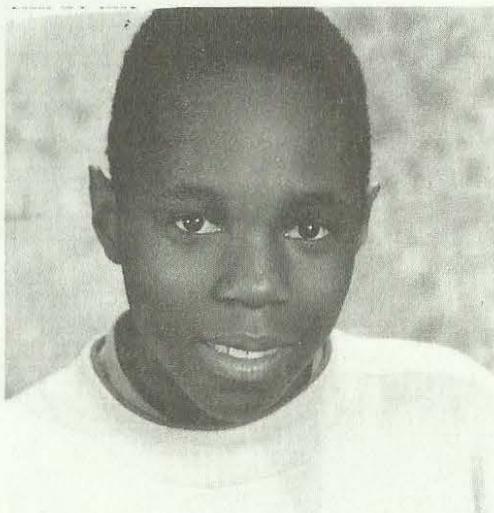


KEMI À 6 ANS

*ÉTOILE INCARCÉRÉE DANS L'OBSCURITÉ*

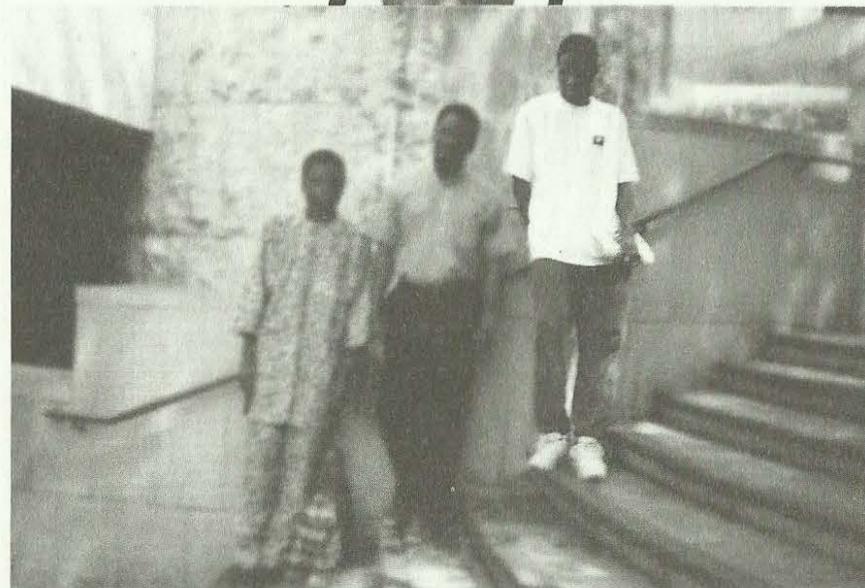
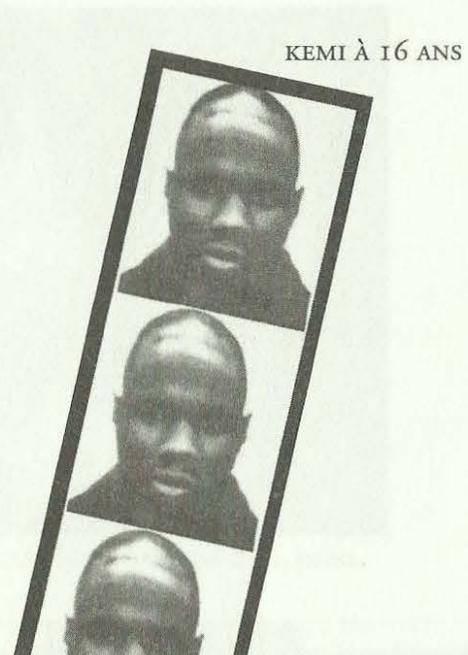


KEMI À 8 ANS



KEMI À 10 ANS

*ÉTOILE INCARCÉRÉE DANS L'OBSCURITÉ*



KEMI À 17 ANS, AVEC SON PÈRE ET SON FRÈRE ALEXANDRE

*LE NERVEUX*



## Ex-Tribu Ka : 2 mois de prison ferme pour Seba

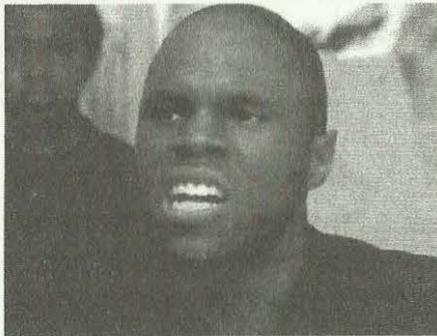
NOUVELOBS.COM | 12.02.2007 | 09:34

Le fondateur du groupuscule noir extrémiste Tribu Ka, dissous en juillet 2006, a été condamné pour outrage à un directeur de la sécurité publique.

**S**tellio Capio-Chichi, alias Kemi Seba, 25 ans, fondateur de l'ex-groupuscule noir extrémiste Tribu Ka dissous en 2006, a été condamné vendredi 9 février par le tribunal correctionnel de Chartres (Eure-et-Loir) à cinq mois de prison dont trois avec sursis et écroué, pour outrage au directeur de la sécurité publique d'Eure-et-Loir.

Kemi Seba avait été placé en garde à vue jeudi en début de soirée au commissariat de Chartres (Eure-et-Loir) après des propos racistes et une altercation avec des policiers.

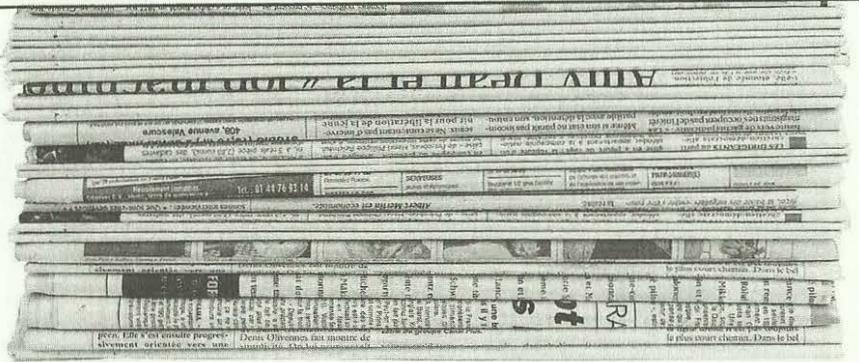
Il a été condamné par le tribunal correctionnel de Chartres (Eure-et-Loir) à cinq mois de prison dont trois avec sursis, pour outrage sur personne dépositaire de l'autorité publique, en l'occurrence le directeur de la sécurité publique d'Eure-et-Loir, Erick Degas.



Kemi Seba (Sipa)

### Deux proches de Kemi Seba condamnés

Le procès s'est déroulé dans le cadre d'une comparution immédiate. Kemi Seba avait été placé en garde à vue jeudi soir, et présenté vendredi après-midi au parquet après des altercations avec la police. Deux autres membres du GKS (Groupe Kemi Seba) ont été également condamnés: Cyrille Kamdem, 26 ans, a été éclopé de deux mois de prison dont un avec sursis pour outrage et rébellion. Quant à Yédé Awo, 28 ans, il a été condamné à 3 mois de prison dont deux avec sursis. Le parquet avait requis respectivement cinq, deux et trois mois ferme contre les trois prévenus qui ont été placés sous mandat de dépôt.



LE VISAGE MÉDIATIQUE DE LA MOUVANCE AFROCENTRISTE

Le Monde  
pour Directmain PLUS

Justice. Kémi Séba, ex-leader de la Tribu Ka, comparait devant la cour d'appel de Paris pour avoir reconstitué son organisation. Elle a été dissoute en 2006 pour « incitation à la haine raciale » et « antisémitisme ».



Entouré de quatre-vingts militants, le «fara» (leader) entend mobiliser des jeunes en vantant le rejet du «système» et l'«antisémitisme».

## Kémi Séba recrute en banlieue

### L'ancienne Tribu Ka cherche de nouvelles alliances

**U**n nouveau procès pour Kémi Séba. Ancien leader de la Tribu Ka, un groupuscule noir radical qui s'était fait connaître en menant une descente spectaculaire dans le quartier juif de la rue des Rosiers à Paris en mai 2006, doit comparaitre vendredi 3 octobre devant la cour d'appel de Paris pour avoir reconstitué son organisation. Celle-ci avait été dissoute en juillet 2006 pour « incitation à la haine raciale » et « antisémitisme ».

En première instance, Stellio Capio Chichi, son vrai nom, avait été condamné à deux mois de prison ferme. Après la dissolution de la Tribu Ka, celui qui se fait appeler le «fara» (leader) par ses supporters avait fondé Génération Kémi Séba pour poursuivre son combat contre le sionisme et défendre ses thèses de supériorité des Noirs sur les «blancs» (les Blancs).

Depuis le début 2008, Kémi Séba a modifié sa stratégie et fait évoluer ses discours. En apparence, au moins, il a adouci ses positions, ne clamant plus la suprématie des Noirs et cherchant à représenter l'ensemble des opprimés. Au sein du Mouvement des damnés de l'impérialisme (MDI), structure créée en mars 2008 et dont il est le président, il veut désormais mobiliser tous les jeunes, surtout ceux qui vivent dans les quartiers «sensibles» pour lutter contre le «sionisme». Même si ses moyens restent limités, avec un noyau dur de quatre-vingts militants, il entend s'appuyer sur le rejet du «système» et des institutions au sein d'une partie des jeunes de banlieue.

Kémi Séba a multiplié les initiatives depuis un an. Après les émeutes à Villiers-le-Bel, en novembre 2007, il s'était, par exemple, rendu sur place pour tenter la colère des habitants. De la même façon, ses militants ont cherché à séduire les jeunes Noirs et Maghrébins du 19<sup>e</sup> arrondissement de Paris, où une partie d'entre eux expriment leur ressentiment face au traitement médiatique et politique des questions d'antisémitisme. Plusieurs réunions ont également eu lieu, par exemple à Bondy ou Stains. Pour toucher plus facilement ces publics, Kémi Séba a annoncé sa conversion à l'islam, une décision qualifiée de purement stratégique par les policiers.

En parallèle, le MDI s'appuie sur un groupuscule, Banlieue antisystème (BAS), créé fin 2007 et dirigé par deux jeunes femmes. Cette organisation a notamment conduit une opération, en juin, contre la radio Génération 88.2, très appréciée en banlieue, pour dénoncer la place insupportable accordée au rap «hardcore» présenté comme le porte-parole des ghettos. Au-delà, cette structure porte un discours radical contre l'«hydre sioniste et mondialiste». Une des leaders de BAS a lancé, début septembre, Jeunesse Kémi Séba. Dans une vidéo de présentation, postée sur Dailymotion, elle explique : «Aujourd'hui, Jeunesse Kémi Séba, n'oublons pas que des mois, c'est la jeunesse (...) qui veut prendre les armes pour abattre radicalement le système, qui veut prendre les armes pour évaluer une bonne fois pour toutes le sionisme.»

A la recherche d'alliances tous azimuts, Kémi Séba entretient aussi des contacts avec l'extrême droite et une structure chélie israélienne. Ce qui l'a amené à clamer son admiration pour le Hamas et le Hezbollah («On a besoin d'un peu plus de Hamas et de Hezbollah...»). «On a besoin de mouvements d'insurrection tels, déclarait-il, en août, devant une poignée de jeunes d'un quartier de Montargis sur fond de musique rap rés lamant d'Afrique aux Africains. Les services de police qualifient son mouvement de «dangereux».

Luc Bronner

« On a besoin de mouvements d'insurrection ici »

Kémi Séba

CET APRÈS-MIDI DANS **Le Monde**  
Six gares parisiennes conduisent la Nuit blanche



LE VISAGE MÉDIATIQUE DE LA MOUVANCE AFROCENTRISTE

Procès

Le show antisioniste de Kemi Séba

UN VÉRITABLE show antisioniste, ponctué de quelques incidents d'audience. Durant plus de deux heures, hier après-midi, la 17<sup>e</sup> chambre correctionnelle du tribunal de Paris a résonné des diatribes du fondateur de la Tribu KA, Stello Capochichi, alias Kemi Séba, qui comparait pour avoir reconstitué son groupuscule noir ultraradical, pourtant frappé d'interdiction gouvernementale.

Le verbe facile, le militantisme culturel pour unique passion, Kemi Séba, 27 ans, harangue le tribunal comme s'il se trouvait face à un parterre de fidèles, largement approuvé par la foule de ses « amis » qui ont pris place en rangs serrés dans la salle d'audience. Plusieurs d'entre eux en ont d'ailleurs été expulsés pour avoir manifesté trop bruyamment leur approbation à l'ex-« fara » (leader) de la Tribu ou hulté diverses injures à l'intention de Nicolas Sarkozy, suspecté de « soutenir les sionistes ».

Deux mois de prison requis

Dissoute en 2006 sur proposition du même Nicolas Sarkozy, à l'époque ministre de l'Intérieur, parce qu'elle avait organisé une marche à caractère antisémite rue des Rosiers, la Tribu KA n'aurait en fait jamais cessé ses activités. « Ce jour-là, nous cherchions simplement



PALAIS DE JUSTICE, XVII<sup>e</sup> CHAMBRE CORRECTIONNELLE, HIER. Stello Capochichi, alias Kemi Sébas, fondateur du groupuscule Tribu KA, à la sortie de l'audience. (LIP/MARC MENDOU)

constate le président de la chambre. Aujourd'hui, le mouvement se nomme Génération Kemi Séba (GKS), et son leader compte se présenter aux élections municipales à Sarcelles (Val-d'Oise), ville, dit-il, qui ne compte « que des Noirs et des sionistes ».

semble-t-il, pas parvenu à convaincre la représentante du ministère public : « GKS est bien la reconstitution déguisée de la Tribu KA : le leader est le même et le programme d'action très proche », a martelé Béatrice Brossard avant de

VOTRE GRAND QUOTIDIEN NATIONAL

Pour en finir avec les diatribes antisémites de Kémi Séba

Odienne Carasso

Trois ans après la dissolution de la Tribu KA, le ministre de l'Intérieur souhaite mettre un terme aux agissements de ses héritiers.

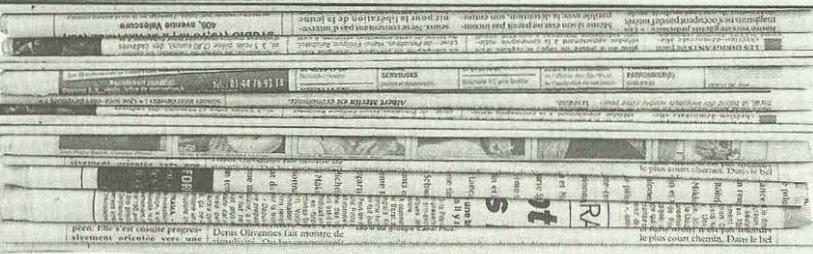


Kémi Séba, ce militant noir ultra-vidéiste et antisioniste, a été la main-d'œuvre dans la lignée de cette mouvance. Le ministre de l'Intérieur a demandé au procureur de dissolution de la Tribu KA, Stello Capochichi, d'identifier les héritiers de ce mouvement. Le ministre de l'Intérieur a demandé au procureur de dissolution de la Tribu KA, Stello Capochichi, d'identifier les héritiers de ce mouvement.

« Ce groupuscule, dont l'objectif est de provoquer la destruction totale de l'état d'Israël », est proche du Mouvement des Armées de l'Impérialisme (MAI), présidé par le fondateur de l'Organisation des Jeunes Français (OJF), la responsabilité des JFS, a été émise par son dirigeant au cours d'un entretien avec le procureur de la République Nicolas Sarkozy le 10 novembre 2009. Un dossier de la tribu KA, fondé par Stello Capochichi, a été remis au procureur de la République Nicolas Sarkozy le 10 novembre 2009. Un dossier de la tribu KA, fondé par Stello Capochichi, a été remis au procureur de la République Nicolas Sarkozy le 10 novembre 2009.

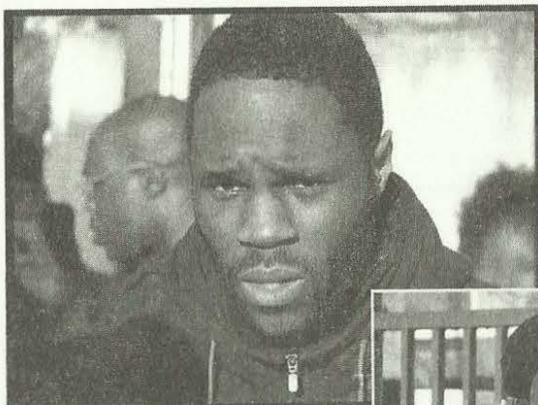
« Ce groupuscule, dont l'objectif est de provoquer la destruction totale de l'état d'Israël », est proche du Mouvement des Armées de l'Impérialisme (MAI), présidé par le fondateur de l'Organisation des Jeunes Français (OJF), la responsabilité des JFS, a été émise par son dirigeant au cours d'un entretien avec le procureur de la République Nicolas Sarkozy le 10 novembre 2009. Un dossier de la tribu KA, fondé par Stello Capochichi, a été remis au procureur de la République Nicolas Sarkozy le 10 novembre 2009.

« Ce groupuscule, dont l'objectif est de provoquer la destruction totale de l'état d'Israël », est proche du Mouvement des Armées de l'Impérialisme (MAI), présidé par le fondateur de l'Organisation des Jeunes Français (OJF), la responsabilité des JFS, a été émise par son dirigeant au cours d'un entretien avec le procureur de la République Nicolas Sarkozy le 10 novembre 2009. Un dossier de la tribu KA, fondé par Stello Capochichi, a été remis au procureur de la République Nicolas Sarkozy le 10 novembre 2009.



LE VISAGE MÉDIATIQUE DE LA MOUVANCE AFROCENTRISTE

LE VISAGE MÉDIATIQUE DE LA MOUVANCE AFROCENTRISTE



KEMI EN 2007, À SA SORTIE DE LA PRISON DE BOIS-D'ARCY

*LE VISAGE MÉDIATIQUE DE LA MOUVANCE AFROCENTRISTE*



*RECONNAÎTRE SES TORTS OU LES IGNORER ?*



Kemiour Shabazz

*ADAPTER L'ENSEIGNEMENT AU CONTEXTE FRANCOPHONE*



*VISION IDÉOLOGICO-POLITIQUE*

## DE LA NÉGRITUDE À LA SUPRA-NÉGRITUDE

Comme la plupart d'entre vous le savez, la négritude est un puissant courant intellectuel poético-politique né dans les années 30 en France, à Paris, prônant le sursaut de virilité (surtout à travers Aimé Césaire et Léon-Gontran Damas) des Noirs à l'époque colonisés, et visant à unifier les Noirs du monde entier en proclamant leur unité culturelle. La négritude est née en réaction au colonialisme violent véhiculé par l'oligarchie française, pour qui les Noirs n'étaient qu'un bétail fait pour servir les Blancs.

Césaire et ses compagnons (cités précédemment dans le livre) ont conceptualisé ce courant en s'armant principalement d'une donnée non exclusive, mais décisive, qui était la suivante: rendre mélioratif ce que l'oligarchie blanc avait jadis façonné en péjoratif: de la honte d'être Nègre, on passe à la fierté d'être Nègre. Le terme « nègre », auparavant objet de raillerie, devient le porte-étendard de la fierté de soi en tant qu'individu de couleur noire. Il s'agit avant tout d'un rempart à l'assimilation (qui implique le reniement total de son identité au profit des coutumes de la terre étrangère que l'on fait siennes), d'une critique viscérale et frontale de l'universalisme français. Mais leur démarche n'est pas allée au-delà des mots pour s'aventurer sur le terrain politique. En effet, bien qu'étant en rupture avec la France, ces auteurs n'ont jamais prôné l'indépendance qui pourtant leur tendait les bras...

En théorie, la négritude (qui en aucun cas ne prônait le « racisme anti-Français » ou anti-Blanc) se voulait être une ode au retour à soi, anti-colonialiste, et donc, *de facto*, refusait le projet oligarchique français visant à faire des Noirs des citoyens de la France. Mais concrètement, politiquement, Césaire, Damas et Senghor étaient, chacun à leur façon, tenus au système français dont ils fustigeaient pourtant publiquement les errances

vis-à-vis de notre peuple. Aimé Césaire était sans doute, politiquement, le moins francophile. Communiste, il était maire de Fort-de-France. Résolument anticolonialiste, ce qui l'intéressait, plus que la France, était le sort de son île et de son peuple où qu'il soit dans le monde. Ce qu'il dénommait la « négritude » (ici, le concept définit le genre nègre dans son ensemble, et non plus simplement la fierté d'être un Noir). Mais pour des raisons que certains qualifient de « stratégie politique », Césaire refusa l'indépendance de la Martinique, et se prononça pour une autonomie politique. Quoi qu'il en soit, Aimé Césaire prônait l'antivictimisation de tout son être. N'est-ce pas lui qui, en 2005, écrit dans son ouvrage *Nègre je suis, Nègre je resterai* : « *Nous ne pouvons pas passer notre temps à dire : "C'est la France qui est responsable." Nous devons d'abord nous prendre en mains ; nous devons travailler, nous devons nous organiser, nous avons des devoirs envers nous-mêmes. Sortir de la victimisation est fondamental. C'est une tâche peu aisée. L'éducation que nous avons reçue et la conception du monde qui en découle sont responsables de notre irresponsabilité. Avons-nous jamais été responsables de nous-mêmes ? Nous avons toujours été sujets, colonisés. Il en reste des traces.* »

Léon-Gontran Damas, bien que très peu francophile dans ses textes, consentit tout de même à lier des amitiés avec certains socialistes français, devenant lui-même membre de ce courant politique. Son but étant de rénover sa terre, c'est donc sans hésitation que Damas accepta la fonction de député français de Guyane, pour contribuer à l'amélioration des conditions économiques et sociales de la Guyane. Évidemment, l'accuser d'avoir été un amoureux de la France serait une hérésie. Il ne l'aimait pas particulièrement, tous les spécialistes de Damas le savent. Dans le même temps, il semble évident que le poète ne croyait pas la Guyane capable d'obtenir une indépendance concrète, d'un point de vue administratif et politique.

Léopold Sédar Senghor était le plus hystériquement proche de la France, et ne s'en cachait pas. Humaniste convaincu, il voulait la réunion des peuples français et afrodescendants, et n'hésita pas, avant l'indépendance, à accepter plusieurs postes ministériels. Quand le Sénégal se décolonisa, il devint président de la République, et orienta son pays vers une histoire d'amour précipitée avec la France. En ce sens, il s'opposa à Cheikh Anta Diop, qui, voulait, à travers ses travaux, pousser les Noirs à s'aimer eux-mêmes en connaissant leur passé, avant d'aimer le reste de l'humanité.

Telle est donc la définition de « négritude » prescrite par ses fondateurs.

Une exaltation de la fierté de soi, une ode à l'antivictimisation, à l'unité des Noirs du monde entier. Un contre-pied linguistique de premier plan (créé en réaction à l'hégémonie impériale voulant l'assimilation : jadis honni, le mot « nègre » devient empreint d'honneur et donneur de leçons), mais étant toujours plus, tel Senghor, ou moins, tels Césaire et Damas, politiquement lié à la France et, plus largement, à l'Occident. Il y a dans la négritude originelle une ode poétique à l'indépendance, mais qui, au niveau de la cohérence, n'a pas été matérialisée politiquement par les initiateurs de ce courant, pourtant tous dotés d'une grande intelligence. Et c'est en tenant compte de toutes ces données qu'il convient d'appréhender ce que j'ai conceptualisé comme étant la supra-négritude.

Question légitime : que signifie ce terme, de manière synthétique ? Dans « supra-négritude » il y a « supra », et « négritude ». Étymologiquement, « Supra » vient de l'adverbe latin *supra* qui signifie « au-dessus de, supérieur à, en haut ». Il renvoie à l'action de transcender (ce qui veut dire prendre les aspects positifs du concept de base, mais le dépasser), aller au-delà, voire plus loin.

La supra-négritude est donc la tendance intellectuelle noire transcendant la négritude du commencement, dans la mesure où elle prône l'indépendance, et l'applique. Elle rejette la trop simple autonomie, qui n'est qu'une liberté provisoire et partielle, la dépendance, la départementalisation de nos territoires. Son salut se trouve dans la séparation pure et simple de l'Occident. La supra-négritude ne naît pas en réaction au racisme de l'oligarchie blanche. Elle nous encourage à abandonner l'appellation d'esclave qu'est le mot « nègre » (création lexicale oligarchique occidentale), afin de nous voir pour ce que nous sommes, à savoir le peuple premier, la sève de la civilisation, le peuple du commencement, celui né avec l'apparition de la Terre. Dans ce paradigme, le racisme caucasien n'est qu'un détail de notre raisonnement, il est de la taille d'un microbe historique au regard de la grandeur (et de l'étendue) de notre histoire. Parce qu'étant, justement, un détail, il ne peut y avoir de fixation psychique sur lui (le racisme caucasien), ni aucun concept politique lié à ses pays, que ces concepts soient l'autonomie politique césairienne, ou la dépendance senghorienne.

La supra-négritude a pour postulat que nous ne sommes ni pour le marxisme (comme Césaire), ni pour le socialisme (comme Damas), ni pour l'occidentalolâtrie (comme Senghor), mais pour un séparatisme total

et réel par rapport à l'Occident, d'un point de vue politique, économique, culturel, spirituel et psychologique. *De facto*, qu'il soit en Occident, en Orient ou ailleurs, qu'il soit européen, arabe, juif ou autre, parce qu'il est né après nous, Africains, le « Blanc » n'a aucune légitimité à agir avec nous comme si nous, étions les enfants, et lui, le parent. À ce sujet d'ailleurs, dans la Bible, il est dit dans Malachie 3 : 23-24 (ou 4 : 5-6) : « *Voici, je vous enverrai Elie, le prophète, Avant que le jour de l'Éternel arrive, Ce jour grand et redoutable. Il ramènera le cœur des pères à leurs fils, Et le cœur des fils à leurs pères, De peur que je ne vienne frapper le pays d'interdit* ». Selon Malachie, le prophète Elie (Elijah en anglais) est censé faire en sorte que les pères cessent de se comporter comme les fils, et que les fils cessent de se comporter tels des pères.

C'est justement le rôle d'un personnage qui est la clef de ce livre, Elijah Muhammad. Pendant plus de quarante ans, ce petit homme noir, né en Géorgie aux États-Unis, a enseigné aux Noirs d'abord aux USA, puis dans le monde, à se comporter non plus comme des enfants qui se rebellent contre un père trop méchant (dans ce cas précis, l'Occident), mais comme le « Père de la civilisation, en tant que premier homme et première femme de l'Histoire de l'humanité ». L'Honorable Elijah Muhammad ne nous enseigne pas la fierté d'être Nègre (terme péjoratif donné par le maître esclavagiste), ni à être dans un rapport de dominé quelconque sous la tutelle de l'Occident, mais à nous connaître nous-mêmes, et ainsi assumer notre rôle de peuple originel.

Un père ne crie pas sa paternité à son fils, il construit sa famille, aime son enfant, turbulent ou pas, le corrige s'il le faut, mais avant tout, l'éduque. Ceci n'est pas de la suprématie, mais de la connaissance de soi. Le père sais le sens du mot « responsabilité », apprend à se connaître, n'a pas le droit de se poser en victime, détermine sa destinée et celle de sa famille, et fait preuve de virilité contre l'adversité si sa femme et ses enfants sont attaqués, tout comme la mère fera preuve d'agressivité si les siens sont attaqués. L'Honorable Elijah Muhammad nous pousse à cela : nous débarrasser du comportement réactionnaire du « colonisé ». Nous sommes le fruit principal de la création, les pères et mères de la civilisation. Nous étions là au commencement, et nous serons là à la fin des temps. Nous sommes le repère de l'Humanité, et même à genou, cette dernière nous ne cessons d'allaiter. Par le Tout-Puissant nous avons été mandatés en tant que peuple

premier, et les hommes redeviendront humains lorsque notre rôle de père nous accepterons de jouer. Pour ce faire, nous devons nous connaître en profondeur, et c'est ce que nous enseigne l'Honorable Elijah Muhammad lorsqu'il parle de la connaissance de soi. Connaissance qui nous permettra de retrouver notre nature première.

## LA CONNAISSANCE DE SOI

**S**i je devais introduire de manière synthétique l'enseignement de l'Honorable Elijah Muhammad, je dirais que, conformément à son message, l'Histoire du peuple originel peut être comparée à celle d'un aigle fauché en plein vol par un chasseur, car il faisait preuve d'excès de confiance, de suffisance, et au final, d'inattention. À sa chute, l'aigle fut enfermé dans une cage plus petite que lui, et vit sur plusieurs générations sa descendance naître à l'intérieur de cette cage, et être conditionnée à ne vivre que dans ce petit espace ; les propriétaires de la cage (l'oligarchie d'Occident) lui ayant appris qu'elle n'était pas destinée à voler – dans cette petite cellule, de toute façon, il n'y avait pas suffisamment d'espace pour le faire. Ils ont affirmé aux héritiers de l'aigle qu'ils étaient en réalité des pigeons nés pour être mangés par les humains. Au bout de plusieurs siècles, les descendants de l'aigle avaient toujours des ailes, mais ne savaient plus voler, et même hors de leur cage, se comportaient comme de vulgaires pigeons complexés et boiteux. Pourquoi complexés ? Les pigeons agissent en pigeons, car ils ont été créés ainsi, tandis que les faux pigeons (les aigles en cage, mutilés et complexés, car mentalement castrés) tentent d'imiter les autres (les humains), mais n'ont ni la corpulence ni la psychologie pour le faire.

Jusqu'à ce que l'aigle royal, le roi des aigles (le roi du monde, ou le messie) vienne lui-même apprendre aux aigles libres (mais psychologiquement amputés) qui ils sont vraiment, et comment se comporter, avancer, se nourrir, et voler. Ici s'arrête la parabole. Nous ne sommes pas des aigles, mais des Hommes. Néanmoins, le parallèle réside dans l'aspect originellement royal du peuple premier, et des aigles.

Selon l'Honorable Elijah Muhammad, celui qui est venu enseigner la véritable Histoire de l'homme et de la femme originels est un dénommé Wallace D. Fard, un métis de père noir d'Arabie et de mère caucasienne. Son degré de science était tel qu'il acquit rapidement de ses disciples le titre

de Maître. Parmi notre peuple, il choisit son messager, un certain Elijah Poole. Il remplaça son nom d'esclave (Poole) par celui de Kariem, puis de Muhammad (en arabe « digne de louanges »). Maître Fard expliqua alors à l'Honorable Elijah Muhammad et au peuple que l'arabe n'était pas la langue des Arabes aujourd'hui, mais bien de la lignée des langues ancestrales de notre peuple, un dérivé du medu netjer tel que nous le concevons aujourd'hui. Il donna à Elijah Muhammad une série de leçons destinées aux Noirs du monde entier (et à l'Humanité désireuse de connaître la vérité). Une fois formé, Elijah Muhammad révéla à son tour ces leçons visant à déconstruire les préjugés et, surtout, à réveiller l'Humanité. En voici quelques extraits :

**Qui est l'Homme originel?** À cette question, l'Honorable Elijah Muhammad répond ceci : « *L'Homme originel est l'Homme noir asiatique, créateur, possesseur, crème de la planète terre, Dieu de l'Univers.* »

N'importe quel non-initié peut légitimement s'interroger : mais de quoi parle-t-il ? Depuis quand l'Homme originel est l'homme noir asiatique, et pas tout simplement l'Africain ? L'Homme originel est-il un Dieu ? Dans sa volonté de parler d'« Homme noir asiatique », Elijah Muhammad n'exprime-t-il pas son racisme contre l'Afrique, comme ses détracteurs aiment à le faire croire ? C'est à cette série d'interrogations que nous allons nous attacher à répondre. Qu'est-ce que « l'Homme noir asiatique » ? Étymologiquement, le mot « Asie » serait issu du phénicien *Assou*, qui signifie « levant » au sens de « lever du soleil ». Quel rapport entre cette définition et l'homme noir ? Aucun car ce n'est pas dans cette version du mot « Asie » qu'il faut trouver des explications.

L'Honorable Elijah Muhammad est un être spirituel, et c'est dans cette direction qu'il nous faut aller pour trouver le sens et l'essence de la définition d'« Homme noir asiatique ». En effet, comme l'explique sur son site officiel, dans des articles consacrés à la Nation Of Islam, le théologien et spécialiste des traditions anciennes d'Orient, d'Afrique, d'Océanie et d'Occident qu'est Amir Fatir, dans la tradition ésotérique, « Asia » est à rapprocher du terme *Olam Asiyah*. Or, dans la tradition ésotérique, *Olam Asiyah* signifie « le monde originel des matières et de l'action dans lequel vivaient des êtres avec un tel degré de connaissance et de sagesse qu'ils étaient appelés des anges ». Retenez bien cela, car cette version prendra

tout son sens dans la suite du raisonnement. Le Dr Khallid Muhammad, ancien porte-parole de la NOI devenu guide du NBPP, par ailleurs théologien et traditionaliste orientaliste et spécialiste de l'initiation africaine, reprenait à son compte la définition d'*Olam Asiyah*. Mais il allait plus loin en précisant qu'à l'origine, ce mot s'écrivait « Aa-Sia », signifiant en medu netjer (l'une des langues les plus anciennes de notre peuple) grande (*Aa*) sagesse (*Sia*), renvoyant au commencement, où le monde était dominé par des êtres d'une sagesse si grande qu'ils étaient capables de commander et maîtriser la matière à distance, ou encore d'influer sur le monde physique et invisible (leçons orales du Dr Khallid Muhammad transmises à ses disciples et notamment rapportées par le valeureux Zaiyd Muhammad, l'un de ses meilleurs compagnons). Le mot *Asia* serait devenu *Asiyah*, puis *Asia*. Ce monde était dirigé par les plus sages de ces hommes originels, qui maîtrisaient plus que quiconque les forces de la nature. Ils sont appelés les *Netjerews* (surhommes, dieux) dans la cosmogonie de Kemet, les *Ofanim* chez les juifs d'aujourd'hui. Ils sont des « dieux », car ils font partie du gouvernement de Dieu, sans être aussi puissants que le Dieu Suprême.

Cette analyse nous fait comprendre l'Honorable Elijah Muhammad lorsqu'il parle de « l'Homme noir asiatique », conformément aux leçons qu'il a reçues de Maître Fard. Il traite de l'Homme noir, aussi noir que la matière noire de l'espace et du commencement, si savant et si sage qu'il avait le statut de surhomme, et qu'il était capable de changer son environnement par la simple force de la pensée. C'est lui, l'Homme originel, l'Homme noir asiatique. En outre, l'Honorable E. Muhammad ne parle pas d'Homme noir « africain », car « Afrique » vient du mot *Ifriqya*, qui est l'appellation romaine d'une tribu berbère originaire de Tunisie. Le colon a ensuite étendu cette appellation impropre à l'ensemble du continent que nos ancêtres appelaient « Al Kebulan », cet espace géographique n'étant pas le seul endroit habité par notre peuple.

L'Honorable E. Muhammad rejette l'appellation « africain » non seulement parce qu'elle vient du colon, mais aussi pour pousser notre peuple à s'affranchir de la propagande répandue par l'élite caucasienne selon laquelle notre présence doit être circonscrite à un seul continent. Alors que, par essence, nous peuplons le globe terrestre dans son ensemble. En effet, dès le commencement, à l'époque d'Asia (*Assiah*, *Olam Asiyah*, ou *Aa-sia*), le sol de la terre était constitué d'une seule masse, un supra continent, foulé par

des gens puissants, géants (sur le terrain de la connaissance), les Hommes noirs originels. Ce continent géant est nommé aujourd'hui Pangé, Gondwana, ou encore Rodania. L'Honorable Elijah Muhammad explique que toutes les grandes civilisations que nous connaissons aujourd'hui (qu'elles soient olmèques, de la vallée de l'Indus, de l'Égypte, d'Arabie ou de Chine) proviennent d'une tierce civilisation antérieure – on parle ici de plusieurs centaines de milliers d'années, et non pas des populations vivant aux alentours de 4000 ans avant le début de l'ère chrétienne –, elle-même issue du génie créateur de nos ancêtres à la sagesse suprême (Aa-sia). Leurs performances technologiques étaient inégalables, leurs sciences dépassaient l'entendement, et leurs connaissances de l'espace venaient du fait qu'ils ne faisaient qu'un avec l'univers.

À prime abord, ces propos peuvent sembler trop hagiographiques par rapport à notre peuple, mais en approfondissant le raisonnement, vous vous rendrez vite compte qu'il s'agit d'éléments scientifiques, et non de fantasmagories ethnocentriques.

**Les traces d'une tierce civilisation antérieure et disparue.** À ce sujet, nous reprendrons l'analyse du savant serviteur de la Nation de l'Islam, Roger Atangana dans son ouvrage excellemment documenté, intitulé *Qui est "l'Homme originel", Introduction aux enseignements de l'Honorable Elijah Muhammad et du Ministre Louis Farrakhan*, que nous vous recommandons urgemment. Il est de très loin le plus grand spécialiste francophone des enseignements de la Nation Of Islam, et plutôt que de produire une analyse moins pertinente que la sienne, par souci d'efficacité, et de respect pour son travail, je vous transmets sa réflexion, qui bénéficiera à tous les amoureux des enseignements de l'Honorable Elijah Muhammad.

*« Les scientifiques occidentaux s'accordent à dire de manière souvent dogmatique que la civilisation aurait vu le jour dans le Croissant Fertile du Moyen-Orient à partir de 4500-4000 av. J.-C., et aurait atteint son apogée un demi-millénaire plus tard avec la naissance des civilisations égyptienne et sumérienne. La vallée d'Indus et la Chine auraient suivi, et l'Ancien Monde aurait ensuite évolué en se perfectionnant progressivement. Selon les savants eurocentriques, confortés dans leur sentiment de supériorité sur tous les peuples, toutes les civilisations étaient relativement primitives à la civilisation occiden-*

*tale. Inutile donc de leur attribuer un quelconque apport dans les sciences majeures, car dépourvues de toute capacité rationnelle dans l'expertise. Cependant, c'est sur la négation des preuves archéologiques, historiques et scientifiques conséquentes, venant pourtant le contredire, que se base ce scénario eurocentrique de l'origine du monde.*

*Prenons pour exemple les Grandes Pyramides et le Sphinx de l'Ancienne Égypte. Nous nous accorderons tous à voir en eux le plus grand génie architectural de l'Ancien Monde, car aucun temple ou monument égyptien n'égale leur complexité. Il est donc logique qu'ils aient été réalisés au milieu, voire à la fin de la civilisation égyptienne. Et il serait complètement absurde de penser que des œuvres témoignant d'une telle magnitude aient apparue comme par enchantement au tout début de la création de la société égyptienne. Toute civilisation, à la manière de la civilisation romaine, à qui il fallut plus de huit cents ans pour parvenir à réaliser un aussi grand monument que le Colisée de Rome, a besoin de passer par un long processus d'évolution afin d'atteindre un summum technologique et architectural. C'est d'ailleurs ce dont témoigne le modèle darwinien, et c'est en considérant ce fait fondamental que le scénario eurocentrique ne tient pas la route.*

*Comment oser affirmer que les pyramides, des monuments aussi gigantesques et complexes, aient été réalisées au début de la création de la civilisation égyptienne? Et de surcroît, sans apporter la preuve de l'existence d'aucune autre pyramide de la taille de celles retrouvées à Gizeh? Comment expliquer que les Égyptiens n'aient pas été capables de reproduire des pyramides de l'Ancien Royaume, telle que celle de Saqqarah, construite par le grand architecte Imhotep? Ces connaissances technologiques et architecturales auraient-elles étrangement disparu à des stades plus avancés de leur civilisation? Doit-on parler d'une régression au lieu d'une progression, et a fortiori d'une involution à la place d'une évolution? En d'autres termes, comment serait-il possible d'expliquer que les hommes des cavernes, en quelques générations à peine, aient été capables d'élever des maisons toutes aussi évoluées que celles que l'on retrouverait en Europe au XXI<sup>e</sup> siècle? Vous comprenez que cela serait dénué de toute logique et de tout sens! Toutefois, c'est de cette manière singulière et illogique que les égyptologues orientalistes cherchent à nous imposer la naissance de la civilisation noire égyptienne, à savoir une civilisation qui aurait vu le jour de façon hasardeuse, surgissant de nulle part, en un temps record et défiant les lois fondamentales de l'évolution!*

Pourtant, légion sont les experts qui ont démontré, et continuent à le faire, que la véritable raison de cette émergence soudaine des pyramides des anciennes civilisations se trouve dans l'existence d'une autre civilisation, antérieure et absente des cartes géographiques et des archives de l'histoire. Cette civilisation aurait donné naissance à toutes les premières grandes civilisations que nous connaissons aujourd'hui. En d'autres termes, si les Égyptiens étaient capables de bâtir des pyramides et le Sphinx à l'orée de leur civilisation, c'est parce qu'ils avaient tiré leurs connaissances d'une autre civilisation, bien antérieure à la leur. L'historien John Antony West, qui s'est profondément intéressé aux origines des anciennes dynasties égyptiennes, n'a pas hésité à brandir cette thèse d'une tierce civilisation pour expliquer ce génie précoce des Égyptiens. "Comment une civilisation aussi complexe peut-elle surgir déjà toute faite? Prenez une automobile du début du siècle et comparez-la à un modèle d'aujourd'hui. Le processus d'évolution saute aux yeux. Rien de tel en Égypte. Tout est déjà en place dès le départ. La solution de cette énigme coule de source, mais parce qu'elle va à l'encontre des dogmes consacrés, elle n'est que très rarement envisagée: la civilisation égyptienne n'est pas le fruit d'une évolution, c'est un héritage." L'égyptologue Walter Emery, ancien titulaire de la chaire d'égyptologie de l'Université de Londres, corrobore d'ailleurs les travaux de West: "Vers l'an 3400 av. J.-C., un grand changement eut lieu en Égypte, une culture néolithique avec des structures tribales complexes se transformant quasi instantanément en une monarchie organisée... À la même époque, l'écriture apparaît, les arts et l'architecture monumentale se développent à une vitesse étonnante, et tout indique qu'on a déjà affaire à une civilisation raffinée. Tout cela a surgi en relativement peu de temps, car ces évolutions fondamentales en matière d'écritures et d'architecture n'ont eu, semble-t-il, que très peu, voire pas d'antécédents."

Il est essentiel de relever qu'il existe une importante similitude entre toutes ces civilisations de l'Ancien Monde, qui finalement avaient vu le jour à la même période, voire au même moment. Et si certains scientifiques ne parviennent à déterminer les causes de ces liens intrinsèques, il n'en est pas moins évident qu'elles possédaient une origine commune, à savoir, une civilisation antérieure et disparue, de qui elles tenaient leurs connaissances. Afin d'expliquer les similitudes entre l'Égypte et Sumer, voici ce que nous rapporte l'égyptologue E. A. Wallis Budge, converti à cette thèse d'une civilisation antérieure et commune, tout comme un nombre croissant d'experts: "... Les similitudes

entre les dieux sont trop importantes pour être purement accidentelles... On aurait tort de penser que les Égyptiens ont emprunté leur divinité aux Sumériens ou réciproquement. On peut en effet alléguer que les lettrés des deux peuples ont emprunté leurs systèmes théologiques à une source commune, mais extrêmement ancienne..." Comment donc seraient apparues ces civilisations subséquentes qui se seraient formées entre le IV<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> millénaire av. J.-C.? Grâce à des sages et érudits qui auraient survécu à la disparition de la civilisation antérieure. Et pour appuyer cette thèse, citons les travaux du Dr Carla Sage d'après qui le Sahara africain avait été enseveli pour se désertifier entre 15 000 et 11 000 avant notre ère, prouvant de ce fait qu'il s'agissait du siège même et la capitale de la civilisation disparue. Les populations berbères qu'elle rencontrera suite à ses recherches dans la région affirmeront avoir aperçu des colonnes marbrées surgir des dunes suite à des tempêtes de sable, preuves irréfutables d'une ancienne civilisation enfouie. Après ces témoignages, le Dr Sage retrouvera des gravures sur les roches de la région, des pictogrammes, révélant des images de scènes domestiques ou d'autres témoignant d'une activité commerciale importante d'un vaste empire africain, bien avant la désertification. Elle put par la suite établir le lien entre cette découverte et les dires du philosophe grec Platon, qui dans ses écrits évoquait l'existence d'un grand peuple disparu, les Atlantidéens. D'après le philosophe, leur savoir et leur technologie étaient avancés de façon prodigieuse. Selon lui, la civilisation aurait disparu suite à une grande inondation (et non à une désertification). Mais pour le Dr Sage, Platon aurait mal traduit le mot égyptien signifiant « mouvement des eaux », et maintient que les sables auraient bel et bien enseveli la civilisation. Il faut noter qu'à l'époque de Platon, les récits relatant la disparition d'une civilisation glorieuse appelée l'« Atlantide » étaient courants et bien acceptés. Platon les aurait lui-même appris de la bouche des Égyptiens d'après qui la civilisation avait été ensevelie suite à une grande calamité dans le monde. Force est de constater que les nombreux peuples de la planète partagent, chacun à leur façon, une version sur la disparition d'une civilisation dont le peuple était doté d'un génie incomparable. Ces récits font notamment penser à l'histoire du déluge de Noé évoqué dans la Bible. Pour la plupart, la population de cette civilisation enfouie était composée de « géants »: "En ces temps, il y avait des géants sur la terre." (Genèse 6 :4)

Prenons les légendes populaires des Mésopotamiens dont nous parle l'écrivain Riane Eisler dans son ouvrage Chalice and the Blade: "Une époque

reculée quand les humains menaient des vies plus harmonieuses est également un thème récurrent dans les légendes de Mésopotamie. Ici, il y a des références répétitives d'un temps d'abondance et de paix, d'une période avant un grand déluge, quand les femmes et les hommes vivaient dans un jardin idyllique. Elles sont les récits d'où le mythe du Jardin d'Éden de l'Ancien Testament aurait été tiré selon les savants de la Bible".

Autre ouvrage, mais historique cette fois : le Livre sacré du peuple Maya, le Popol Vuh, dans lequel sont évoqués les « premiers hommes », également décrits comme des « géants » ayant vécu sur un territoire avant que ne survienne un grand déluge : « Les grands ancêtres étaient doués d'une grande intelligence ; ils voyaient à distance (...) et parvenaient à connaître tout ce qui existe au monde. Ils voyaient les choses cachées au loin sans avoir à se déplacer. (...) Grande était leur sagesse ; leur regard portait jusqu'aux forêts, aux rochers, aux lacs, aux mers, aux montagnes et aux vallées. Ils pouvaient tout savoir, et scrutaient les quatre coins, les quatre pointes de la voûte céleste, et la face ronde de la terre." Et pour revenir à cette « face ronde de la terre » dont il est fait référence, rappelons que l'HEM nous apprend que les Mayas font partie de la famille originelle des aborigènes de la planète et qu'en outre, ils possédaient la connaissance géographique de la forme ronde de la terre, et ce, bien avant les Occidentaux. Fait incontestable, vu l'existence du Popol Vuh, des millénaires avant l'arrivée du premier Caucasien.

Un célèbre amiral turc répondant au nom de Piri Reis, à l'origine de la découverte d'une carte géographique très particulière qui aurait été réalisée à Constantinople en 1513, participera aussi à prouver l'existence de l'Atlantide. D'après l'amiral, cette carte révélait des détails extrêmement précis sur la forme de la planète terre, fait exceptionnel pour l'époque : la côte ouest de l'Afrique, la côte est de l'Amérique et la côte de l'Atlantique du sud de l'océan Atlantique étaient représentées de manière hyperréaliste. Or la découverte de l'Antarctique date de 1818, c'est-à-dire plus de trois cents ans plus tard. Quant à l'Amérique, sa cartographie relève également une précision époustouflante, alors que Christophe Colomb l'aurait découverte en 1492. Toutefois, Piri Reis se limitera aux seules différences dans la représentation entre cette carte et celles de son époque, sans évoquer l'origine, ni les auteurs de la carte. C'est en 1966 que le professeur Charles Hapgood, à travers son ouvrage *Maps of the Ancient Sea Kings*, présentera la théorie révolutionnaire du « glissement de l'écorce terrestre ». Pour Hapgood, il s'agissait de démontrer que la terre avait été cartographiée

longtemps avant l'an 4000 av. J.-C., grâce à une civilisation d'une technologie égale, voire supérieure à la civilisation occidentale moderne, ayant existé il y a au moins cent mille ans. « Il semble que des informations géographiques d'une grande précision se soient transmises de peuple en peuple dans la plus haute antiquité. Ces cartes, selon toute vraisemblance, ont été dressées par un peuple inconnu, puis léguées à d'autres civilisations. » (*Maps of the Ancient Sea Kings: Evidence of Advanced Civilization in the Ice Age*, Charles H. Hapgood, *Adventures Unlimited Press* January 1, 1997)

Cette fameuse théorie du « glissement de l'écorce terrestre » d'Hapgood intéressera beaucoup un certain Albert Einstein, qui d'ailleurs rédigea la préface de son livre *Earth's Shifting Crust*. Le célèbre savant y écrit : « Je reçois souvent des lettres de personnes désirant me consulter sur leurs travaux inédits. Il va sans dire que ces travaux sont dans leur grande majorité dépourvus de la moindre valeur scientifique. Le tout premier courrier, cependant, que m'adressa M. Hapgood, m'a électrisé. Son idée est originale, d'une grande simplicité, et – si rien ne vient la contredire – d'une grande importance pour tout ce qui touche à l'histoire de la surface du globe. » (*Earth's Shifting Crust*, Charles H. Hapgood, avec la collaboration de James H. Campbell, *Museum Press*; édition 1959).

Le travail du Pr Hapgood se poursuivra avec la découverte d'un nombre extraordinaire de cartes anciennes qui pour la plupart représentaient l'Antarctique avec des détails frappants, mais aussi des données époustouflantes telles que la longitude exacte de l'Amérique du Sud et de l'Afrique. Selon lui, de tels calculs n'auraient pu se faire à l'époque où ces cartes ont été dressées, car le calcul de la distance en degrés à l'ouest ou à l'est du méridien d'origine n'était pas connu avant 1761, année où l'horloger John Harrison crée le prétendu « vrai premier » chronomètre.

Autre fait surprenant dans les analyses d'Hapgood, la représentation de la côte nord de l'Antarctique avant sa congélation, c'est-à-dire lorsqu'il existait encore une végétation dans cette région. Une chose était certaine pour le professeur, ces cartes devaient posséder une seule et même source, et leur origine remontait à une époque antérieure à celle dont les anthropologues occidentaux attribuent la naissance de l'humanité. Revenons sur les constructions gigantesques que sont les pyramides. S'il faut nous en tenir aux données chiffrées les concernant, nous tombons inévitablement d'accord sur le respect total d'un plan commun aux deux continents, preuve qu'ils trouvent tous deux leur ori-

gine dans la tierce civilisation mère. Un exemple extraordinaire est celui du nombre  $\pi$  ( $\pi - 3,1416$ ), soit le rapport constant de la circonférence d'un cercle à son diamètre. S'il est inutile de rappeler que nous sommes face à une évidence mathématique avancée, il est d'autant plus incroyable de constater que ce nombre ait été utilisé dans la construction de la grande pyramide de Gizeh, aussi bien que dans celle de Teotihuacan en Amérique du Sud. Toutefois pour la première, la distance entre la hauteur d'origine, à savoir 154 mètres, et le périmètre de sa base, à savoir 967,4 mètres, est égale à la distance entre le rayon et la circonférence d'un cercle  $\hat{R}$ , soit  $2\pi$ . Comment ne pas affirmer qu'il s'agit là d'un calcul mathématique des plus complexes et certainement des plus réfléchis? On ne peut parler de hasard et force est de reconnaître que les auteurs de cette pyramide connaissaient parfaitement bien la valeur de  $\pi$ ! Et nous tombons naturellement d'accord sur le fait que ces pyramides devaient posséder des significations bien plus vastes que celles que les égyptologues nous ont présentées. Lorsque nous analysons la grande pyramide de Teotihuacan, nous sommes confrontés à la même évidence. Ses façades forment un angle de  $43,5^\circ$  (contre  $52^\circ$  pour la pyramide de Gizeh). Ses flancs sont légèrement moins inclinés, offrant un périmètre d'un peu moins de 894,3 mètres et un sommet bien plus bas de 71,2 mètres. Sa hauteur, qui est de 71,220 mètres, peut être multipliée par  $4\pi$ , au lieu de  $2\pi$ , et nous permet d'obtenir de manière extraordinaire et à quelques centimètres près, la longueur exacte de son périmètre. Parlerions-nous une fois encore d'un fait du hasard?

Poursuivons nos recherches sur l'architecture des pyramides avec l'ouvrage de Robert Bauval et Adrian Gilbert, publié en 1994, *The Orion Mystery*, dans lequel ils tentent de démontrer que les trois pyramides associées au Sphinx forment un diagramme exact du ciel nocturne vu du sommet de Gizeh dans l'année 10 500 av. J.-C. En somme, les trois grandes pyramides nous offriraient une représentation de la Ceinture d'Orion à une période antérieure à la naissance de la civilisation égyptienne (six mille ans), et s'alignant ainsi avec les trois étoiles de la Ceinture. Aussi, Bauval démontrera que les pyramides sont dispersées à travers le Sahara, à tel point que celles des pères n'étaient pas même situées aux mêmes endroits que celles des fils, comme le voulait la coutume. La plus haute, celle de Khufu, est située au centre de la planète Terre, c'est-à-dire au centre de gravitation de tous les continents. Quant aux pyramides de la IV<sup>e</sup> dynastie, elles sont orientées vers les étoiles circumpolaires, visibles toute l'année. Il est pertinent de rappeler que les scientifiques occidentaux n'ont pu re-

lever des mesures précises de la planète semblables à celles des pyramides qu'après le lancement de leurs sondes-satellites des années 70. "En observant le plateau de Gizeh, vu du haut, en contraste avec le ciel céleste, les similarités entre la constellation d'Orion et les Grandes Pyramides de Gizeh sont percutantes. La constellation d'Orion (plus spécifiquement la Ceinture d'Orion) comme les Grandes Pyramides, comporte deux grandes étoiles alignées, et une troisième plus faible, légèrement déviée de l'alignement. Au lever du soleil à l'équinoxe vernal de l'époque de la construction des pyramides, la Ceinture d'Orion aurait été alignée parfaitement avec le méridien, dans la même position que les trois pyramides. Cette fonction n'est toutefois plus applicable aujourd'hui, dû à un phénomène appelé la précession." Quant à l'âge du Sphinx, il est intéressant de noter les divergences parmi les scientifiques occidentaux, preuve de leur difficulté à dater avec précision une période leur étant totalement inconnue. À partir des traces d'érosions sur le monument, on affirme que ce dernier daterait de 10 500 av. J.-C., ce qui le placerait astrologiquement parlant sous l'ère du Lion. Les Égyptiens étant à l'origine de l'astrologie, ce fait se révèle tout à fait logique. D'autres experts évalueront l'âge du Sphinx à 22 500 av. J.-C., un sacré bond en arrière!

Afin de renforcer les évidences d'un héritage de civilisation, et toujours à la lumière de l'astrologie, nous pouvons citer la connaissance initiatique des Dogons du Mali. Voyons comment ces populations pouvaient détenir des informations aussi précises sur une étoile invisible à l'œil nu? La science nous révèle que les étoiles sont en général groupées, à l'exception de rares d'entre elles, tel que le Soleil. Dans la cosmogonie égyptienne, Sirius joue un rôle prépondérant. On la surnomme l'« étoile double ». Jusqu'en 1836, l'on pensait que Sirius faisait partie de la catégorie des étoiles solitaires. Mais l'astronome allemand Friedrich Bessel démontrera qu'une autre étoile gravitait autour de Sirius. Elle fut observée pour la première fois en 1862 et baptisée « Sirius B ». Les astrologues de l'époque, pensant avoir fait une découverte révolutionnaire, ne savaient guère que les Dogons l'avaient déjà faite bien longtemps avant eux.

En 1950, lorsque Marcel Griaule et Germaine Dieterlen rencontrèrent les Dogons, quelle ne fut par leur surprise de constater que les sages de la tribu pouvaient tracer à l'aide d'un bâton, à même le sol, la voûte céleste, laissant ainsi apparaître le Grand Chien, et gravitant tout autour, une étoile plus petite, sans oublier un autre corps que les astronomes n'avaient pas encore remarqué. Les Dogons apprirent aux scientifiques que cette étoile met cinquante ans pour faire

le tour de Sirius. Tant elle était minuscule, ils lui avaient donné le surnom de la graine la plus minuscule qu'ils connaissaient « po » (*digitaria exilis*). Et pour ne pas s'arrêter en si bon chemin, les Dogons apprirent à Griaule que Jupiter possède quatre satellites principaux. Ils savaient déjà que Saturne possède des anneaux, que la Terre tourne autour du Soleil et que les étoiles sont des corps en mouvement perpétuel. Ils connaissaient parfaitement la géologie de Sirius B, ce qui était absolument impossible en 1975. Ainsi, ce que les Occidentaux ne purent découvrir qu'au moyen du télescope était déjà connu des Dogons du Mali dont les villages étaient situés aux abords des grandes routes commerciales reliant l'Afrique de l'Ouest à l'Ancienne Égypte. Ils s'étaient établis au sud de Tombouctou, où se trouvait une université vieille de plus de 400 ans, l'un des grands centres intellectuels de l'Islam. Les Dogons se disent descendants de l'Orient, certainement de l'Ancienne Égypte. Ils doivent provenir d'une classe de Prêtres, voire d'Astronomes de la civilisation disparue, qui se seraient installés dans cette région. Leurs connaissances auraient alors été préservées de génération en génération. L'autre grand révélateur et indice sûr du génie noir est le calendrier. En effet, quoi de plus parlant qu'un calendrier pour situer la naissance (spirituelle, sociale ou culturelle) d'un peuple ou d'une civilisation. D'ailleurs, c'est à partir du Calendrier grégorien, et plus précisément de la naissance du Christ, que les Occidentaux déterminent le point de départ de la civilisation chrétienne d'Europe.

Et nous verrons que chez les juifs, la naissance d'Adam reste la référence par excellence, alors que pour les musulmans, tout commence avec le Hijra, ou la migration du Prophète Muhammad de la ville de La Mecque vers la Médine. Cependant, chez les Égyptiens, les Indiens, les Sumériens et les civilisations sud-américaines, les calendriers remontent à des centaines de milliers, de millions, voire de trillions d'années en arrière.

À partir de ce constat, peut-être comprenons-nous mieux pourquoi l'Honorable Elijah Muhammad enseigne que le Peuple noir n'appartient pas vraiment à une « race », mais plutôt à une Nation. Et il ne serait pas juste de le limiter à une période, mais plutôt considérer qu'il part d'un infini à l'infini, et qu'il a été créé par le Créateur de l'univers lui-même. En effet, selon Elijah Muhammad, les ancêtres de l'Homme originel remontent à des millions, voire à des trillions d'années ! Est-il nécessaire de rappeler que pratiquement chaque année, les scientifiques sont obligés de reculer l'origine de la vie suite aux nombreuses découvertes faites en Afrique ? Cette évidence au sujet du caractère nègre

de l'origine de tous les peuples et, a fortiori, de cette population de la tierce civilisation est incontournable, et ce, même si les théoriciens des « Lumières » et leurs épigones modernes se sont hypocritement juré de ne point la considérer.

En effet, il est utile de révéler que tous les peuples qui fondèrent les grandes civilisations orientales, que ce soit en Asie ou en Afrique étaient d'origine kouchite. Le mot « kouch » est d'ailleurs ce que les scientifiques occidentaux aiment employer pour dissimuler l'origine noire de ces peuples. Ce nom figure tout aussi bien dans la Bible, en référence au peuple éthiopien. Et pour reprendre le nom « Éthiopie », il vient du grec et signifie « face brûlée ». En réalité, dans toutes les anciennes civilisations que le monde ait connues, des « faces brûlées » ont été retrouvées. Chez les Mayas et les Olmèques, on retrouve carrément les traces d'une présence nègre à la base même de la fondation de leurs civilisations. Il suffit de se pencher sur les nombreuses preuves archéologiques tirées des recherches du Professeur Ivan van Sertima pour constater que la présence africaine sur le continent américain a eu lieu bien avant la prétendue découverte de Colomb. En effet, ces énormes têtes taillées en pierre, pesant plus de 200 tonnes que l'on retrouve chez les Olmèques ont été caractérisées par les Mayas eux-mêmes comme décrivant les « premiers hommes ». Malgré leur grande dimension, les traits du visage, qui sont négro-africains, ont été sculptés dans la plus grande précision et les règles des proportions sont délicatement respectées. L'auteur Graham Hancock, stupéfait, n'hésitera d'ailleurs pas à en parler en ces termes : « Le secret de l'homme représenté aux commandes d'une énigmatique machine... , le secret des hommes noirs... »

En fait, c'est l'une des raisons pour lesquelles l'auteur de ce livre s'efforce, autant que possible, de citer majoritairement et autant de fois qu'il est nécessaire, des experts, des historiens, des archéologues et des auteurs blancs. Car, par anticipation du scepticisme des Noirs à propos de leur propre grandeur, il serait plus facile, dans un contexte où nous avons tendance à nous dévaloriser nous-mêmes, d'accepter cette grandeur si elle est affirmée par la plume de nos anciens maîtres d'esclaves, qui, de toute évidence, n'ont absolument aucun intérêt d'investir dans la question, les rendant ainsi plus « crédibles » pour la psyché noire fragmentée et dépourvue de fierté ancestrale.

Le Noir comme premier être de l'humanité et fondateur des grandes civilisations de l'Antiquité, en Asie comme en Afrique, une vérité qu'appuiera également le Dr Thomas Bertram lorsqu'il évoquera les premiers habitants de l'Arabie : « Les habitants originels de l'Arabie... n'étaient pas les Arabes

familiers de notre époque, mais une race beaucoup plus foncée. Une ceinture proto-négroïde de l'humanité qui s'étendait à travers tout l'Ancien Monde de l'Afrique jusqu'en Malaisie. Cette ceinture, par l'entremise des processus environnementaux et évolutionnaires, s'est transformée, donnant place aux peuples Hamitiques de l'Afrique, aux Dravidiens de l'Inde, et à un peuple foncé intermédiaire habitant dans la péninsule Arabe. Avec le temps, deux grandes migrations de peuples au teint pâle sont venues du Nord, un d'entre eux, les Mongoloïdes, qui passa à travers et qui transforma la ceinture d'hommes foncés au-delà de l'Inde; les autres, les Caucasiens, qui frappèrent entre l'Inde et l'Afrique." *Si cette vérité est reconnue par un grand nombre de scientifiques caucasiens, mais réfutée de manière fulgurante par la plupart des Occidentaux, il est essentiel de relever que, pour d'autres peuples de la race blanche, notamment les Grecs, il n'y avait aucune difficulté à l'accepter. En effet, l'image que ces derniers avaient des Noirs était totalement différente de celle que les Caucasiens nous accolent aujourd'hui. Pour ce fait, citons le témoignage de Lady Flora Shaw Lugard: "La gloire des Éthiopiens était vastement répandue dans l'histoire ancienne. Hérodote les décrit comme étant les plus grands, les plus beaux et ceux qui vivent le plus longtemps de toutes les races humaines", et avant Hérodote, Homère, dans un langage encore plus flatteur, les décrit comme "les hommes les plus justes; les favoris des dieux." Les annales de toutes les premières grandes nations de l'Asie Mineure en sont remplies. Les récits Mosaiques en font souvent référence; mais tandis qu'ils sont décrits comme les plus puissants, les plus justes, et les plus beaux de la race humaine, ils sont également constamment décrits comme étant noirs, et il ne semble y avoir aucune autre conclusion possible, que celle selon laquelle, à une époque reculée de l'histoire, la race prédominante du monde occidental était la race noire." Cette estime que l'on attribuait à la race noire concernait aussi bien toutes les religions de l'Antiquité pour qui, les « Grands Dieux originels » étaient tous des Dieux noirs. Le Britannique Gerald Massey, spécialiste de l'Antiquité et de la religion égyptiennes au XIX<sup>e</sup> siècle, en fait le sujet de son ouvrage Book of Beginnings: "Concernant l'origine du Dieu nègre, et cette lignée de descendance à travers le Dieu étoile noir, le Dieu noir et or du Soleil et de Sirius, et le Dieu noir qui était le soleil des ténèbres, les Typhoniens (Blancs d'Égypte) y sont restés fermement dévoués, peu importe s'ils adoraient Sut-Nashi en Nubie, ou Sutekh en Syrie... ou Jah (Yahweh) en Israël." Et Godfrey Higgins, grand chercheur de l'aristocra-*

*tie britannique du XIX<sup>e</sup> siècle, d'affirmer clairement dans son ouvrage Anacalypsis: An Inquiry into the Origin of Languages, Nations and Religions: "[Il] y a eu plusieurs races différentes de Rouges ou de Blancs, ainsi que de Noirs; mais (que) les originaux parmi tous les Dieux étaient tous de la race noire, de la classe des fidèles de Krishna, après que la race noire ait pris la forme dans laquelle on la retrouve... (que) le gouvernement pontifical consistait originellement de cette race; et (qu') en Orient [Asie], toute la population était de cette race (...)." Il faut savoir que parmi ces dieux originels noirs dont l'auteur fait mention, il y a Hercules, Zeus, Apollo, Maya, Ma Kali, Bouddha et Krishna (notez que ce dernier signifie littéralement "le Noir", "hare Krishna" signifiant donc "louange au Noir"). Rappelons d'ailleurs que cet ouvrage n'a pas été largement répandu, et qu'à l'Université de Montréal par exemple, il n'est consultable que sur place! Néanmoins, les éditions américaines A&B l'ont republié, disponible en anglais, en deux tomes.*

*Pour en revenir au Dieu Krishna, il est intéressant de savoir que son adversaire, le démon Nikumbha, possède des caractéristiques physiques complètement opposées à lui. Dans l'ouvrage Krishna: l'Amant divin Mythes et Légendes dans l'art indien, sous la direction d'Enrico Isacco, Nikumbha apparaît comme un être à la tête de loup, au corps orné d'une peau aussi blanche que neige, aux yeux aussi bleus que le ciel et aux cheveux blonds comme l'épi! Serait-il nécessaire de rappeler qu'il s'agit là d'un parfait Caucasien? Et toujours dans cet ouvrage, on assiste à la bataille cosmique entre Krishna et Nikumbha. Le premier est représenté couronné, avec le teint intensément noir, tentant d'égorger le deuxième, également couronné, à la peau très claire, et l'un parvient finalement à faire tomber la couronne de l'autre. Ne s'agit-il pas là d'une lutte entre deux peuples?*

*Prenons cette fois l'exemple de Bouddha. Dans toutes les anciennes statues, il est représenté avec des cheveux crépus, ou frisés, des lèvres très épaisses et un nez épaté. Bouddha, comme ce fut le cas de Krishna, appartenait certainement à la descendance des premiers peuples de l'Inde, les Dalites, ou encore, les Intouchables Noirs. Pour corroborer les faits sur l'origine nègre de Bouddha, citons M. Gérald Massey: "Il est certain que le Bouddha noir de l'Inde fut imaginé du type négroïde. Dans le Dieu Noir, qu'il soit nommé Bouddha ou Sut-Nashi, nous avons une donnée. Les membres du premier peuple à avoir façonné l'image divine sous la forme négroïde de la famille humaine devaient, selon toute connaissance de la nature de l'homme, avoir été eux-*

mêmes des Nègres.” *Et en effet, les Dravidiens, que nous connaissons aujourd’hui comme les Hindous, les Sumériens, les Mésopotamiens, les Elamites et les Chaldéens (descendants d’Abraham, selon la Bible) étaient de race noire. Nous comprenons donc pourquoi l’Honorable Elijah Muhammad a placé son honneur à expliquer aux frères et sœurs noirs qu’en réalité, notre histoire ne se limite pas uniquement à l’Afrique tribale. Les Caucasiens ont fait en sorte de nous faire croire que les Noirs n’appartenaient à aucune autre famille en dehors de leur continent. En d’autres termes, que les Noirs étaient des sauvages, des barbares dépourvus de civilisation. L’Honorable Elijah Muhammad nous a ouvert les yeux sur la nature de l’Homme Noir Originel Asiatique en nous démontrant son caractère universel.*

*Afin d’étayer davantage ce fait, analysons les origines du nom “sumérien”. N’oublions pas que cette appellation vient de Julius Oppert, professeur de français, et qu’avant lui, Sir Henry Rawlinson, à l’origine de l’exhumation des vestiges de la grande civilisation sumérienne et qui avait notamment écrit l’histoire de Babylone, employait le terme “kouchitique”. Quant aux Sumériens, ils s’étaient appelés eux-mêmes “Têtes Noires”. D’après Rawlison, les premiers Sumériens et Babyloniens étaient d’origine éthiopienne, donc de race noire. Pour alimenter ses observations, le professeur nous livre quatre raisons essentielles : l’écriture sumérienne est très rapprochée de l’écriture égyptienne. Lorsque la Bible parle de Kouch, elle fait référence à l’Ethiopie, et quand elle parle de Misraïm, à l’Égypte, or, c’est de l’Égypte que descend Babylone, ou Nemrod ; d’ailleurs le vocabulaire babylonien est manifestement éthiopien. Les traditions babyloniennes et assyriennes trouvent leur origine entre l’Ethiopie, le sud de l’Arabie et la Basse Euphrate.*

*Un autre scientifique vient renforcer l’analyse de Rawlison en affirmant que les Dravidiens avaient migré de l’Inde. Il s’agit de H. R. Hall, Docteur au département des Antiquités Égyptiennes et Assyriennes du Musée de Grande-Bretagne. D’autre part, il est essentiel de rappeler qu’Hérodote avait tendance à faire la distinction entre deux Éthiopie : l’une de l’Inde, et l’autre de l’Égypte, fait corroboré par le Professeur Lynn Thorndike, qui décrivait les Dravidiens comme étant des “petits hommes noirs aux nez nègres”. Toutefois, et malgré toutes ces preuves indéniables, certains Occidentaux n’ont manifesté aucun scrupule à citer uniquement les descendants caucasiens qui ont envahi la civilisation hindoue, et a fortiori le peuple originel, en s’appropriant les œuvres architecturales, littéraires, astronomiques qu’ont accomplies les Dravidiens.*

*Parmi les exceptions à cette volonté hideuse d’omettre la vérité, il y a les déclarations de Sir John Hammerton : “Dans la littérature ancienne des Aryens de l’Inde [selon M. Strubbs], les hymnes du Rigveda, qui, selon l’avis général, date approximativement de 1000 av. J.-C., parlent du peuple que les fiers envahisseurs aryens ont trouvé en Inde en tant que Dasas ou esclaves barbares à la peau noire. Mais la fierté de la race aryenne a reçu un choc considérable par les investigations archéologiques tenues dans la vallée d’Indus. Ici, plusieurs preuves ont été trouvées d’une race dont la civilisation complexe et la haute culture étaient de niveau égal, parfois même supérieur à celle de la Mésopotamie et l’Égypte antérieures.” *Triste est de constater qu’aujourd’hui les Intouchables noirs de l’Inde et les Noirs d’Afrique éprouvent un tel sentiment d’infériorité et de haine d’eux-mêmes ! Or la population noire en Inde est plus élevée que celle de l’Europe. Cependant, le courage de certains Indiens aborigènes qui luttent pour la fierté et revendiquent leur héritage noir est à saluer. C’est le cas du militant indien V. T. Rajshekar qui prône fièrement le concept indien de Black Power : “La conscience historique collective est un moyen de survie. Si les Intouchables noirs aujourd’hui tentent de cacher leur identité, s’ils ont honte de leur origine et d’admettre qu’ils sont des Intouchables, c’est parce qu’ils ne sont pas conscients de leur passé glorieux. [Cheick Anta] Diop dit que les Noirs peuvent regagner leur personnalité, qu’ils peuvent devenir fiers de leur passé si on leur dit qui ils sont, et qu’est-ce qu’ils sont.” Cela signifie que nous devons découvrir nos racines, nos déesses, notre religion, nos ancêtres, notre histoire.**

*D’un point de vue anatomique, les Noirs doivent leur couleur à la forte mélanine de leur épiderme, produite par la tyrosine du corps humain, substance également présente partout dans l’univers, de la même manière qu’est répandue cette matière noire méconnue et présente dans tout le cosmos et découverte par les astrophysiciens des années 30. Et si la mélanine est essentielle pour sa capacité naturelle à absorber la lumière, le peuple noir peut clairement être défini comme les enfants de la lumière. Et, chose extraordinaire, il a été prouvé que cette capacité qu’a la mélanine d’absorber la lumière joue aussi un rôle prépondérant dans le sens rythmique et musical, à savoir la capacité à s’accorder avec le champ électromagnétique de la terre. Il suffit de l’observer, le peuple noir est un peuple plein de rythme, d’intuition et en symbiose permanente avec la nature.*

*Pour revenir à cette substance qui rend la peau noire, et qui est en fait l’élément biochimique qui renforce la glande pinéale par le biais de la mélatonine.*

*C'est à cet endroit que se trouve le centre de l'activité spirituelle dans le cerveau et ce que les ancêtres noirs appelaient le "troisième œil". Nous constatons donc que « noir » n'est pas simplement une couleur, mais l'ensemble de toutes les couleurs existantes. En considérant ce fait, "blanc" n'est autre que l'absence de couleur. Alors comment l'absence de couleur peut-elle donner naissance à une humanité toute en couleur? Pour citer deux experts en génétique et en psychiatrie, Gregor Mendel disait des yeux bruns qu'ils sont génétiquement dominants, alors que les yeux bleus sont récessifs, et le Dr Francis Cress Welsing, dans son ouvrage The Isis Paper: The Keys to the Colors, parlait de la "confrontation des couleurs" pour analyser la relation entre les Blancs et les autres populations, dites "de couleur", et surtout le peuple noir. Selon le Dr Cress Welsing, cette impossibilité du Blanc à produire de la mélanine le déconnecte de la nature et le rend agressif envers les autres peuples, au teint plus foncé: "... L'absence de pigment noir dans la peau et dans les autres aspects du système nerveux affaiblit grandement le niveau de sensibilité du système nerveux et la capacité de syntoniser le spectre entier des fréquences d'énergies dans l'univers." "Cette déficience de la conscience sensorielle donne place à l'absence d'harmonie (le chaos et la destruction), ce qui est le mal. Ainsi, l'injustice et le mal de la suprématie blanche ont non seulement leur fondation dans le statut minoritaire numérique de l'ensemble de la population blanche et de son statut génétiquement récessif en termes de la production de mélanine pigmentaire, mais l'absence même de mélanine dans le système nerveux à des degrés significatifs (diminuant l'entrée sensorielle et donc la sensibilité) est un facteur contributif additionnel au problème de l'injustice de la suprématie blanche."*

*Toutefois, si l'esclavage et le colonialisme engendrés par la suprématie blanche ont dévalorisé l'homme et la femme noirs, si les faits révélant leur grandeur leur ont été volontairement cachés, n'oublions jamais que les sages de ce monde savent pertinemment bien que l'Homme Noir est au centre du mystère de l'Univers. Faut-il citer la célèbre théosophe Blavatsky (NDA dont nous ne partageons pas bon nombre de thèses, contestées à très juste titre par René Guénon d'ailleurs) qui, dans son livre la Doctrine Secrète, déclare ouvertement: "La noirceur a toujours été associée au premier symbole et elle l'entoure, tel que démontré par les corbeaux noirs des Hindous, des Égyptiens, des Chaldéo-Hébreux et même des Scandinaves – d'où les corbeaux noirs, les colombes noires, les eaux noires et même les flammes noires; la septième langue*

*d'Agni, le Dieu du feu est appelé Kali, le Noir. Deux colombes noires s'envolèrent de l'Égypte et se sont posées sur des chênes de Dodone, et donnèrent leur nom aux Dieux Grecs. Noé laissa partir un corbeau noir après le déluge... les corbeaux noirs d'Odin battaient (des ailes) autour de la Déesse Saga et lui chuchotèrent le passé et le futur. Quelle est la réelle signification de tous ces oiseaux noirs? Ils sont tous connectés avec la sagesse primordiale, qui découle de la Source précosmique de tout... ils ont tous un sens identique et font référence à l'Homme Archétype (Adam Qadmon) à l'origine créatrice de toutes choses..." La description de M<sup>me</sup> Blavatsky s'imbrique à la perfection à l'enseignement de l'Honorable Elijah Muhammad. Adam n'est autre que le "Kali Hamsa" de la sagesse dravidienne: l'esprit divin se transmet dans le monde grâce à lui. Jésus enseignait donc, à juste titre, que le corps est le temple de Dieu: "Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous?" (I Corinthiens 3 : 16).*

*L'Honorable Elijah Muhammad a dit: "Vous apprenez que l'Homme Noir est la première créature sous le Soleil. Vous devez réaliser que l'Homme Noir a été le premier à voir la lumière après être sorti de la noirceur. Il est sorti de la noirceur totale et était (lui-même) noir... Sa propre couleur correspond aux conditions de ce qui est maintenant les Cieux et la Terre, qui n'étaient rien d'autre que la noirceur totale."*

*Lorsque l'Honorable Elijah Muhammad parle du processus de résurrection, il s'agit en réalité de retourner vers cette condition divine. Si nous relisons bien notre analyse jusqu'à maintenant, la grande civilisation noire a disparu il y a plus de quinze mille ans suite à un grand cataclysme. La Bible et plus de cinq cents récits mythologiques antiques différents évoquent ce chapitre de l'histoire de l'humanité. »*

**L'islam originel et l'arabo-mondialisme: deux notions très différentes.**  
Selon une croyance populaire, l'islam serait une religion universelle, mais d'abord née chez les Arabes, révélée au prophète Muhammad (que la paix soit sur lui) à La Mecque en Arabie au VII<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.. Sa tradition serait préservée par les pseudo-Arabes d'aujourd'hui qui, plus que quiconque, seraient dépositaires du « vrai islam ». Selon eux, en effet, être musulman implique obligatoirement de s'arabiser et d'adopter en priorité les coutumes qu'ils propagent. L'Honorable Elijah Muhammad nous enseigne que le véritable islam est on ne peut plus éloigné de cette vision erronée.

Selon les enseignements de l'Honorable Elijah Muhammad, l'islam est la soumission aux règles de Dieu. Et compte tenu du fait que Dieu n'a pas de date de naissance, nul ne peut se permettre de dire que l'islam est apparu à tel ou tel moment. L'islam, c'est la nature originelle des êtres premiers (des ancêtres d'Aa-sia). Leur façon d'être en harmonie avec la nature, de vivre en adéquation avec les règles de l'espace, les lois physiques de l'environnement, ne faire qu'un avec la création, c'est cela la religion islamique primordiale.

L'H.E.M. explique que cette façon de vivre se retrouve par bribes dans les manifestations religieuses continentales africaines, mais aussi amérindiennes, indiennes, mélanésiennes, en somme chez toutes les populations issues du peuple premier.

En Afrique par exemple (avant de nous éloigner de ce pourquoi nous étions nés), le vaudou, le culte bwiti, le culte fang, notamment, et surtout les Dogons en auraient, selon l'Honorable Elijah Muhammad, gardé des pans fondamentaux. L'intégralité de cette science ancestrale aurait été perdue au fil du temps, la tradition orale ayant progressivement altéré la connaissance originelle, ne laissant que des bribes que seuls nos initiés posséderaient. Ce que les ethnologues suprématistes occidentaux et orientaux appellent « l'animisme » serait, en réalité, l'ensemble de ces bribes, elles-mêmes étant les derniers vestiges spirituels du peuple originel.

L'H.E.M. explique que les enseignements transmis par Maître Fard Muhammad ont pour but la retranscription, puis la retransmission intégrale de la connaissance originelle, celle qui permettra à notre peuple de redevenir cette entité qui était le reflet de Dieu sur terre. Ainsi, en réalité, l'islam n'est pas né au VII<sup>e</sup> siècle, mais à une époque où les Arabes d'aujourd'hui n'existaient pas, puisque contrairement à ces derniers, l'islam n'a pas de date de naissance. La nécessité de la révélation au VII<sup>e</sup> siècle répondait au fait que notre peuple (dont les Arabes originaux), et par extension l'Humanité, avait oublié ce qui le reliait à Dieu, depuis le commencement. Il était déterminant que le genre humain dans son ensemble reçoive un rappel, qui lui permette de se remémorer le premier appel de Dieu (« *Au commencement était le verbe* »). L'image publique de l'islam est aujourd'hui confisquée et manipulée par une oligarchie caucasienne qatarie et saoudienne (la même qui est à la base de l'ignoble traite des Noirs). Celle-ci connaît parfaitement le sens premier de cette religion, tout comme elle

sait qui en sont les premiers pratiquants, mais elle tait cette information, pour asseoir sa domination. Cette oligarchie présente la religion originelle comme étant quasiment un business privé lui appartenant, dont elle seule serait aujourd'hui l'authentique garante, et la plus grande savante. Qui-conque veut être musulman devrait, à l'en croire, s'inspirer du modèle arabo-mondialiste, ou le copier, prôné par ces scélérats. Cette même oligarchie finance le terrorisme, qu'on appelle aujourd'hui « l'islamisme radical », pour donner une vision dévoyée et barbare de la religion. Ce sont les premiers agents du choc des civilisations.

Certes, cette vision déformée de l'islam convertit un grand nombre de personnes grâce aux moyens mis en œuvre (on parle de milliards de pétrodollars dépensés), mais écarte de la véritable voie les populations originelles qui, si elles étaient conscientes du véritable sens de cette religion, pourraient lui donner une impulsion bien plus puissante et bien plus pacifiste, au lieu de se comporter en « saoud-idolâtres » ou « qatar-idolâtres », comme beaucoup des nôtres le font en se convertissant. Ce sont pourtant ces mêmes faux Arabes qui n'ont pas hésité à rebaptiser de leur nom la péninsule arabe en y détruisant tout le patrimoine de La Mecque à Médine. Les premiers ennemis de l'islam sont ces potentats, qui, à l'aide de leurs pétrodollars, corrompent des milliards de gens et financent l'auto-diabolisation de la religion naturelle de l'Homme originel.

Ces roitelets sont des Caucasiens (juifs en ce qui concerne les oligarques saoudiens), prétendument convertis à l'islam (à ce sujet, lire l'ouvrage fantastiquement bien écrit du défunt Mohamed Sahker *les Racines juives de la famille régnante saoudienne*, qui valut à son auteur d'être assassiné par les autorités saoudiennes), qui participent à l'établissement progressif du gouvernement du nouvel ordre mondial voulu par l'oligarchie. Un Nouvel Ordre Mondial qui aura, entre autres, pour but de nomadiser, « babyloniser » l'humanité, lui faire perdre son identité pour, à terme, définitivement couper le lien entre l'islam réel et le peuple originel, et imposer universellement la vision anti-divine de l'oligarchie mondialiste.

L'Historien Wesley Muhammad confirme dans son livre *Black Arabia, the African Origin of Islam*, que l'islam et les Noirs d'Arabie ont vécu, peu après la dernière révélation reçue par le valeureux prophète Muhammad (que la paix soit sur lui) et ses compagnons, au VII<sup>e</sup> siècle apr. J.-C., une *javellisation* (aryanisation) digne de ce que les Dravidiens ont connu en

Inde, ou les Kemites en Égypte. Ce blanchiment de la péninsule arabe et de son histoire, ainsi que du message spirituel visait à déposséder les peuples originels de leurs traditions. L'apprentissage des leçons de l'Honorable Elijah Muhammad, à travers son représentant L'Honorable Ministre Louis Farrakhan, ne peut que permettre à l'Humanité de renouer avec le véritable islam, et s'orienter dans la bonne direction.

## AUTODÉTERMINATION, ANTIVICTIMISATION, VIRILITÉ DU PEUPLE

Après les parties précédentes dédiées à la liaison entre négritude et supra-négritude, puis à la « connaissance de soi » telle qu'enseignée par l'Honorable Elijah Muhammad, je vous invite à vous plonger dans l'une des notions clefs de la supra-négritude (les leçons de Maître Fard) constituée du triptyque : « Autodétermination, Antivictimisation, Virilité du peuple ». Trois notions distinctes et qui, dans le même temps, dans le paradigme et la destinée politique de notre peuple, finissent par se confondre.

Commençons par l'**autodétermination**. Avant d'entrer dans le vif du sujet, nécessaire il est d'en donner une définition générale, universalisable. Étymologiquement, le terme autodétermination vient du grec *autos* (« soi-même »), et du latin *determinatio*, qui veut dire « fixation d'une limite », d'une fin. Selon l'Encyclopédie Universalis, en philosophie, l'autodétermination désigne « la possibilité pour un individu de choisir librement sa conduite et ses opinions, hors de toute pression extérieure. En droit international, ce terme renvoie, par extension, au principe du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, c'est-à-dire choisir librement leur État et leur forme de gouvernement, de ne pas être cédés ou échangés contre leur volonté, et au besoin de faire sécession ».

Cela nous renvoie à la réalité du peuple originel (appelé aussi peuple afrodescendant, ou, de manière impropre, peuple « nègre » pour reprendre Césaire), enclavé géographiquement, culturellement, et politiquement dans la zone d'influence de l'Occident, non pas parce que l'Occident est trop fort, mais parce que nous nous comportons en société trop faible.

Depuis les années 60 en Afrique, et ses indépendances ratées, le mot « autodétermination » a toujours sonné comme le symbole du poing fermé du colonisé brandi face à l'impérialisme. Le « damné de la terre », pour

reprendre l'expression du révolutionnaire tiers-mondiste Frantz Fanon, a systématiquement échoué dans son processus de décolonisation, car le plus souvent, politiquement, il ne s'éloignait jamais de l'Occident de son plein gré. En effet, il faisait toujours partie des enjeux géostratégiques des Occidentaux (guerre froide, Bloc Est contre Bloc Ouest), s'éloignant de la puissance impériale pour la solliciter sous une forme prétendument plus proche de nous (marxisme). La décolonisation a systématiquement échoué, car, à l'image de l'aigle conditionné voulant sortir de sa cage, une fois libres, nous avons voulu nous comporter comme le pigeon auquel le chasseur nous avait dit que nous ressemblions. Nous avons voulu gérer nos pays comme les Occidentaux, mais en vain, car le fait est qu'ontologiquement, nous ne sommes pas des Occidentaux et ne le serons jamais. Nous avons voulu fonctionner avec leurs mœurs, avec leur grille de lecture politique, que ce soit le marxisme, le léninisme, le socialisme, le radicalisme de gauche, alors qu'aucune de ces notions n'est intrinsèquement adéquate à la façon de fonctionner des Noirs.

Pas plus que la démocratie – dont la version originelle athénienne nous renvoie à la domination des hommes homosexuels sur les femmes, enfants, esclaves, et étrangers appelés « barbares » –, rien de tout cela ne nous convient. Nous comprenons bien que cela colle avec la mentalité des peuples caucasiens et leur grande et vénérable ouverture d'esprit... Mais il en va tout autrement pour les nôtres. Rien, dans ce modèle dirigé par une oligarchie sodomite, ne renvoie à la réalité de nos vies dans la majeure partie des cas (sauf à prendre le cas du très viril Vincent McDoom, ou de Magloire, notre Mike Tyson francophone).

La vérité est que, conformément aux enseignements de l'Honorable Elijah Muhammad, le peuple originel ne peut se régir, s'organiser sans se connecter à Dieu. Sans ce lien qui nous unit au Divin, notre peuple, si intensément spirituel par nature, sombre dans le chaos et l'anarchie, les guerres intestines, et l'oubli de lui-même. Et il se tient debout, telle une maison sans toit et aux murs branlants, plongée dans les intempéries.

L'Honorable Elijah Muhammad nous enseigne que la seule autorité que notre peuple approuve naturellement, c'est Dieu en tant que Seigneur de notre monde et des autres. Ceci explique d'ailleurs pourquoi, là où les régimes « démocratiques » s'écroulent les uns après les autres, en Afrique, les autorités religieuses islamiques et évangéliques connaissent une ascension

vertigineuse, qui défie toute logique. Pourquoi? Parce qu'instinctivement, notre peuple a besoin de se sentir en connexion avec son autorité naturelle, avec son Maître, le Créateur. Le problème est que bon nombre de charlatans noirs, arabes, blancs ou chinois l'ont bien compris et usent de subterfuges pour garder notre peuple sous domination. Beaucoup connaissent la réalité de Dieu, les prescriptions pour l'aborder et suivre ses recommandations, mais trop nombreux sont ceux qui, tentés de dévoyer la relation entre notre peuple et le Seigneur des mondes, imposent une grille de lecture extérieure à notre paradigme.

Les populations caucasiennes d'Occident et d'Orient ont transfiguré le message originel de Dieu contenu dans les livres saints, de telle sorte que même lorsque notre peuple aspire à ne suivre que Dieu, il ne suit en réalité que les bas instincts de ceux dont les mœurs démocrates ont souillé la religion (la pédocriminalité chez de nombreux prêtres catholiques, les mariages forcés dans les pays à dominance arabo-mondialiste).

En ce sens, les leçons secrètes de Maître Fard prescrites par l'Honorable Elijah Muhammad sont un puissant remède contre toute déformation de notre message originel. Elles rejettent les caricatures des prétendus islamistes qui veulent avant tout imposer par la force leur lecture biaisée, archaïque et suprématiste arabo-mondialiste de l'islam. L'Honorable Elijah Muhammad, à travers les enseignements de Maître Fard, ne rejette pas les livres sacrés. Il en offre une relecture où nous tenons les premiers rôles et où l'Humanité entière trouve harmonieusement sa place. La façon de se comporter est indiquée, la manière de vivre en société est suggérée (avant que la contextualisation de la pratique soit précisée dans les ouvrages signés de l'Honorable Elijah Muhammad en personne).

L'enseignement de l'Honorable Elijah Muhammad colle tant à notre essence que les questions telles que: « pour qui voter? » deviennent caduques, considérant que le président naturel de nos vies, Dieu, réapparaît dans nos cœurs, faisant ainsi disparaître nos peurs. La cordialité refait surface, la discipline regagne sa place, l'homme, à nouveau responsable, retrouve en la femme son pilier et le souffle de vie de la famille. La purification de nos êtres se fait individuellement, de telle sorte que la participation à la vie de la cité se réalise encore plus puissamment collectivement. Car à quoi sert-il de parler de la gestion d'une population si, à titre individuel, nous ne savons pas gouverner nos propres pulsions, passions, excès? La

réalité est que nous devons d'abord appliquer la discipline dans notre vie personnelle, avant d'apporter notre pierre à l'édifice de la vie dans la cité. Justement, la cité, quelle est-elle ?

Au XXI<sup>e</sup> siècle, l'Honorable Ministre Louis Farrakhan, représentant de l'Honorable Elijah Muhammad, nous offre une lecture précise et plus que jamais actuelle des faits.

Partout sur le globe, et ce depuis le commencement, les Noirs s'étaient établis en société et formaient une seule nation, la nation originelle d'Asie (voir la partie « Connaissance de soi »). Selon l'enseignement de l'Honorable Elijah Muhammad, le globe terrestre dans sa totalité était notre territoire, et le gouvernement de Dieu sur terre était l'autorité. Mais divers événements historiques et notre éloignement progressif de l'amour du Seigneur du Trône de Toute-Puissance et de Gloire nous ont fait perdre le sens de notre originel devoir. Et nous avons permis à des peuplades étrangères aux mœurs contraires à nos pratiques de nous diviser. Nous sommes les premiers responsables de cela. En dépit de notre présence, ces peuples étrangers ont bâti leurs sociétés sur nos sols, et imposé leurs visions, intrinsèquement contraires aux nôtres. Compte tenu de l'impossibilité – dans la durée – de cohabiter avec leurs systèmes, et plutôt que de rester à nous plaindre du racisme qui régit les sociétés occidentales, l'Honorable Ministre Louis Farrakhan nous encourage donc désormais, partout où nous nous trouvons (en dehors des USA où, compte tenu de l'esclavage des nôtres, la NOI revendique un état séparé sur le territoire américain, ainsi qu'un dédommagement en accord avec les dettes contractées par l'oligarchie américaine sur notre dos), à regagner les endroits où les Noirs sont la majorité, les Caraïbes et l'Afrique, et y distiller progressivement les enseignements de la NOI, afin de ne former à nouveau qu'un avec le Tout-Puissant, et surtout avec nous-mêmes. Partager progressivement les leçons secrètes de l'enseignement de l'Honorable Elijah Muhammad, afin de permettre à nos populations, partout où elles sont installées, de redevenir ce peuple civilisé, droit, organisé, capable de participer au concert des nations, et de combattre efficacement le cancer des nations (l'oligarchie d'Occident).

Une fois réformée par la Nation Of Islam, la structuration étatique des nôtres serait composée, au sommet de la pyramide, par le représentant actuel de l'Honorable Elijah Muhammad, l'Honorable Ministre Louis Farrakhan, aidé des serviteurs (en latin, *minister* veut dire « serviteur »)

de Dieu. En dessous, les éléments masculins (*Fruits of Islam*), dirigés par des capitaines et des lieutenants, et, chez les femmes, les MGT (*Muslim Girl Training*). Tous les membres de la Nation Of Islam sont les agents de propagation, et surtout de reformation du gouvernement du peuple originel régi par Dieu sur terre. Dans ce paradigme, pas de place pour le communisme, le socialisme, le stalinisme... Simplement, l'harmonie avec notre environnement, avec notre nature propre en tant que Noir, et la soumission aux règles naturelles de Dieu (l'islam). C'est ce qu'enseignaient le Dr Khallid Muhammad et le Ministre Malcolm X (avant qu'il ne s'éloigne du message). C'est ce qu'enseigne aujourd'hui le Ministre Louis Farrakhan. Nous nous devons, en tant qu'hommes et femmes issus du peuple originel, d'effectuer une véritable rupture avec la vision politique des peuples d'Occident. Il en va de notre survie. Le néocolonialisme existe, et bien plus puissamment que la colonisation ancienne, car il sévit au XXI<sup>e</sup> siècle sous couvert d'égalité, de monde libre, de démocratie, et surtout parce que nous-mêmes nous proclamons indépendants, alors que nous sommes en réalité politiquement dépendants de l'oligarchie, dans la mesure où nous revendiquons ses concepts.

Si, pour construire des maisons, quelqu'un invente un concept qu'il nomme « démocratie », et que nous nous revendiquons de ce même concept pour construire nos maisons, nous donnons alors le droit au garant dudit concept de venir s'ingérer dans nos affaires. N'est-ce pas exactement ce que fait l'oligarchie caucasienne ? Dès que l'un de nos dirigeants s'éloigne du chemin tracé par cette dernière, il est immédiatement brocardé et taxé de faux démocrate, de dictateur. La démocratie est une illusion de liberté, car elle se pratique sans reconnaître notre Seigneur naturel, Dieu. *De facto*, toutes celles et ceux qui prennent l'oligarque, inventeur de la démocratie, pour le leader plutôt que le Dieu réel, le Seigneur des mondes, ne connaîtront que l'obscurité dans leur voie politique. Aucune lueur ne viendra de l'oligarchie, que vous l'appeliez « démocratie » ou politicienne supercherie.

Selon l'enseignement de l'Honorable Elijah Muhammad, l'autodétermination passe par l'abandon total des axiomes politiques intrinsèquement occidentaux, pour un repositionnement sociétal en adéquation avec notre tradition primordiale, telle qu'enseignée par Maître Fard Muhammad.

Passons maintenant à l'**antivictimisation**. Tout d'abord, qu'appelons-nous « victimisation » ? Le fait de se positionner systématiquement en vic-

time, ou de se complaire dans son statut réel de victime. Comme Césaire l'a déjà dit, la victimisation, cette démarche qui consiste à se plaindre perpétuellement, est un fléau à combattre. Être dans l'antivictimisation consiste, dans les faits, à cesser de se réfugier derrière l'excuse du racisme pour ne pas avancer. Cela ne pourra que nous faire grandir, et nous élever. Acceptons de faire en priorité notre autocritique en tant que peuple, sans désigner les étrangers de manière systématique. Je ne suis pas naïf. Bien sûr, par beaucoup de gens sur ce globe nous sommes détestés, mais qu'un grand nombre d'entre nous utilisent cet argument pour s'installer dans une posture de plainte permanente est une faute. Le jour où, de notre côté, nous aurons travaillé l'auto-amélioration communautaire, nous gagnerons, je vous le dis, en efficacité. Et ce jour-là, aucun ennemi extérieur ne pourra nous écraser. Par « auto-amélioration communautaire », j'entends, à l'instar d'une équipe menée au score, se concerter dans les vestiaires et trouver des solutions pour être efficaces collectivement. Nous regarder dans le blanc des yeux, et faire de l'éradication de nos défauts notre plus grand vœu.

Exemple basique, parmi tant d'autres: que ce soit en Afrique ou en Occident, notre communauté est réputée pour être économiquement faible. L'est-elle vraiment? Non. Parce que nous consommons démesurément. Le problème est que l'argent que nous possédons en tant que peuple part dans des denrées produites et commercialisées par d'autres (juifs en Europe, Chinois ou Libanais en Afrique). En dépensant chez les autres, que nous enrichissons, nous nous appauvrissons car l'argent sort de chez nous, alors que rien ne rentre chez nous. Est-ce parce que personne, chez nous, n'entreprend? Non. Depuis longtemps, bien des nôtres ont compris l'importance de peser économiquement. Alors, où est le problème?

Le dysfonctionnement vient du fait que nous sommes devenus des êtres qui jalouent leurs semblables. L'esclavage, puis la colonisation ont instillé chez les nôtres un sentiment d'ego hypertrophié qui fait que nous ne supportons plus de voir l'un de nous avancer et exceller. Et lorsque c'est le cas, les premiers à vouloir le faire tomber viennent de notre communauté. Cet état d'esprit n'est pas né avec l'esclavage. Avant cette horreur historique, nous avions déjà commencé, par perte de nos valeurs, à nous faire la guerre régulièrement. Mais nul doute que l'esclavage et la colonisation n'ont fait qu'empirer cet état d'esprit, car l'oligarchie a été suffisamment maléfique

pour stimuler la concurrence entre les opprimés, tout en encourageant le sentiment, dramatiquement malsain, d'admiration du colonisé pour le colon. Aujourd'hui, le décor a changé, mais la pièce reste la même. Si l'un de nous lance un commerce, les premiers à le boycotter et à répandre des rumeurs malsaines sur l'entrepreneur communautaire seront ses sœurs et frères. Et ces mêmes boycotteurs iront dépenser grassement leurs deniers à l'extérieur, chez des commerçants qui nous voient comme des êtres inférieurs. C'est cet esprit qu'il nous faudra abandonner pour, plus tard, être capables d'avancer. Seule notre solidarité communautaire nous apportera le respect de tous les autres peuples.

Bien que rien ne soit idyllique dans leur communauté, les juifs s'entraident. Idem pour les Chinois. Car ils savent que le respect donné à un seul membre rejaillit sur la communauté tout entière. Nous devons apprendre à soutenir les nôtres. À faire briller les nôtres. Comprendre que la réussite ou l'échec de l'un d'entre nous, c'est la réussite ou l'échec de toute la communauté. Nous devons rentrer dans une sorte de cloisonnement économique, nous poussant, sur une durée précise, à consommer exclusivement chez les nôtres. Et chercher à produire ce dont nous ne disposons pas. Comment font les autres? Sont-ils plus capables de produire que nous? Sont-ils plus intelligents que nous? Non. Ils se donnent les moyens d'agir, en se privant un temps, en économisant démesurément, et collectivement, pour être capables, ensuite, d'acquérir un outil concret de production. Nous devons nous forcer, s'il le faut, à faire des kilomètres pour consommer dans notre communauté, et court-circuiter ceux qui vivent économiquement sur notre dos. Nous devons établir des règles visant à renforcer les commerces existants chez les nôtres:

- répertorier toutes sortes de commerces tenus et fondés par des membres de notre communauté (partout où celle-ci est installée)
- instaurer un impôt communautaire ayant pour seul objectif de soutenir les commerces des nôtres.
- organiser une police communautaire visant à sanctionner les familles qui auront consommé à l'extérieur de la communauté ce qu'elles auraient pourtant pu prendre en son sein.

Inculquer l'amour des siens à tout un chacun parmi les nôtres. La solidarité économique nous rendra plus audibles dans le concert des nations. La virilité politique consiste à refuser d'être un paillason pour le reste de

l'humanité. Pour ce faire, nous devons apprendre à agir par nous-mêmes et pour nous-mêmes. Quand un peuple devient puissant, à l'image des Chinois, le racisme le touche moins, trop préoccupé qu'il est à travailler sur son élévation propre. Plus tu possèdes, plus, en face de toi, on se tait. Un peuple qui s'autosuffit est un peuple non assisté. Comment peut-on respecter quelqu'un qui n'est pas capable de subvenir à ses besoins. Le respect s'impose à la lecture des actes. Cessons de crier à la malédiction politique de notre peuple, et comprenons que si nous réglons la part de faute nous incombant, nos ennemis d'hier deviendront des détails de notre histoire.

Aux quatre coins du globe, même chez les populations les plus pauvres, les « Noirs » sont toujours considérés comme le détritrus de l'humanité. S'en plaindre sans agir sur nous-mêmes ne servira à rien. Pour devenir inattaquables de l'extérieur, il nous faudra être imperméables de l'intérieur. Que nos sœurs et frères fassent preuve d'éthique d'abord à titre individuel, puis collectivement, et agissent dans le cadre de la conquête de victoires nouvelles, baromètre de notre résurrection à venir.

La supra-négritude, c'est cela, cesser de se plaindre perpétuellement, comprendre que les premiers responsables de notre situation, ce ne sont pas les Blancs, les juifs ou autres. Mais bel et bien les nôtres. En étant autosuffisant, en nous auto-améliorant, le sentiment de victimisation profondément ancré dans notre communauté disparaîtra de lui-même. C'est ainsi et seulement ainsi que nous redeviendrons un peuple viril.

Qu'entend-on par **virilité du peuple**? Avant même la sortie de cet ouvrage qu'est *Supra-négritude*, le mot « viril » comme partie constitutive du triptyque fondant notre raisonnement a suscité colère et étonnement, au motif qu'il exclurait systématiquement les femmes puisqu'étant, de fait, propre aux hommes. Ainsi, la supra-négritude serait un concept, un courant politique sexiste. Rien n'est plus faux. Le fait que l'enseignement de l'Honorable Elijah Muhammad, que je nomme « supra-négritude » dans le contexte francophone, parle systématiquement de l'homme et de la femme originels comme de deux êtres issus d'une même essence et à la destinée liée pour que notre peuple puisse se relever en éclairera beaucoup sur le sens premier du mot « viril ».

En effet en creusant, l'on apprend que l'étymologie du mot « viril » est le sanskrit *virā*, qui signifie « héros », une définition qui a, par la suite, systématiquement été accolée à la notion de masculinité. Partant de cette

notion de héros, je me réapproprie le sens étymologique du mot « viril », pour l'appliquer à l'attitude que notre peuple, composé de nos valeureux frères, et des piliers de nos sociétés, nos sœurs, devra adopter pour reconquérir le respect de lui-même.

Quitter le statut de dernière roue du carrosse de l'humanité que nous sommes devenus à travers les différents accidents récents de l'Histoire, pour redevenir ce peuple héroïque (au sens du terme sanskrit) qui pourra regagner la fierté de lui-même et donc redonner son souffle de vie à l'humanité. L'héroïsme (au sens de *virā*), c'est aussi prendre ses responsabilités en étant, tôt ou tard, capable de combattre le fatalisme, et d'oser se lever contre nos premiers bourreaux que sont les pions que l'oligarchie a recrutés au sein même de notre peuple pour servir les intérêts de l'impérialisme. Être capable de montrer que nous pouvons nous-mêmes déloger les potentats qui nous sucent le sang et qui pensent pouvoir le faire impunément sous prétexte qu'ils ont la même couleur de peau que nous. Déloger ces derniers sans attendre que les Occidentaux le fassent. Comment savoir si un membre du corps est mort ou insensible? On le pique avec une aiguille pour voir s'il réagit ou si, au contraire, il gît inanimé. Depuis la décolonisation, certains tyrans parmi nos semblables, dont la cruauté a remplacé celle des colons, n'ont cessé de piquer le peuple, parfois même jusqu'à l'hémorragie, sans pour autant que la population ne réagisse. Notre peuple a démissionné, a fini par avaliser psychologiquement que nous étions nés pour être écrasés par des oligarques blancs, noirs ou autres. Et comme pour nous prouver à nous-mêmes que nous souhaitons rester sous les décombres, nous n'avons pas hésité, de façon quasi systématique, à isoler, ostraciser, puis assassiner (même si le meurtre était commandité en Occident) les nôtres, nos leaders et aînés valeureux, après les avoir vivement critiqués de leur vivant. Les cas sont légion. Pour ne citer qu'eux, parmi tant d'autres :

Patrice Emery Lumumba, assassiné en 1961. Pourfendeur du colonialisme, révolutionnaire panafricain et patriote congolais confirmé, le Premier ministre Lumumba a vu une grande partie de son peuple se lever contre lui, alors que l'anarchie du pays était grandement due aux tentatives de déstabilisation de l'ancienne puissance coloniale belge, ainsi qu'aux interactions des chefaillons nègres réagissant à l'os tendu par le colon pour piéger Lumumba. Plus récemment, Thomas Sankara, leader burkinabé panafricain incompris, jugé trop sévère par l'immense majorité des siens

et assassiné en 1987. Ce propos ne plaît pas aujourd'hui, tout le monde étant, comme par magie, subitement devenu « sankarophile » depuis la mort de ce dernier. Pourtant, Thomas Sankara fut quasiment poussé à la dépression, dut essuyer de violentes critiques pour la simple et unique raison qu'il avait entamé une révolution drastique visant à pousser le peuple à choisir la voie difficile, mais émancipatrice, de l'autosuffisance alimentaire. L'immense majorité de la population préférant la facilité à l'effort de liberté, Sankara fut, par son peuple, presque livré sur un plateau aux impérialistes. Lesquels, sentant le héros burkinabé panafricain incompris, n'eurent aucune difficulté à organiser son assassinat avec l'aide de leurs cocontractants de la Françafrique (Houphouët-Boigny en tête, ainsi que le meilleur ami de Sankara, et actuel président du Burkina Faso, Blaise Compaoré). Ces héros, nous les avons trahis, et tués. Nous devons assumer ces vérités, même si elles sont dérangeantes. Un malade qui tue son médecin appelle la mort de ses vœux. Il mérite donc de mourir.

Nous devons faire un choix. Vivre libres, ou mourir. Être les traîtres ou les héros de notre propre destinée. Accepter le poids des sacrifices, ou assumer notre suicide collectif. Nous sommes un grand peuple, du moins nous l'étions. Mais ce qui nous sépare de ce passé glorieux, c'est le refus, ou non, d'effectuer des sacrifices fondamentaux pour connaître la résurrection. Il nous faut absolument chasser de nos entrailles cette culture de la défaite, du fatalisme, consistant à s'autocongratuler de peu, et à trouver héroïque ce qui constitue le strict minimum pour un peuple aspirant à la prospérité et au respect. Arrêter de quémander l'aide alimentaire, pour se tourner vers l'immense richesse de nos sols, les travailler, les étudier en profondeur pour en tirer les meilleurs profits. L'Homme noir sur le continent africain est comme un aveugle assis sur un banc en or massif, faisant la manche auprès de personnes pourtant plus pauvres que lui. Ces dernières volent des morceaux du banc de l'aveugle, pour ne lui laisser que des miettes. Nous avons tout, mais nous agissons comme si nous n'avions rien.

La virilité du peuple doit se manifester à travers ceux restés sur le continent certes, mais aussi, et surtout, à travers la diaspora. Que peuvent se dire les Occidentaux quand ils voient des hordes d'immigrés africains se ruer chez eux, alors qu'en ces temps de crise, sur bien des points, la vie en Occident, en Asie ou en Amérique ressemble à tout sauf à un rêve?

Que peut se dire un Roumain, qui lui-même n'a pas de quoi acheter une baguette de pain à Bucarest, quand il nous voit faire des millions de kilomètres pour vivre dans ce que lui considère comme le royaume du désespoir? Alors, certes, c'est le résultat du *dumping* social voulu par les élites capitalistes, et si nos pays n'étaient pas pillés par l'oligarchie occidentale et leurs cocontractants africains, il n'y aurait pas d'émigration généralisée d'une bonne partie des nôtres. Mais nous devons garder à l'esprit que celui qui fuit sa maison en ruine pour aller chez l'autre, au lieu de tout faire pour rebâtir son foyer, sera *ad vitam aeternam* méprisé ou, au mieux, vu avec pitié par le reste de l'Humanité. Partir du continent, ou ne pas vouloir y rentrer si nous sommes nés en Occident, c'est pratiquer la non-assistance à Terre Mère en danger. Or celui qui ne respecte pas sa mère ne pourra jamais, par qui que ce soit, être respecté. Combien d'Africains se sont plaints (à juste titre) de la négrophobie délirante qui sévit en Russie? Dans le même temps, quand on compare la vie dans cet enfer sur terre, avec son climat glacial, et la vie sous le soleil des pays à développer économiquement sur notre continent ou dans les Caraïbes, quel est le plus beau défi à relever? Nous sommes prêts à risquer notre vie pour être acceptés par les autres, plutôt que travailler notre sol, qui pourtant peut nourrir le reste de l'Humanité.

Être acceptés par les autres, ou nous accepter nous-mêmes? Voilà la véritable problématique amenant la thématique de la populaire virilité. La virilité du peuple se situe dans la capacité à s'assumer, à s'autosuffire, à ne plus mendier, à ne plus espérer un meilleur avenir dépendant d'autres que nous-mêmes. Être dignes collectivement du rôle que Dieu nous a donné, ou mourir, telle est l'équation. À chacun d'entre nous, désormais, d'y apporter une réponse. La supra-négritude réside dans tous ces facteurs, tous ces éléments. J'ai à la fois voulu l'exprimer à travers un parcours concret, fait de joies, de peines, de défaites, mais surtout de victoires. Puis en tirer la substance pour en présenter la théorie. Cette théorie repose sur les enseignements de la Nation Of Islam, dirigée par l'Honorable Ministre Louis Farrakhan. Des leçons qui nous poussent à nous séparer de ce qui nous ralentit, à l'autodétermination pour redynamiser nos vies.

La supra-négritude, c'est donc cela, chercher en nous-mêmes la clef de notre survie. Ce message, cette réflexion, s'adresse, certes, au peuple originel, mais au final, au reste de l'Humanité, à tous les pays.

# TABLE DES MATIÈRES

<i>PRÉFACE DE GRÉGOIRE BIYOGO</i> .....	13
---	----

## *PARCOURS*

ÉTOILE INCARCÉRÉE DANS L'OBSCURITÉ .....	21
LE NERVEUX .....	27
RÉSURRECTION GRÂCE À LA NOI .....	39
VISAGE MÉDIATIQUE DE LA MOUVANCE AFROCENTRISTE .....	63
RECONNAÎTRE SES TORTS OU LES IGNORER ? .....	121
ADAPTER L'ENSEIGNEMENT AU CONTEXTE FRANCOPHONE .....	155

## *VISION IDÉOLOGICO-POLITIQUE*

DE LA NÉGRITUDE À LA SUPRA-NÉGRITUDE .....	187
LA CONNAISSANCE DE SOI .....	193
AUTODÉTERMINATION, ANTIVICTIMISATION, VIRILITÉ DU PEUPLE .....	215